

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel).

29ste ZITTING.

ZITTING VAN DINGSDAG 22 JANUARIJ 1818. (1)

(GEOPEND TEN 12 URE.)

Behandeling van het voorstel van den heer Kemper betrekkelijk de adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire; — Ochtend- en Avondzitting.

OCHTEND ZITTING.

Voorzitter, de heer **van Wickevoort Crommelin**.

Tegenwoordig, met den Voorzitter, 83 leden, te weten, de heeren:

de Hoffschmidt, Holvoet, Serruys, A. G. Verheijen, Duvelaer van de Spiegel, van Spaen van Biljoen, Cuypers, Bijleveld, de Goër, Nagelmaekers, de Serret, Reigersman, van Boetzelaer, G. Clifford, Reyphins, Cornet de Grez, Membrède, J. Clifford, van Iddekinge, Baesen d'Hautain, van Lidth de Jeude, van Hees, Dubus de Gisignies, Rosier, Bentinck tot Nyenhuis, Messemackers, Hope, van Heeckeren tot Kell, Della Faille, Huytens Kerremans, P. Tack, Voet van Winssen, d'Onyn de Chastre, Gendebien, Alberda van Rensuma, Hennequin, van der Meersch, Gockinga, van Tuyll van Serooskerken van Heeze en Leende, van Sasse van Ysselt, de Lebidart, van Markel Bouwer, Wasseige, Fontein Verschuur, J. F. L. Tack, van Panhuys, de Pitteurs Budingen, van Heerdt tot Eversberg, Carbasius Bzn., de Surlat de Chokier, Repelaer, Deutz van Assendelft, de Spoelbergh d'Eynhouts, d'Omalus Thierry, de Codt, de le Vielleuze, de la Motte Baraffe, Della Faille d'Huyse, Roest van Alkemade, de Troije, Jarges, van Wassenaer Pancras, C. E. E. Collot d'Escury, Kemper, van Alphen, de Moor, Groeninx van Zoelen van Ridderkerk, de Vaernewijck d'Angest, van der Bruggen van Croy, van Nes van Meerkerk, de Vynck, Huyssen van Kattendyke, Sandberg van Essenburg, Meeus, Roorda van Eysinga, van Suchtelen tot de Haere, Dotrengé, de Floen d'Adlercrona, de Tornaco de Berlo, Faber en van Lijnden van Hoewelaken.

De notulen van het verhandelde in de vorige zitting worden gelezen en goedgekeurd.

(1) Dit verslag is zamengesteld naar: 1° de *Officiële Notulen* van het gebeurde op dezen dag; 2° *Nederlandsche Staats-Courant* n° 20, 21, 28-34; 3° *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 697-704, 706-718; 4° *Algemeene Nederlandsche Courant (Gazette Générale des Pays-Bas)* n° 943, 944, 957-964, 967-975; 5° *l'Oracle* n° 26; 6° *Journal de Gand* n° 28 en 29; en de verdere bronnen welke bij elk der redevoeringen zijn aangewezen.

Aan de orde is de behandeling van **HET VOORSTEL VAN DEN HEER KEMPER aangaande de adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.**

Die beraadslagingen worden geopend.

M. Kemper obtient le premier la parole. (1) Il prononce, à l'appui de sa proposition, le discours suivant:

Pénétré de l'importance de l'affaire, qui doit nous occuper aujourd'hui, ce n'est point sans une certaine crainte, que je vais exprimer mon opinion sur une cause qui touche à la fois à l'honneur du Gouvernement, aux principes de notre existence politique et aux plus chers intérêts de l'Etat.

Mais mon devoir m'appelle, et s'il ne m'est pas possible de parler sans chaleur, sans froisser de temps en temps des opinions défendues avec emportement, du moins m'efforcerai-je de parler sans aigreur, sans prévention et sans partialité.

J'ai lu avec attention les pétitions des sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire. J'y ai trouvé la plainte que la Loi fondamentale était violée à leur égard; la demande tendante à ce qu'il puissent poursuivre par les voyes de droit ceux, qui auront été reconnus pour être auteurs de ce délit, quels qu'ils soient, est basée sur cette plainte.

Il y a, sans doute, plus d'un motif pour rejeter ces demandes, sous le rapport d'un défaut de formes, mais je ne m'y arrêterai pas. Nombre de mes honorables collègues ont fait valoir ces motifs dans les Sections; ils en feront encore probablement de même ici, et si nous n'avions à prononcer que sur l'objet final de ces requêtes, nul doute qu'il ne fût bientôt décidé, qu'à raison des défauts de forme, que la Section Centrale a déjà fait connaître, elles doivent être rejetées.

Nous bornerons-nous actuellement à cette disposition? Cette opinion a paru prévaloir dans la Section Centrale; mais il ne peut en être de même dans cette Assemblée. Quoi? Reconnaître que le Gouvernement est accusé d'avoir violé la Constitution; qu'il a été porté, dans les Pays-Bas, atteinte aux principes de l'hospitalité; qu'il a été fait un appel à la représentation nationale! Et toute l'Europe aura été témoin de cette violation ainsi que de cet appel, et les Etats-Généraux d'un peuple, fier, à juste titre, de sa franchise et de sa sincérité, laisseraient peser sur eux le soupçon qu'ils ont eu recours à des moyens évasifs pour ne point heurter, soit le Gouvernement en soutenant ces plaintes, soit un prétendu public en les réfutant?

(1) In de *Verhandelingen, redevoeringen en staatkundige geschriften van Jhr. J. Melchior Kemper*, verzameld door Jhr. J. de Bosch Kemper, III, bl. 224-240 komt deze rede in haar geheel voor in het Hollandsch; almede in de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 28. In beide wordt de volgende noot bijgevoegd:

„Dit advies is in in het Fransch uitgesproken, nadat de spreker zich vooraf, in het Nederduitsch, over het gebruik eener andere taal, dan die des lands, verontschuldigd had; met de aanmerking, dat de meesten dergenen, welke hij wist met hem niet eenstemmig te zijn, geen Nederduitsch verstonden, en dat het onvoorzzaam was hen tot wederlegging uit te noodigen, zonder hun te doen kennen, wat zij zouden moeten wederleggen. De Nederduitsche lezing werd echter door hem aangeboden, indien iemand dit begeerde; doch een algemeen stilzwijgen verklaarde deze dubbele lezing noodeloos.

„De plaatsen door (») vóór den regel onderscheiden, zijn die, door welke de spreker, op het einde der zitting, na de heeren Gendebien, de Hoffschmidt, Dotrengé en d'Omalus Thierry gehoord te hebben, op hunne redevoeringen geantwoord heeft.”

Uit die opgave blijkt alzoo:

1° dat de heer Kemper zijne rede in het Fransch heeft uitgesproken; om welke reden hierboven is overgenomen de tekst, gelijk die voorkomt in de *Algemeene Nederlandsche Courant (Gazette Générale des Pays-Bas)* n° 957, 958 en 959, welke geheel overeenkomt met den Hollandschen opgenomen in de boven vermelde bronnen;

2° dat die rede, zoo als zij werd gedrukt, anders luidt dan zij werd uitgesproken, daar later, gewijzigd op schrift gesteld ter opname in de dagbladen, tusschen in gevoegd werden de antwoorden van den spreker, in den loop der beraadslaging, op bedenkingen van anderen voorgedragen.

Ten einde zich alzoo juist voor te stellen welke de gang der behandeling is geweest, behoort men de rede van den heer Kemper te lezen met weglating van die zinsneden welke tevens de antwoorden behelzen, en deze laatste na te gaan daár, waar de heer Kemper (gelijk op blz. 154 en 155 is opgegeven) voor de tweede maal het woord voert. Die antwoorden moeten alsdan vergeleken worden met het aldaar uit andere dagbladen medegedeelde, hetgeen alzoo een geheel vormt.

In den bundel van nagelaten bescheiden van Jhr. J. Melchior Kemper, door den bezitter, Jhr. J. de Bosch Kemper, voor de raadpleging dezer zaak, ten gebruike verstrekt, komt ook de eigenhandig geschreven rede van den eerstvermelde voor, die bevonden is met den tekst, overgenomen in de *Nederlandsche Staats-Courant* en van *Kemper's Redevoeringen*, IIIde deel, met de aangeduide tusschenvoegingen voorzien, gelijkkluidende te zijn.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

Non, le premier des pétitionnaires l'a très-bien dit: *Le silence de la vertu fait toute la force du vice*. Il en a été appelé à l'opinion publique: des suggestions indirectes, et mêmes les poursuites juridiques dirigées contre l'éditeur de cet appel, ont donné à cet acte une publicité, un intérêt général qui nous obligent à parler si nous ne voulons pas que notre silence soit mal interprété.

Si l'inculpation contient vérité, le serment que nous avons prêté ne nous permet pas de rester neutres dans cette affaire; si elle n'est pas fondée, il est de l'honneur et de la franchise que nous nous prononcions.

Nous avons juré de ne dévier, ou de ne point souffrir, qu'il soit dévié, en aucune occasion ou sous aucuns prétextes quelconques, de la Loi fondamentale. Que deviendrait ce serment, si, dans des vues étroites et bornées, nous pouvions nous prévaloir de moyens évasifs pour nous dispenser de connaître d'une inculpation, dont nous ne pouvons plus prétendre cause d'ignorance?

Nous avons juré de travailler de tout notre pouvoir dans l'intérêt public, sans nous laisser détourner de ce but par aucune considération particulière. Qu'est-ce que ce serment, si, par le fait d'une inculpation que nous accrédirions par notre silence, nous répandions l'alarme parmi de paisibles étrangers, en les avertissant qu'ils doivent s'attendre à trouver dans les Pays-Bas, non plus l'antique hospitalité, mais seulement l'arbitraire et l'esprit de persécution?

Nous avons juré de protéger et de maintenir fidèlement la dignité Royale. A quoi bon ce serment, si, appelés à prononcer sur l'une des plus graves accusations qui puissent être dirigés contre le pouvoir suprême, et convaincus de la justice de cette accusation, nous trouvons de l'inconvénient à appuyer et à fortifier la dignité Royale de toute la majesté de la représentation nationale?

Non; s'il était vrai, comme l'un de nos honorables collègues le disait dernièrement, qu'il pût exister parmi nous une Constitution, qui, dans l'application, dût être accompagnée de quelques articles, sur l'exécution desquels les citoyens ne pourraient pas compter, je ne saurais véritablement qui mériterait le plus de mépris, ou des ministres qui auraient abusé de leur pouvoir, ou des Etats-Généraux qui se féliciteraient d'avoir trouvé un subterfuge pour pouvoir être impunément parjures.

Mais quelles sont maintenant les considérations qui nous empêcheraient d'examiner le fond de l'affaire, l'accusation en elle-même? — « Qui nous feraient un scrupule de déterminer le sens contesté d'un article, et, par-là, de prévenir de fausses applications dont le danger nous a été mis récemment sous les yeux, d'une manière si frappante, par ces mêmes membres de notre Assemblée, qui actuellement, je ne sais trop pourquoi, se montrent les plus chauds défenseurs de la neutralité et de la longanimité de la Chambre? » — On ne se croit pas appelé à cela, par la raison que, ni la conclusion de la proposition, ni les fins des dites pétitions ne font pas de nouveau mention du fond de l'accusation. Mais n'ai-je pas demandé que ma proposition fût prise en son entier en considération? Mais n'ai-je pas adopté ces pétitions pour autant qu'elles insistaient sur une décision? Mais les motifs de ma proposition n'ont-ils pas uniquement trait au point principal? Mais la pétition du sieur Guijet ne contient-elle pas une plainte générale sur l'objet de laquelle notre mission même ne nous permet pas d'être indifférents? Mais le sieur Cauchois-Lemaire ne demande-t-il pas littéralement qu'en vertu de cette mission, nous prenions sous notre protection les droits constitutionnels qui ont été, dit-il, violés en sa personne? » On soutient, que notre Chambre n'a aucune autorité judiciaire; que toute plainte relative à des droits méconnus et à des intérêts particuliers, est exclusivement du ressort des tribunaux; que l'autorisation mentionnée en l'art. 177 de la Loi fondamentale devrait toujours être donnée, sans examen de la question de droit, toutes les fois qu'il appert que le fait dénoncé a été en effet commis par un individu, qui, sans cette autorisation, ne pourrait être poursuivi légalement. Mais cet article ne contient-il qu'une simple formalité sans objet? Mais cet article n'offre-t-il donc aucune garantie contre les poursuites arbitraires au moyen desquelles on pourrait arracher à leurs fonctions les personnes dénommées en ce même article? Mais est-ce nous immiscer dans des intérêts particuliers, que de connaître, suivant notre serment, d'une violation de la Constitution? Et est-ce nous constituer juges, que d'examiner le fondement de cette accusation, afin de savoir s'il est, au contraire, de notre devoir de faire valoir nos preuves auprès du Chef de l'Etat? — On ne veut pas offenser le Gouvernement, lorsque malheureusement l'accusation pourra paraître fondée. — Délicatesse inconcevable! On ne craint pas d'avilir ce Gouvernement dans l'esprit public par des expressions odieuses, par des suggestions perverses; mais on redoute de l'insulter par un examen impartial de la vérité, comme si cette appréhension

même n'était pas la plus grande injure possible, et comme si jamais une complaisance pouvait servir à excuser un crime et une lâcheté. On craint d'attirer sur soi les railleries et les injures des écrivains et des journalistes, en rejetant une plainte qu'ils paraissent approuver. Mais que nous importent les misérables qui se vouent exclusivement à un parti, qui n'ont de moyens d'existence que dans la calomnie et le mensonge? Un certain observateur, présent dans cette Chambre même des Représentants, ne me fait-il pas dire des choses aussi contradictoires avec mes principes, qu'elles sont ridicules en soi; il régalait à souhait ses lecteurs de discours qui n'ont jamais été prononcés. Que pouvons-nous faire autre chose, si ce n'est de plaindre un homme qui ne peut gagner son pain que par ces pauvretés-là? On pense que notre silence même démontre assez la légitimité du point en litige; mais ce silence est expressément attribué à la flatterie et à la crainte. » On soutient que nous n'avons pas le droit d'interpréter, parce que notre interprétation, si elle était fautive, pourrait changer la Constitution, et que cette Loi fondamentale détermine, pour effectuer ce changement, des formes dont nous ne pouvons pas nous écarter. Mais parlé-je ici d'une explication qui, pour la suite, ferait immuablement loi: parlé-je d'une explication authentique, à laquelle la remarque est peut-être applicable, ou bien parlé-je d'une déclaration franche de notre opinion émise après un examen spécial et calme? Pouvons-nous, dans ce sens, faire jamais l'application de la loi sans lui donner une signification fondée sur les saines règles de l'exégèse, sans être, dans ce sens, interprète de la loi? » Enfin on craint, (et pourquoi actuellement pour la première fois?) de faire naître des contestations et de la division dans l'Assemblée: mais où il y a dissidence d'opinions, cette division existe de fait; mais alors mieux vaut se manifester ouvertement, que de recourir à des voyes détournées et secrètes. Alors la discussion même de l'affaire amène la concorde, puisqu'il intervient une décision, tandis que le silence ne sert qu'à alimenter la division et l'esprit de parti.

Le gant est jeté du moment où la plainte est formée, lorsque les journaux et les sociétés ont répété, à satiété, les grands mots par lesquels on tâche de la corroborer; je ne fais que ramasser ce gant. La vérité et une déclaration claire, voilà tout ce que je demande. Je ferai connaître mes motifs. Et vous aussi, qui n'êtes point de mon sentiment, vous vous déclarerez; car, d'après ce que vous avez juré, après tout ce que j'avance maintenant, la nation a le droit d'expliquer votre silence, comme un signe que vous ne pouvez pas me réfuter. » Je ferai très-volontiers le sacrifice de mon opinion, si vous pouvez me convaincre, car, que mon nom soit à jamais couvert de mépris, et assimilé à ceux des esclaves de Buonaparte, si jamais je pouvais mettre la faveur au-dessus de la justice et de la vérité. Mais, si la partie de la nation, calme et exempte de préventions, après nous avoir entendus, vous et moi, juge que la crainte ou la flatterie seule, et non la conviction, nous auront portés à nous confier aux mesures du Gouvernement, la comparaison piquante de nous au sénat d'esclaves de Buonaparte, lequel approuvant tout n'a rien conservé, sera quelque chose de plus qu'une simple figure de rhétorique sans force et sans application.

Je ne connais personnellement aucun des pétitionnaires; mais j'ai lu leur *Appel à l'opinion publique*, et je rends justice à leurs talents. Leurs opinions politiques ne me regardent pas, car on peut être honnête homme dans tous les partis. Je plains avec eux les malheureux, que la haine et l'esprit de parti ont bannis de leur patrie. Je connais même parmi ces exilés des hommes estimables, tant par leurs talents que par les qualités du cœur; des hommes que je me félicite d'avoir appris à connaître, et auxquels je me féliciterai toujours de pouvoir être utile en quelque lieu et de quelque façon que ce puisse être.

Que l'on me reproche donc de la faiblesse dans mes arguments; mais je me devais du moins à moi-même de faire cette déclaration solennelle, afin d'écarter toute idée de partialité. N'ambitionnant rien, je n'ai rien à craindre. Ne voulant appartenir qu'à moi-même, je n'appartiens ni n'appartiendrai jamais à aucun parti quelconque. Convaincu que la possibilité du retour du bonheur de l'Europe dépend de la paix et de la concorde, j'ai en horreur toute réaction de politique, parce que je ne vois dans de nouvelles discordes que le développement de nouveaux malheurs; et c'est, uniquement dans l'esprit de ces principes, que je désirais de manifester, une fois pour toutes, comme la mesure de mes opinions et de ma conduite dans cette Assemblée, que je passe maintenant à l'examen du point principal, qui est de savoir si l'ordre donné aux pétitionnaires de sortir du Royaume, est en effet, comme on le prétend, un attentat contre les droits sacrés de l'humanité et de la société, tels qu'ils sont consacrés par la Constitution de ce pays.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guigel en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

Vos Nobles Puissances, ont déjà pu conjecturer que mon opinion sur ce point était pour la négative; cela est vrai. Ce qui suit pourra prouver si cette opinion est précipitée ou partielle.

Toute société, aussitôt qu'elle s'est constituée, a, comme être moral, ses droits; et le premier de ces droits est sans contredit celui d'admettre ou de rejeter, suivant qu'elle le trouve bon, tous autres individus qui voudraient participer aux avantages de la société: sans la reconnaissance de ce droit, l'association n'est point consommée, il n'existe point de société, point de contrat social. Cette vérité du droit naturel est tellement inséparable de l'idée même d'une société, que l'on traiterait sans doute d'insensé, dans la vie commune, tout individu qui voudrait soutenir qu'il suffit, suivant la loi naturelle, de la simple déclaration et vouloir être membre d'une société, pour rendre inutiles toutes décisions de cette société touchant son admission; et bien que j'admets volontiers qu'il existe à cet égard une différence entre des individus, des familles et des sociétés civiles ou des peuples, cette distinction ne prouve certainement rien contre le cas actuel, aussi long-temps qu'il n'est pas d'ailleurs démontré qu'il existe dans le mode de la réunion civile des motifs pour ne point lui faire l'application de ces principes généraux du droit naturel; car le moindre écolier sait, que, sans la stipulation d'une telle exception, le droit public et le droit des peuples ne sont autres que le pur droit naturel."

Mais de ce que le droit dont nous parlons est identique à l'idée même d'une société, il sensuit que ce droit doit s'appliquer également à chaque société civile. La simple volonté d'un étranger tendante à le faire participer aux avantages d'un contrat social constitutionnel, ne suffit pas pour donner lieu à une transaction mutuelle; et le seul fait de son entrée sur le territoire de la société, oblige le nouveau venu, pour autant que l'accès ne lui en a pas été interdit, à se soumettre aux lois du pays, parce que cette obligation résulte de son propre mouvement, et parce qu'il ne peut prétendre, qu'à cette seule condition, pour sa personne et pour ses propriétés à la protection de ces mêmes lois, aussi long-temps qu'il se trouvera sur ce territoire. Mais le seul fait de son entrée, ce seul fait, de son côté, ne peut pas obliger le peuple qui le reçoit, sans même connaître ses projets, à le reconnaître comme membre de l'association, ce qui lui donnerait des droits à tous les avantages du contrat social ou du moins au plus précieux de tous, à une protection réciproque; mais cette seule démarche de sa part ne peut pas priver ce peuple du droit de déterminer jusqu'à quel point la durée de la concession illimitée d'une faveur, qui aurait pu être refusée dès l'abord, peut être, ou sans inconvénients, ou utile, ou dangereuse et nuisible, car ce droit subsiste tant que, de son côté, ce peuple n'a pas déclaré expressément ou tacitement qu'il comprend le nouvel habitant dans son contrat social.

Les écrivains qui ont traité du droit public et du droit des gens de tous les temps et de tous les peuples, ont reconnu le droit naturel qu'à chaque peuple d'admettre ou de ne pas admettre les étrangers; et je laisserais certainement avec confiance à tout esprit sain la solution de ce point, « qui n'exige absolument aucune connaissance théorique ou pratique de ce droit, et dont le citoyen le plus illettré peut juger tout aussi bien qu'un savant », si ce point n'était contesté même par des membres de cette Assemblée, et cela, d'une manière, qui certes m'étonnerait, d'après leur sagacité et leur mérite connus, si je ne savais jusqu'où peut mener un point de vue une fois adopté et tracé par l'opinion publique." On dit que ce même être supérieur, qui a donné la vie à l'homme, lui a aussi donné le droit d'asile; que l'on peut tout aussi peu lui refuser un coin de terre, que de le priver de l'air qu'il respire; que le droit d'asile est antérieur à toutes les institutions humaines; que les peuples les plus célèbres ont reconnu le principe de l'hospitalité; que les habitants des Pays-Bas eux-mêmes ont été redevables au maintien de ce principe d'une grande partie de leur propriété, et qu'il est extraordinaire de voir naître de vaines inquiétudes, touchant des étrangers, parmi ce même peuple dont les ancêtres ne se laisseraient point intimider par les menaces mêmes du puissant Louis XIV, et se montrèrent les protecteurs des proscrits et des opprimés. — Voilà certes de belles sentences! Quel dommage qu'ils n'ayent point distinctement de signification précise? Ou bien ces orateurs, en d'autres occasions si ponctuels, n'auraient-ils pas vu combien ils confondaient dans cet argument le droit, la moralité et la politique. Auraient-ils oublié qu'il ne s'agit ici que de la question de savoir si le refus de laisser séjourner des étrangers sur notre territoire est une violation de droits? Notre Assemblée saura du moins faire cette distinction; et que deviendra alors l'argument?

« Oui, le Créateur a donné à l'homme, avec l'existence, le droit d'asile. Il peut exiger comme lui étant due, de l'Etat où il est membre par la naissance, la jouissance de ce droit; mais suit-il

« delà qu'il ait la faculté, lorsqu'il a abdiqué ou perdu ce droit dans sa patrie, de le revendiquer de tout autre peuple au milieu duquel il voudra se fixer? Oui, l'homme a droit, par sa naissance, à une portion de terre et d'air; mais n'est-ce uniquement que de l'air et de la terre, ou aussi une protection mutuelle de tous contre tous, que l'Etat garantit à ses nouveaux habitants; et ne voit-on pas où mènerait une semblable garantie, si on l'accordait de droit naturel à tout étranger? Oui, le droit d'asile est un droit complet; mais seulement relativement à l'Etat, qui, en vertu de son indépendance et de sa souveraineté, veut faire valoir ce droit vis-à-vis d'autres peuples; mais il n'est jamais venu à l'esprit de personne que ce droit fut également acquis à l'étranger, qui demande cet asile.

« Et puis, ces vertus hospitalières, ces exemples de nos pères? — A cela, je pourrais répondre que la moralité et les exemples ne constituent pas un droit; que celui, à qui on croit pouvoir refuser un bienfait, n'est point fondé à se plaindre en cela de la violation de ses droits. Je pourrais dire, que ce qui est avantageux dans telle circonstance, peut être nuisible et préjudiciable dans telle autre; je pourrais dire que le Chef de l'Etat est seul juge compétent pour prononcer sur ce point; et je me suis en effet arrêté à cette réponse, au commencement de cet examen, parce nous avons voulu, M. Dotrengue et moi, faire acceptation des choses, et non des personnes, et respecter le malheur. Mais on veut aussi discuter ce point. On a reproduit trois fois la comparaison du courage de nos pères et de notre molle descendance prétendue; on a insisté avec amertume sur le rapprochement des étrangers dont nous parlons ici, et des infortunés fugitifs Français, du temps de Louis XIV. Eh bien, je répondrai à cela, aux risques de ceux qui ont provoqué cette réponse.

« Non, les habitants actuels des Pays-Bas ne sont pas moins hospitaliers que ne l'étaient leurs pères, pas moins bons que ne l'étaient ceux-ci au temps de l'historien de la splendeur Batave. Ils connaissent l'avantage d'attirer chez eux les étrangers; aujourd'hui comme autrefois, ils accueilleraient et protégeraient des malheureux et des proscrits; mais leurs pères leur ont aussi appris à distinguer et à être prudents. Maintenant, je demanderai à mon tour quelle ressemblance, même éloignée, il y a entre des infortunés distingués autant par leur humble piété que par leur industrie et leurs vertus domestiques, qui ne demandaient que la liberté de conscience, et ces hommes ardents et déréglés, de nos jours, qui, dans leur véhémence, nous portent en ligne de compte leurs fureurs et leurs cabales comme une industrie fructueuse, et dont le moindre écrit suffirait pour nous faire sentir tout le danger de leur présence au milieu de nous, si notre propre histoire, et, par-dessus tout, l'expérience de ces dernières années ne nous avaient montré à quel prix nous avons eu l'humanité de recevoir des Français au sein de notre liberté civile."

Mais, je le répète, tout ceci n'a aucun rapport à la solution de la grande, de l'unique question, qui est de savoir: s'il existe ici une violation des droits. Le droit naturel ne donne à l'étranger aucune participation au contrat social du peuple qui le reçoit, et comme le maintien et l'exercice des droits de la société sont nécessairement confiés aux mains du Chef de l'Etat, il suit que le droit de faire sortir du pays des étrangers ne peut aucunement être contesté qu'en tant que les lois de ce même pays ont restreint cette faculté ou en ont réglé l'usage, ou que ces étrangers peuvent invoquer en leur faveur une concession soit expresse, soit tacite.

On prétend que l'un et l'autre sont applicables à ce cas; je crois pouvoir démontrer que l'application de l'un est tout aussi fautive que celle de l'autre.

C'est un principe de tous les temps et de toutes les législations, que toute interprétation d'une loi, qui limite un droit naturel, ne saurait, de sa nature, recevoir d'extension. La société ne peut pas plus qu'un simple individu, être supposée avoir renoncé à ses droits naturels. Dans l'hypothèse que l'on soutient, cette renonciation doit être clairement et incontestablement exprimée. Mais où est cette loi, qui, dans le cas dont il s'agit ici, doit attester que cette renonciation est faite; que les Pays-Bas n'ont aucun droit territorial sur des étrangers; que notre Roi seul n'a pas la faculté de garantir et de protéger le pays contre le danger d'un surcroît nuisible de population; cette loi, qui doit prouver évidemment et irréfragablement, que les habitants des Pays-Bas ont déclaré ces pays un asile pour tous ceux qui sont exclus des autres Etats de l'Europe, où est-elle?

Elle est ici, dit-on. L'art. 4 de la Constitution doit faire cesser tous les doutes, toutes les contradictions. — Lisons et jugeons.

« Tous ceux, soit régnicoles, soit étrangers, qui se trouvent sur le territoire du Royaume, ont également droit à la protection de leurs personnes et de leur biens."

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

Oui, je le reconnais bien dans cet article, l'esprit hospitalier des régnicoles des Pays-Bas. L'étranger, qui ne se trouve que pour quelques jours sur notre territoire, et l'étranger qui s'est établi parmi nous pour y demeurer, et que l'on distingue du premier par la dénomination de régnicole, ils ont entr'eux les mêmes droits à la protection de leur personnes et de leurs propriétés. Ils ne sont pas, par la nature de la chose et suivant la Constitution, sur le même pied que les citoyens et les indigènes, mais ils ont entr'eux les mêmes droits à la sûreté de leurs personnes et de leurs biens. Les odieuses distinctions, que font sous ce rapport d'anciennes et de subséquentes législations, entre les habitants et les voyageurs étrangers, n'ont point été admises parmi nous, et les lois du pays protègent également la personne et les propriétés d'un étranger et celles d'un régnicole.

Mais quoi? De ce qu'il n'est point fait de distinction à cet égard, s'ensuit-il qu'il n'en existe aucune entre des étrangers, soit régnicoles, soit voyageurs, et des citoyens? Parce que les lois garantissent à tous les étrangers, indistinctement, la sûreté de leurs personnes et de leurs biens, pourraient-ils aussi prétendre à la défense mutuelle que les citoyens se sont promise par le pacte social? Parce que je suis dans l'usage de laisser à ceux que je reçois chez moi, la même liberté, à laquelle moi-même j'attache du prix, n'aurais-je plus le droit de propriété dans ma maison? Que l'on me démontre la connexion de ces hypothèses disparates. Dans ce cas, je me plaindrai toujours d'un article qui intervertit tous les droits sociaux, mais je serai le premier avocat des pétitionnaires et de tous ceux qui se trouvent dans leur cas.

On a donné à cette jurisprudence l'épithète de ministérielle. Réjouissez-vous, employés dont on s'est si souvent moqué; que vos adversaires vous donnent pour la première fois l'exemple du bon sens.

« On a dit, que l'article 4 ne contenait rien en faveur des étrangers, s'ils pouvaient être arbitrairement expulsés, bannis, comme si ce n'était rien qu'une égale garantie pour la sûreté des personnes et des propriétés.

« On a demandé quel mal il y aurait à ne faire dépendre le séjour des étrangers, dans ce pays, que des dispositions du Code Pénal, comme s'il ne valait pas mieux, une fois le droit admis, prévenir plutôt que d'avoir à punir après coup l'interruption de la tranquillité publique et la corruption de l'esprit public. « On a parlé de pénalités pour les délits, comme si c'était une pénalité de refuser à quelqu'un la jouissance d'un bienfait auquel il n'a pas droit.

Mais cette interprétation naturelle, qui ne change rien, qui n'ôte rien à la signification ordinaire des mots, a-t-elle pu échapper aux pétitionnaires mêmes? Non, ils en font mention dans leur *Appel à l'opinion publique*; mais à l'exception de quelques expressions hardies et tranchantes, ils n'ont pour la réfuter que les deux arguments suivants.

Ils soutiennent: « que, si cette interprétation était une fois admise, on pourrait alors de la même manière admettre le droit de constituer prisonniers des étrangers, puis le droit de les faire mourir, et, enfin, par une dernière extension, passer de l'étranger au citoyen. — Ce sont les propres expressions des pétitionnaires.

Si telles étaient en effet les conséquences de notre opinion, tout homme qui a des principes devrait la combattre. Mais qu'a de commun le simple refus de séjour avec l'emprisonnement et le meurtre? Ce droit que l'on ne veut pas actuellement concéder à l'Etat, un père de famille l'a eu de tous temps; celui-ci a-t-il jamais eu pour cela le droit de tenir en charité privée, ou de faire périr les hôtes à qui, suivant les droits de la propriété, il pouvait refuser l'entrée de sa maison?

Mais, en second lieu, disent-ils, si la Constitution ne nous protège pas, du moins ne peut-elle pas ôter à la loi naturelle sa force? Je suis là-dessus pleinement d'accord avec eux; mais c'est précisément par cela même que j'ai fait voir, que la faculté de repousser un étranger dont nous tenons la présence pour nuisible ou dangereuse, est fondée sur les premiers principes du droit naturel. Nous aurons encore occasion de revenir sur ce droit d'asile, dont on parle avec tant d'exagération.

Non, l'article 4 de notre Loi fondamentale ne met point les Ministres en état de guerre avec toute la nation. Les citoyens de l'Etat n'ont rien à craindre, parce que le premier article de tout contrat social, quoiqu'il ne soit pas énoncé, est la défense mutuelle de tous ceux que comprend ce pacte. La protection que la Constitution accorde aux étrangers et aux régnicoles, ne peut pas même être arbitrairement révoquée par le pouvoir exécutif. Aucune puissance au monde ne peut priver légalement de la protection de la loi, pour les personnes et les propriétés, quelqu'individu que ce soit, tant qu'il se trouve sur le territoire

des Pays-Bas; mais s'ensuit-il, que l'on ait le droit de venir sur ce territoire et d'y rester quand et aussi longtemps qu'on voudra?

« On a, il est vrai, invoqué à cet égard le témoignage de quelques-uns des rédacteurs de la Constitution qui auraient pris, avec la plus scrupuleuse exactitude, note des discussions relatives à la confection de cette Loi fondamentale. Ceux-ci nous ont déclaré en effet avoir conçu l'article 4 dans ce sens. Mais d'autres membres de cette même Commission, qui ont fait aussi partie de la première Commission, déclarent n'avoir jamais été de ce sentiment; et je pourrais regarder leur déclaration comme une double autorité, s'il était vrai, comme l'ont dit mes honorables collègues MM. Gendebien et Dotrengé, que cet article eût été puisé dans la Constitution de 1814. » (Il dit avoir cherché, mais inutilement, cet article dans la Constitution de 1814).

« Mais, que nous importent ici les interprétations? Qu'à l'égard d'une loi, où les obligations qu'elle impose procèdent uniquement de la volonté du législateur, on invoque le témoignage du législateur, c'est ce que je puis comprendre; mais, quant à un contrat, c'est de la volonté des parties contractantes qu'il s'agit; en ce qui est d'une Constitution dont l'acceptation lie, il s'agit avant tout de ce qu'auront eu en vue ceux qui ont souscrit cette acceptation. Or, j'en appelle à vous tous, qui avez contribué à l'acceptation de notre Loi fondamentale; avez-vous eu en vue, par cet article, d'accorder aux étrangers le droit positif de s'établir sur notre territoire; je vous le demande à vous-mêmes, ce but suffirait-il pour donner à l'article en litige un sens même aussi incompatible avec l'intérêt de l'Etat, qu'il est contraire à la signification naturelle des mots dans lesquels il est conçu? »

En vérité, nous pouvons le dire après les pétitionnaires, on a besoin de tout son courage pour aller jusqu'au bout de cette ridicule dissertation. Mais, puisqu'ils se sont permis de tirer de notre système d'absurdes conséquences que nous avons réfutées, voyons maintenant où pourraient mener leurs opinions contraires.

La faculté de venir, de rester et de trouver un asile sur notre territoire est, dans l'esprit de leur système, un droit positif; tout étranger peut mettre le pied sur notre territoire; du moment où il l'a touché, il peut s'y établir, et il participe, dans tous les cas, au bienfait des lois qui protègent les droits des citoyens.

Nouvelle Rome, réjouis-toi d'une Constitution qui enrichit ta population de l'écume de toute l'Europe. « Tu peux, certes, être encore, par la vertu des mots, la maîtresse de la terre. »

Anversois à courtes vues, qui vous plaignez avec tant d'autres villes de ce torrent d'étrangers qui afflue chez vous, et dont l'admission illimitée doit, à la longue, ruiner toute industrie nationale, que pouvez-vous? J'ai l'esprit assez rétréci pour trouver vos doléances fort justes; mais n'entendez-vous pas les peroraisons de ces philosophes qui abandonnent leurs foyers et leurs biens, et cela uniquement afin de propager leur sagesse. Etes-vous sourds à l'expression de cette doctrine, qui vous enseigne que le maintien des intérêts des citoyens est une violation de la Loi fondamentale et des principes libéraux?

Infortunés qui, abandonnant le sol paternel, cherchez le bonheur par-là les mers, pourquoi aller si loin! Les Pays-Bas sont une terre passablement riche; chez nous, bientôt, seront reconnus enfants de l'Etat tous les pauvres qui peuvent avoir le droit de demander du travail et du pain. Ayez seulement le bonheur de percer la ligne de douanes dont les Etats de l'Europe se ceignent, en signe de leurs dispositions fraternelles; et vous êtes des nôtres. L'article 4 à la main, vous n'avez plus que faire d'invoquer la bienveillance et la religion. L'art. 4 à la main, ne demandez plus, mais exigez du travail et du pain; car la sustentation physique est la première clause de la sûreté civile.

Esprits remuants, « à qui trente années de malheurs n'ont rien appris, » qui ne pouvez exister que dans les agitations révolutionnaires, la France, l'Angleterre et l'Allemagne vous redoutent. Eh bien! les Pays-Bas vous sont ouverts; la Constitution vous donne le droit de tout dire et d'écrire tout ce que vous voulez; et, quoique jouissant à peine du retour d'un repos altéré par une suite non interrompue de calamités, le dernier des citoyens des Pays-Bas s'estimera heureux de sacrifier sa fortune et sa vie, afin de vous garantir la liberté de prêcher l'anarchie, le désordre et les révolutions.

Mais non, tant de folie n'a pu entrer dans la tête d'hommes d'Etat éclairés, et je crois en avoir déjà assez dit. Nobles et Puissants Seigneurs, laissons-là cette assertion que la Loi fondamentale des Pays-Bas peut être en effet réputée comme ayant restreint ou modifié, à l'égard des étrangers, le droit naturel de toute société, de tout Souverain. Voyons maintenant, s'il y a plus de solidité dans la seconde hypothèse, que les pétitionnaires ne seraient plus étrangers. Nous pourrions être brefs sur cet autre point.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

Si les principes que nous avons développés sont vrais tout droit d'un étranger à la participation de territoire et de protection mutuelle, que les citoyens d'un Etat se promettent par un contrat social, ne peut naître que d'un pacte réciproque. Le nouvel habitant doit déclarer son intention d'être compris dans ce contrat, et la société faire connaître de son côté, qu'elle ne voit aucun inconvénient dans cette admission. Tant que l'une de ces conditions requises manque, il n'existe point de transaction, et le séjour d'un étranger sur un territoire sur lequel sa naissance ne lui donne aucun droit, reste toujours pour lui un bienfait dont décide l'Etat qui l'accorde; car, et je ne saurais trop le répéter, la faculté de demander un séjour permanent dans un pays, et par-là, d'obtenir une participation à ce territoire et à la protection réciproque de tous contre tout, est, non pas un droit naturel ou civil, mais bien un droit politique auquel le citoyen peut seul prétendre.

Mais comment, chez nous, l'étranger devient-il citoyen? Les pétitionnaires peuvent-ils invoquer ce moyen avec quelque apparence de fondement?

L'art. 9 de la Constitution répond d'une manière claire et précise à la première de ces questions. L'étranger qui veut s'assimiler aux indigènes, doit pouvoir s'appuyer, soit d'un acte de naturalisation accordée par le Roi, conformément à la loi, soit d'une disposition claire de la loi même; or, comme ici la première de ces conditions n'est pas remplie, puisqu'il n'a été ni demandé ni obtenu de naturalisation, il ne reste et ne saurait rester, sur cet objet, d'autre question que celle de savoir si, peut-être, l'explication, dont parle l'art. 9, n'a pas changé le rapport existant entre le citoyen et l'étranger.

Nous en convenons volontiers, il y a une différence naturelle entre l'étranger, qui ne se trouve que depuis peu de temps dans un pays, et l'étranger qui, renonçant à d'anciennes relations naturelles, a fixé son séjour dans une nouvelle patrie, et qui, par la durée de ce séjour, est devenu, pour ainsi dire, un nouveau membre de la famille politique; et les rédacteurs de notre Constitution ont pu espérer, avec raison, que chez nous aussi la loi passerait sur cet objet.

Mais il n'en a pas été ainsi jusqu'à présent. La Constitution, à l'exemple de tant d'autres Constitutions, ne prescrit pas de laps de temps qui donne à un étranger, lequel déclare vouloir se fixer dans le pays, la faculté de se faire admettre comme citoyen du nouvel Etat. L'analogie de notre droit public se tait même à cet égard, car les règlements provinciaux et locaux, qui doivent déterminer les autres droits politiques du citoyen, n'existent pas encore; les lois naturelles ne peuvent prescrire aucun temps; la loi civile n'est immédiatement applicable à aucune espèce de droits politiques; et, comme le deuxième article additionnel de la Constitution ne peut certainement avoir eu en vue de maintenir aussi d'anciennes Constitutions politiques à côté de la nôtre, il suit nécessairement de tout cela, que, tant que l'Etat actuel de notre législation subsistera, aucune interprétation de la loi ne saurait servir à faire obtenir à un étranger le droit de citoyen.

Que cette disposition est dure et déraisonnable pour le régnicole qui peut invoquer en sa faveur un séjour de nombre d'années, c'est ce dont je conviens volontiers; qu'il est besoin, un urgent besoin, d'une loi relative aux droits des étrangers, c'est ce que je sens aussi vivement que qu'il que ce soit; que cette discussion puisse donner lieu à une telle loi, c'est ce que je désire de tout mon cœur; mais le droit du moment actuel n'en subsiste pas moins, et on ne saurait par là contester au Roi le droit naturel de faire sortir du Royaume les pétitionnaires considérés comme étrangers; mais la déclaration, la déclaration précise et claire reste toujours, dans toutes ces hypothèses, une condition indispensable, et elle reste telle surtout pour ceux qui, suivant l'art. 17 du Code Civil, ne cessent pas d'être et de rester Français, tant et aussi long-temps qu'il n'appert pas, qu'ils ont quitté leur patrie sans avoir en vue d'y jamais retourner.

Mais je le demande maintenant, les pétitionnaires ont-ils toujours eu en effet la volonté de devenir réellement régnicoles des Pays-Bas? Ont-ils fait quelque chose de ce que la loi réquiert pour élever l'étranger au rang de citoyen? Je réponds en toute sûreté, non; et je pourrais dans le fait me tromper sur la sincérité des pétitionnaires, si j'osais risquer de laisser à leur propre conscience la solution de cette question. Français par la naissance, chaque page de leurs écrits décèle combien ils ont à cœur cette qualité. Après avoir pris avec passion partie dans les dissensions qui ont dévasté la France, et dont le feu couve encore sous la cendre, ils ont quitté leur patrie, non pour en contempler les intérêts comme spectateurs étrangers, mais uniquement pour pouvoir, sur un théâtre voisin, continuer plus à leur aise de travailler dans l'esprit de leur parti; et déclarant rondement que leur établissement dans ce pays a principalement pour objet des calculs et des spé-

culations d'intérêt, ils invoquent en même-temps une deuxième disposition de l'art. 17 du Code Civil Français, laquelle porte explicitement: *qu'un semblable établissement ne peut jamais être considéré comme étant formé dans la perspective de retourner dans son pays.*

Mais nous ne devons pas encore nous arrêter à cela. Nous admettons pour un moment, que les pétitionnaires ont eu réellement en vue de renoncer à leur qualité de Français et de devenir régnicoles des Pays-Bas. Mais ici, je le demande, cette intention seule suffit-elle, et ne doit-elle pas se manifester par quelque acte extérieur? Or, les pétitionnaires peuvent-ils arguer d'un tel acte?

L'art. 7 du Code Civil, j'en conviens, s'oppose à ce qu'il soit fait aux droits politiques l'application des dispositions relatives aux droits civils; mais cet article signifie-t-il, peut-il signifier, dans son ensemble et suivant les vues du législateur, vues que nous connaissons par les motifs qui en ont été donnés publiquement, autre chose si ce n'est uniquement que l'étranger, auquel la loi accorde la communauté du droit civil, ne peut, précisément par cette raison, prétendre aux droits politiques; et n'est-ce pas en effet le comble de l'absurdité, lorsque la loi politique se tait, et sur le seul fondement d'une théorie générale, que d'admettre l'étranger à prétendre aux hauts droits politiques, tandis que les lois civiles excluraient expressément ce même étranger de la communauté du droit civil; en sorte que par une conséquence de cette supposition, le même individu serait en même-temps, dans le même pays, et citoyen et étranger.

Et tel serait cependant et incontestablement le cas. Les artt. 11 et 16 de notre Code Civil contiennent des différences frappantes entre le citoyen et l'étranger; il en est de même à l'égard du mode de procédure. Quelque extension que l'on donne à l'art. 4 de la Loi fondamentale, je n'ai jamais entendu quelqu'un soutenir que cet article consacrait une égale protection de droits, comme aussi l'égalité de ces droits mêmes; et quoique je convienne avec l'un de nos honorables collègues, qu'il y aurait de la manie à supposer que le deuxième article additionnel de notre Constitution maintiendrait ces lois, dont les dispositions sont remplacées par des dispositions contraires de cette Loi fondamentale, toujours est-il vrai de dire, que, jusqu'à présent, l'indigène et l'étranger n'ont pas eu parmi nous des droits civils égaux.

Mais ceci une fois admis, ce qui dans mon opinion est incontestable, quelle raison y aurait-il et y a-t-il dans ce cas, de regarder comme obligatoire la disposition de l'art. 13 du même Code, qui statue en faveur de ces étrangers, qu'ils peuvent être admis à la participation des droits civils; mais qui, en même temps, ajoute à cette faculté la condition qu'ils doivent être autorisés par une permission du Roi à s'établir dans le Royaume.

Les motifs de cet article, qui se trouvent dans Locré, dans son *Esprit du Code Napoléon*, que je me borne à indiquer à Vos Nobles Puissances, sont à mes yeux encore assez puissants pour que je ne puisse pas regarder, avec M. Dotrengé, cet article comme le « plus mauvais article du Code »; mais, dans tous les cas, l'accomplissement de cette condition est encore indispensable pour que l'étranger puisse être admis à la participation de nos droits civils; et il reste par conséquent vrai de dire, que, suivant un principe politique autre que le nôtre, les pétitionnaires devraient être en même temps et Français et indigènes; supposition sur l'absurdité de laquelle je n'ai pas besoin de m'arrêter.

Mais, Nobles et Puissants Seigneurs, vous ne pouvez pas admettre, vous n'admettez pas cette opinion, avant que toutes les démonstrations, que j'ai eu l'honneur de vous exposer, ne soient réfutées. Dans tous les cas, la nation connaîtra le sentiment de cette Chambre; car, comme on en appelle ici à l'opinion publique, qui n'est, ni ne peut être, jamais neutre, vous ne pouvez pas oublier que l'une des plus honorables missions de cette Chambre est d'être l'interprète courageux et impartial de cette opinion.

M. Dotrengé (1) demande et obtient la parole pour une motion d'ordre. La pétition des sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire (dit-il) tend à obtenir l'autorisation d'attirer en justice des fonctionnaires qui se trouvent dans le cas de l'art. 177 de la Loi fondamentale, et qu'ils accusent d'avoir violé à leur égard l'art. 4 de cette même loi. M. Kemper a fait une proposition tendante à ce que l'objet de cette demande soit accordé ou refusé. Les Sections consultées là-dessus ont été unanimement d'avis, que, vu le manque de preuves touchant la coopération des fonctionnaires accusés, et attendu que la pièce produite par les pétition-

(1) De woordenwisseling welke de heer Dotrengé, door het doen zijner motie van orde, uitlokte, komt aldus voor in de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 28; *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 700 (Hollandsch); *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 959 (Fransch).

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel)

naires ne concerne qu'un commissaire de police, lequel ne se trouve pas dans le cas de l'art. 177, il n'y avait pas lieu à délibération sur la proposition de M. Kemper. Cela étant, M. Dotrengé demande, si la délibération doit se continuer, quelle sera la question que le Président poserait?

M. de Hoffschmidt ne voyait pas à quoi pouvait tendre la remarque de M. Dotrengé.

M. Dotrengé poursuit: Délibérons-nous (dit-il) sur la question de savoir: s'il a été fait une infraction à la Loi fondamentale, ou bien, discuterons-nous s'il y a lieu à poursuivre en justice les fonctionnaires dénoncés par les pétitionnaires? Nous devons savoir sur quoi nos délibérons.

Le Président répond, que les délibérations roulent sur cette question: «y a-t-il lieu, oui ou non, à accorder l'objet de la demande des sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire?»

M. Kemper dit, qu'il avait prévu l'observation de M. Dotrengé, et que telle était la raison pour laquelle il avait motivé sa proposition ainsi qu'il venait de le faire, parce que c'était, non uniquement sur la forme, mais sur le fond de l'affaire qu'il convenait de délibérer.

M. Dotrengé insiste sur la distinction par lui proposée, parce que son opinion était formée sur l'une de ces questions, tandis qu'il pourrait s'élever des doutes sur l'autre.

M. Membrède considère comme superflue l'observation de M. Dotrengé, attendu que chaque membre est libre de motiver son avis.

M. Dotrengé reconnaît ce droit; mais il désire connaître l'objet de la délibération.

Le Président répond, que l'objet de la délibération ne peut être autre que celui qui a été renvoyé à l'examen des Sections.

M. Membrède (1) prend la parole. Après une courte introduction, dans laquelle il reproduit l'objet de la pétition du sieur Cauchois-Lemaire, comme étant des deux pétitions celle, qui est développée de la manière la plus succincte, il dit qu'il s'agissait principalement d'examiner s'il résulte des faits articulés par les pétitionnaires, que leur domicile a été violé d'une manière illégale, et leur personne violemment outragée. «Il me semble (dit-il) que la solution de cette question dépendait des deux points suivants: en premier lieu, les pétitionnaires, qui sont nés Français, ont-ils le droit d'habiter le sol de ce Royaume? Et secondement, peuvent-ils se plaindre de ce qu'ils ont été contraints de sortir de ce Royaume?

J'examinerai ces deux points (poursuit-il) 1°. suivant les règles du droit des gens; 2°. suivant les principes du droit civil; et 3°. suivant le texte de notre contrat social, de notre Constitution.

Suivant le droit des peuples, le territoire qu'habite chaque peuple, appartient exclusivement à ce peuple; nul ne peut s'y établir sans son consentement. Par conséquent tout étranger, pour pouvoir habiter ce territoire, doit en obtenir la permission.

Je cite, à l'appui de cette théorie, deux passages de Vattel, livre 1er, chapitre 19, § 213 et § 230 (a) et j'en infère qu'il est indubitable qu'un étranger n'acquiert nullement le droit de résidence par le seul fait de sa volonté, et qu'il ne peut obtenir ce droit que du consentement du Gouvernement, sous lequel il a le projet de s'établir.

Mais, je demande, ce consentement doit-il être formel, explicite et positif, ou peut-il être remplacé par un certain laps de temps, ou par d'autres circonstances, d'où l'on puisse déduire ou présumer

un consentement tacite? Suivant moi, ces particularités n'appartiennent pas au droit qui sert, à cet égard, de règle à chaque peuple; et je cite, en preuve de ceci, la définition du *Jus civile*, ou droit civil qui se trouve dans *Huber, ad inst. lib. I, titre 2, n°. 5. (b).*

Les formalités requises pour pouvoir obtenir la permission, ou consentement de séjour, peuvent par conséquent différer dans chaque Etat. J'examinerai, dans la seconde partie de mon discours, ce que déterminent nos lois civiles sur ce point. Je ne me dissimulerai pas, entre-temps, qu'en général tous les écrivains qui ont traité du droit des gens, ont plaidé la cause de l'humanité, et rendu hommage aux principes de l'hospitalité qui, chez les nations civilisées, constituent un droit sacré; et que l'on ne pourrait, sans dureté, refuser à un étranger l'entrée et le séjour dans un pays, moyennant qu'il s'y comporte suivant les règlements établis et existants pour la sûreté générale; qu'il doit même y jouir d'une entière sécurité, et de la protection des lois (c); mais j'ai remarqué en même-temps que ces mêmes écrivains, qui ont exposé avec tant d'énergie ces principes pleins de noblesse et de bienveillance, ont fait une distinction claire entre la résidence et une simple hospitalité passagère. Je cite de nouveau *Vattel*, livre 2, chapitre 8, touchant cet autre point.

La première (la résidence) exige une permission positive; la seconde (l'hospitalité passagère) admet de moindres formalités, telles que celles de passeports, attestations, visa, etc. L'une et l'autre sont toujours soumises au jugement et à la sagesse du Gouvernement, pour qui le bonheur du peuple est la suprême loi, et à qui, par conséquent, on ne peut contester le droit de juger si le séjour d'un étranger peut être utile ou nuisible à l'Etat, ou si les circonstances permettent de lui accorder la permission de prolonger son séjour, ou s'il est utile de l'obliger à partir. Je cite encore *Vattel* (livre 1, chap. 19, § 230) et je demande qu'on me permette, afin de rendre plus sensible une vérité du premier ordre, de m'appuyer d'un exemple qu'il puiserait dans le cours ordinaire de la vie sociale.

Supposé, qu'un étranger reçoive l'hospitalité dans une maison, et qu'il y soit accueilli pendant quelque temps avec bonté et amitié; mais que le chef de la famille, trouvant que le séjour de cet étranger lui est incommode, le prie de se loger ailleurs; — ce même étranger pourrait-il, avec quelque fondement de droit, accuser son hôte d'injustice et d'incivilité? Eh bien! ce même droit naturel est la base du droit des gens (d). Les devoirs de l'hospitalité imposés au Chef de la grande famille, de l'Etat, ne sont pas d'une autre nature que ceux du chef d'une famille privée; et si cette dernière a, sans contredit, le droit de juger s'il est de son intérêt de conserver, ou non, un étranger auprès d'elle, le même droit doit être accordé au Chef de l'Etat, sans que l'étranger puisse raisonnablement lui faire des reproches dans le cas où ce Chef jugerait nécessaire, dans l'intérêt de son peuple, de le renvoyer, lui étranger.

Tels sont les principes du droit des gens. Je passerai delà au second point, savoir à l'examen des principes du droit civil relatifs au même objet.

Chaque nation a incontestablement le droit d'établir des règles particulières et indépendantes du droit des gens, touchant l'admission des étrangers sur son territoire et la manière dont ils seront traités. C'est par conséquent principalement dans les Codes Civils que l'on doit chercher la pratique ou la jurisprudence en usage sous ce rapport.

Explicite ici ce qui est déterminé à cet égard par le droit Romain (e), mais particulièrement par les Codes Français (f) lesquels,

(b) *Jus civile est, quod quisque populus sibi peculiare constituit, sive quod est proprium cujusque civitatis.*

(c) Suivant les lois de l'équité: *Quod mihi prodest et nemini nocet, hoc mihi facile concedendum.*

(d) *Jus gentium est quod naturalis ratio inter omnes homines constituit.*

(e) *Tit. I. Lib. 1. D. de statu hominum.*

(f) Code Civil. — Art. 7. L'exercice des droits civils ne dépend pas de la qualité de citoyen, laquelle ne s'acquiert et ne se conserve qu'en conséquence des lois constitutionnelles.

Art. 8. Tout Français a la jouissance des droits civils.

Art. 9. Tout individu né en France, d'un étranger, peut, dans l'année qui suivra l'époque de sa majorité, invoquer sa qualité de Français, moyennant, s'il réside en France, qu'il déclare son intention d'y fixer son domicile, et, moyennant, s'il réside en pays étrangers, qu'il s'oblige à établir son

(1) *Zie Nederlandsche Staats-Courant n° 28; Nieuwe Gazette van Brugje n° 701 (Hollandsch); Algemeene Nederlandsche Courant (Gazette Générale des Pays-Bas) n° 960 en 961 (Franseh).*

(a) § 213. Les habitants, par distinction des citoyens, sont des étrangers auxquels on permet de s'établir à demeure dans le pays. Liés par leur habitation à la société, ils sont soumis aux lois de l'Etat tant qu'ils y restent, et ils doivent le défendre, puisqu'ils en sont protégés; quoiqu'ils ne participent pas à tous les droits des citoyens, ils jouissent seulement des avantages que la loi ou la coutume leur donne.

§ 230. C'est à la nation à juger, si elle est, ou si elle n'est pas, dans le cas de recevoir un étranger; il ne peut donc s'établir de plein droit, et comme il lui plait, dans le lieu qu'il aura choisi; mais il doit en demander la permission au supérieur du lieu, et si on la lui refuse, c'est à lui de se soumettre.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

suivant le deuxième article additionnel de la Constitution, demeurent provisoirement en vigueur, j'en conclus que le séjour réel, de quelque durée qu'il puisse être, n'accorde aucuns droits civils à un étranger. Je cite, en preuve ultérieure de ceci, l'exemple d'un jugement de la Cour de cassation du 23 Janvier 1811, qui déclare nul un testament, parce qu'un certain Fabre, Suisse de naissance, quoique demeurant en France depuis plusieurs années, et ayant une maison de commerce à Nantes, avait servi de témoin à cet acte.

Je fais maintenant au cas proposé l'application de ces principes de jurisprudence. Je me demande si les pétitionnaires ont obtenu du Roi l'autorisation de résider en ce pays-ci; rien ne l'attestait. — Existe-t-il, entre ce Royaume et la France, un traité en vertu duquel leurs sujets respectifs auraient acquis le droit de résider dans les deux Royaumes? — Je n'ai pas plus connaissance d'un semblable traité; et il est arrivé récemment des faits qui en prouvent la non-existence, tandis qu'il est notoire que le Gouvernement Français a fait, il n'y a pas longtemps, sortir du Royaume, sans jugement préalable ou sans aucune forme de procès, des indigènes des Pays-Bas, dont il avait sans doute à se plaindre. Enfin, les pétitionnaires ont-ils acquis, par une résidence de fait, le droit de demeurer ici et de jouir des avantages attachés à ce séjour? — Le silence de la loi et la jurisprudence admise par les tribunaux, repoussent cette opinion, ainsi que je crois l'avoir démontré.

Je crois pouvoir conclure de ces prémisses, que les pétitionnaires n'ont aucun droit de se plaindre d'avoir été obligés de sortir de ce pays, où les droits civils ne les autorisaient point à résider.

Il me reste à examiner, si la Constitution, et, particulièrement, l'article 4 sur lequel les pétitionnaires se fondent avec tant de confiance, leur accorde le droit que leur refusent les lois civiles. Je crois d'abord devoir faire observer, que pour pouvoir donner à l'article 4 une interprétation qui s'écarte autant des principes du droit des gens, des dispositions positives de notre droit civil, et des principes adoptés généralement par toutes les nations de l'Europe, il serait nécessaire que cette doctrine fût exprimée d'une manière claire, précise et irréfragable dans ce même article; que le texte ne pût absolument être susceptible d'aucun autre sens, d'aucune autre acception. J'examinerai par conséquent, si l'article, que les pétitionnaires invoquent avec tant de confiance, comporte en effet le caractère qu'ils lui attribuent. Cet article est ainsi conçu: « Tous ceux, soit régnicoles, soit étrangers, qui se trouvent sur le territoire du Royaume, ont également droit à la protection de leurs personnes et de leurs biens. »

Je ne pense pas que l'on puisse nier, qu'il ne se trouve dans ce passage aucun mot d'où l'on puisse inférer, comme une conséquence nécessaire, qu'il soit accordé à l'étranger et aux habitants un droit égal de résidence dans ce Royaume; car que signifie la protection des personnes et des biens de tous, soit régnicoles, soit étrangers? Rien autre que la garantie de ne pouvoir être offensé impunément; d'avoir, tout aussi bien que les habitants, accès auprès du Gouvernement et des tribunaux; de ne pouvoir être arrêté pour aucunes sortes de dettes du chef desquelles les habitants ne peuvent être arrêtés eux-mêmes; de n'être pas exposés aux exceptions dures et humiliantes que nos ancêtres admettaient en général à l'égard des étrangers, et dont on trouve encore des traces dans l'Introduction, à la jurisprudence Hollandaise (13^e partie) de Huig de Groot, et même dans la seconde partie, chapitre II du Traité de Blackstone, sur les lois Anglaises; mais on ne peut pas tirer légalement, de cette égale protection des personnes et des biens, la conséquence qu'un étranger devienne habitant, et acquière le droit de domicile, sans le consentement du souverain, et uniquement par sa propre volonté et le fait de sa présence sur le territoire du Royaume.

Je trouve cette interprétation, non-seulement conforme à la

domicile en France, et à s'y transférer de fait dans le courant de l'année à compter de celle de son acte d'obligation.

Art. 10. Tout enfant, né d'un Français en pays étranger, est Français. Tout enfant qui, né d'un Français, en pays étranger, a perdu sa qualité comme tel, peut la recouvrer s'il satisfait aux dispositions prescrites par l'article 9.

Art. 11. Un étranger jouira en France des mêmes droits civils, qui sont ou seront accordés à des Français par les traités de la nation, à laquelle appartient cet étranger.

Art. 12. Une femme étrangère, mariée à un Français, suit le sort de son époux.

Art. 13. Un étranger, à qui il est accordé, par autorisation de l'Empereur, de fixer son domicile en France, aura la jouissance de tous les droits civils, aussi long-temps qu'il y conservera son domicile.

(Aanmerkingen van den heer Membrède.)

raison, mais encore la seule qui puisse être admise. Je cite de nouveau, en preuve de ceci, Vattel, au livre II, chap. 8, § 1 et 104, comparés au livre I, chap. 19, § 213 et 230, comme aussi les dispositions des articles 5 et 6 de la Loi fondamentale, lesquels établissent une gradation de droits qu'il n'est pas permis d'intervertir, et d'où il résulte qu'un étranger, qui séjourne dans ce Royaume sans autorisation, y a bien droit à la protection de sa personne et de ses propriétés; mais nullement à l'exercice des droits civils ou d'une résidence et d'un domicile permanent.

Il me reste à prouver (et cette preuve me paraît être des plus faciles) que cette interprétation est conforme, non-seulement avec le texte littéral de nos lois, mais encore avec la saine raison, qui doit servir de base à toute interprétation.

Peut-on raisonnablement supposer que les rédacteurs de notre Loi fondamentale aient eu en vue d'accorder par l'article 4, à tous émigrés, à tous mécontents, et tous individus remuants et séditieux, non-seulement un séjour de peu de durée ou temporaire, mais encore et irrévocablement le droit de rester sur ce territoire, et cela, sans autre soin, sans autre formalité que de dire tout simplement: *Nous voici, nous voulons rester ici et y établir notre domicile?* — Je suppose que chacun devrait convenir avec moi, qu'une semblable législation serait un étrange phénomène d'imprudence et d'absurdité.

Oui, ce sol hospitalier offrira toujours protection et bon accueil à ceux-là, en faveur desquels l'un et l'autre seront invoqués par des lois libérales et un gouvernement paternel; mais cette protection doit être réglée par la prévoyance et la sagesse. Le bien-être de la patrie, qui doit être le but de toutes les lois, exige impérieusement que toujours le Gouvernement se réserve le droit d'admettre tels individus qu'il considérera comme d'utiles habitants, et d'éloigner, au contraire, ceux qui pourraient être envisagés comme dangereux; et même qu'il n'attende pas, pour se mettre en mesure à cet égard, que le mal soit consommé. Nos ports sont ouverts aux vaisseaux de toutes les nations; ceux surtout, qui ont été maltraités par la tempête, y trouvent un bon accueil et un refuge assuré; mais, si l'on a lieu de présumer qu'ils ont la peste à bord, dans ce cas, c'est en vain qu'ils invoqueront notre hospitalité pour pouvoir prolonger leur séjour.

Ce n'est aucunement mon intention de faire particulièrement l'application de cette comparaison à la cause des pétitionnaires; je suis loin de vouloir aggraver leurs malheurs par d'odieuses imputations. Comme membre des Etats-Généraux, il m'est permis d'ignorer les causes de leur expulsion; je peux même ne les supposer coupables d'aucun délit, puisqu'ils n'étaient atteints d'aucun jugement; mais je pense que, soit que leur disgrâce puisse être attribuée à leur propre faute ou à leur imprudence, soit qu'elle ait été provoquée par des causes politiques ou des raisons d'Etat, il est du devoir des Etats-Généraux de respecter, de soutenir même de toute l'autorité que la loi leur donne, une décision par laquelle le Gouvernement, en interdisant à ces étrangers un plus long séjour dans le Royaume, a usé du droit incontestable que lui donnent le droit commun des gens ainsi que les lois civiles de cet Etat.

Je suis en conséquence d'avis, qu'il n'y a pas lieu à consentir à la demande des pétitionnaires.

M. Roster (1) dit, n'avoir rien à ajouter à ce que M. Kemper, ainsi que les deux autres précédents orateurs, ont dit à l'appui de la proposition de son collègue, parce que ces messieurs ont donné à cette affaire tout le développement qu'elle lui paraissait comporter. Il se contente de donner son adhésion pleine et entière aux motifs et aux conclusions de M. Kemper. Il ne peut cependant s'empêcher de faire observer, que l'article 3 de la Constitution de l'an VIII est conçu dans les mêmes termes généraux que l'est l'article 4 de notre Constitution, et que les grands corps de l'Etat, que le Gouvernement, que le Tribunal, le Conseil d'Etat et le Corps Législatif, n'en ont pas moins jugé ne pas devoir s'en tenir aux expressions peu circonstanciées de l'article 3 de la Constitution de l'an VIII; et qu'ils ont conçu les articles 13 et 19 du Code Civil, suivant lesquels la permission du Chef de l'Etat est requise pour accorder à un étranger la jouissance des droits civils, qui sont d'une autre nature que celle des droits constitutionnels, principalement le droit de domicile, que le régnicole acquiert par droit de naissance, et l'étranger par une concession expresse.

(1) Deze rede komt niet in haar geheel voor. Men vergelijke de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 28, en de *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 702 voor het Hollandsch; de *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 961 voor het Fransch.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* Beraadslaging over het voorstel.)

M. Fontein Verschuier (1) dit être d'avis, qu'il convient d'examiner les pétitions des sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire, objet de la proposition de M. Kemper, d'abord, en ce qui concerne la forme dans laquelle elles étaient conçues, et, en second lieu, relativement aux motifs sur lesquels elles reposent. A l'égard du premier point, il a entendu soutenir l'opinion, que l'article 177 de la Loi fondamentale, qui défend d'attirer en justice les membres des Etats-Généraux, les chefs de Départements de l'administration générale, etc., autrement qu'après que les Etats-Généraux en auront donné expressément la permission, n'aurait point trait à des particuliers, lesquels pouvaient toujours intenter leur action privée sans aucune autorisation préalable; mais seulement au ministère public qui connaît des délits.

Quoiqu'il ne soit nullement de cette opinion, il ne lui paraît pas nécessaire, au cas actuel, d'en examiner le fondement, et il ne fatiguera pas l'Assemblée par une prolixité inutile.

Il est certain, (dit-il) que, si cette opinion est en effet fondée, la réclamation des pétitionnaires tombe d'elle-même. Dans ce cas, ils demandent un consentement dont ils n'ont pas besoin, et ils peuvent intenter une action particulière en dommages, réparation d'honneur, et ce qu'ils jugeraient convenir de plus, contre tous ceux par qui ils se croient lésés.

Si, au contraire, cette opinion n'est pas admise, et si ces individus ont en effet besoin du consentement de la Chambre, pour pouvoir poursuivre par les voyes de droit ceux des hauts fonctionnaires, contre lesquels ils auront des griefs particuliers à articuler, dans cet autre cas, il faudra du moins savoir positivement au préalable qui ils ont en vue, et qui ils veulent poursuivre.

Cet examen ne peut jamais être exigé des Etats-Généraux; du moins n'avait-il trouvé dans la Constitution aucune expression d'où, à son avis, on puisse déduire cette obligation. On ne pourra donc, ni dans l'un ni dans l'autre cas, malgré la plus grande prévention en faveur de leur cause, accorder aux pétitionnaires l'objet de leur demande.

Et cela suffira en effet, pour faire rejeter cette demande; car la légitimité ou l'illégitimité d'icelle ne saurait être dans tous les cas déterminée par les Etats-Généraux.

On a trop long-tems et en plus d'une occasion, (dit-il) accusé l'Assemblée d'agir sciemment contre la teneur de l'art. 4 de la Constitution, et par-là, d'enfreindre à dessein le serment que les membres ont prêté, tant sur cet article que sur les autres articles de cette loi. Il ne laissera pas échapper, en ce qui le concerne, cette occasion de faire connaître publiquement l'opinion qu'il s'est formée à cet égard, et qui servira de règle à sa conduite dans toutes les occasions semblables.

Et c'est ce qu'il ne fera pas sans la crainte, que l'indignation que lui a fait éprouver la lecture de ces pétitions, et qu'a accrue infiniment l'écrit séditieux, que l'on a eu l'impudence de présenter à la Chambre, ne le fit sortir des bornes d'un examen calme.

Verra-t-on, (demande-t-il) la tranquillité et le bon ordre impunément troublés, et l'esprit de mécontentement toujours alimenté, non-seulement par des indigènes, mais aussi par des journalistes étrangers qui s'érigent en censeurs des actes du Gouvernement, quoiqu'ils n'aient rien de commun avec ce pays, et qu'ils n'y aient aucun intérêt quelconque?

Souffrira-t-on, (demande-t-il encore) que le sens d'une partie de la Constitution soit dénaturé, et, qu'influencés par une fausse interprétation présentée aveuglement et avec de grands mots, des membres du Gouvernement, honnêtes et véritablement amis de leur pays, comme aussi une partie moins éclairée du public, qui se sont fait de bonne foi d'exactes notions des principes sur lesquels repose la Constitution, éprouvent continuellement le doute que les Etats-Généraux aient su, dans des cas précédents à-peu-près semblables, concilier leur conduite avec le serment prêté à cette Loi fondamentale, et, par conséquent, qu'ils y soient restés fidèles autrement qu'en tant que cela pouvait s'accorder avec leurs propres desirs et les circonstances du moment? Il est donc nécessaire, (dit-il) de se prononcer ouvertement et clairement touchant le véritable sens de l'art. 4, d'où l'on a extrait tant de venin, en sorte qu'il ne reste plus de doutes sur l'acception que nous lui donnons. Il n'est nullement besoin de donner, ou de demander une nouvelle interprétation de mots qui ne pouvaient avoir qu'un sens, du moins pour sa propre conviction, ce qui lui suffisait pour baser son opinion.

L'art. 4 de la Constitution, (poursuit-il) ne consacre que l'un des principes les plus simples, principes qui existent déjà, qui s'adaptent à la nature de l'affaire, et qui n'ont pas absolument besoin de cette disposition explicite, mais que l'on a voulu mettre en avant, afin de faire voir que la Loi fondamentale de cet Etat repose sur des idées de justice et d'équité généralement reçues.

Ce n'est pas ce que les auteurs de l'Appel à l'opinion appellent l'intention qu'ont eue les rédacteurs de la Constitution, en concevant cet article, dont il s'agit ici; mais bien l'intention de ceux qui ont accepté cette Constitution.

Il s'agit des expressions de la loi; et, tant qu'elles sont claires, on n'a que faire de ce que l'on veut faire passer pour le but des rédacteurs.

Ces expressions désignent deux sortes d'individus, qui peuvent se trouver sur le territoire de l'Etat; savoir: les *régnicoles* et les *étrangers*. Elles indiquent que l'on peut s'arrêter sur le territoire de ce pays, et y rester toutefois *étranger*; et qu'ainsi ce n'est aucunement le seul fait d'y mettre le pied et d'y demeurer quelque temps, qui donne le droit de *régnicole*.

L'art. 10 suivant rend cette proposition encore plus évidente, et lève tous les doutes.

Ces *étrangers*, (dit-il) jouiront tout autant que les *régnicoles* de la protection des lois pour leurs personnes et pour leurs biens. Ils seront à l'abri, soit qu'ils ne fassent que passer, soit qu'ils séjournent dans le pays, de tout mauvais traitement, de toutes violences; mais rien ne leur donne le droit d'être considérés comme *régnicoles*; rien ne prescrit au Gouvernement d'admettre tous les étrangers, et de ne pas leur interdire le séjour sur le territoire, soit qu'ils y soient nouvellement arrivés, soit qu'ils s'y trouvent depuis quelque temps.

Ce droit, (dit-il), est réservé à tous les peuples, et doit être réservé.

Le Code Civil, (ajoute-t-il) qui subsiste encore actuellement et qui ne se trouve nullement, sous ce rapport, abrogé par la Loi fondamentale, a aussi pourvu à cet objet. L'art. 13 statue très-clairement que l'on a besoin du consentement du Chef de l'Etat pour pouvoir être admis, comme étranger, sur le territoire de ce Royaume, et pour y jouir, comme tel, des droits civils.

Certes, ce consentement n'a jamais été donné aux pétitionnaires, et ils n'en ont pas fait la demande, pas même, pour autant qu'il sache, aux autorités locales, dont ils auront peut-être d'ailleurs réclamé, quoique abusivement, l'assentiment connu donné au nom du Gouvernement. — Tout *régnicole*, qui veut transférer son domicile d'un lieu à un autre, est tenu de s'adresser au chef de l'administration communale, et de lui en demander la permission; des étrangers seraient-ils dispensés de cette formalité?

Tout vaurien, qui aura tenté de troubler le bon ordre dans sa patrie, et s'y sera rendu coupable de délits graves, devra-t-il donc être admis et nommé bien-venu dans ce pays-ci? Devra-t-on lui fournir l'occasion de renouveler ces délits ou d'en commettre d'autres dans ce dernier? Une semblable doctrine n'est reçue ni suivie dans aucun Etat, et que deviendra le nôtre s'il est le seul à cet égard, et s'il doit donner un passible asile à des malfaiteurs, à des mécontents, etc., qui, sous l'égide des lois de ce pays, lanceront au-dehors et au-dedans les traits envenimés de leur perversité.

Il fait voir ici la grande différence qui existe entre l'extradition d'un étranger réclamé par le Gouvernement de son pays, et le refus de séjour sur le territoire de ce Royaume. Il dit que nous avons eu assez d'expérience, et que nous avons trop vu, de nos jours, que ceux-là qui ont fait ou voulu susciter des révolutions dans la plus grande partie de l'Europe, ont toujours déguisé leurs propres sentiments, leur avantage et leur intérêt propres, et mis en avant les grandes idées de justice éternelle, de droits de la nature, de principes primitifs, toutes choses vraies en elles-mêmes, mais qui ne sont point praticables, point compatibles et en harmonie avec l'état de société auquel on voulait les appliquer. L'expérience a démontré, (poursuit-il) ce que nous ont valu de plus ces droits de l'homme si vantés, et autres principes de cette espèce, et ce qui en est résulté! — Que cette expérience ne soit pas perdue pour la génération actuelle. — Résistons au premier choc, afin qu'une simple tentative ne nous mène pas infiniment plus loin que ne le se sont figuré des hommes honnêtes, mais imprévoyants, qui ne se sont attachés qu'au beau côté de la chose; et a-t-elle un beau côté?

Les pétitionnaires ont donc, dans sa manière de voir, argué à tort de l'art. 4 de la Constitution. Ils ne sont point domiciliés à Bruxelles, et ne peuvent l'être sans le consentement préalable du Roi, consentement qu'ils n'ont point obtenu.

Le Gouvernement est donc libre, (dit-il pour conclusion) d'interdire à de tels étrangers, ne fût-ce que par des motifs de prudence, le séjour dans ce pays. S'il peut rester des doutes qu'il y ait eu des raisons suffisantes à cet égard, les pétitionnaires ont pleinement justifié par les écrits qu'ils ont répandus ces jours-ci, et qu'ils ont même osé remettre à la Chambre, les actes du Gouver-

(1) Ook deze rede is niet in haar geheel gevonden. De hoofdzakelijke inhoud komt voor in de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 28, en *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 704 (Hollandsch); en *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 961 en 962 (Fransch).

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijot en Cauchois-Lemaire.* (Beraadlaging over het voorstel.)

nement qui les concernent; et il est en conséquence bien loin de pouvoir consentir à ce qu'ils ont réclamé auprès de l'Assemblée des États-Généraux.

M. de Moor (1) pense, qu'il importe aux États-Généraux, à la nation qu'ils représentent, ainsi qu'au Gouvernement, que cette Assemblée fixe enfin le véritable sens de l'art. 4 dont il lui paraît que les pétitionnaires ont fait un étrange abus, en l'interprétant fausement. La proposition, faite à cet égard, a été prise en considération par la Chambre, et les Sections ont été unanimement d'avis de rejeter la demande des pétitionnaires. Ainsi le rejet est pour ainsi dire décidé. Mais il n'en est pas de même des motifs de ce rejet et de la nécessité de les exprimer. C'est donc le seul point sur lequel il reste à délibérer, et ce sera aussi, par conséquent, le seul objet de son discours.

Un grand nombre de ses collègues se sont, (dit-il) attachés à des défauts de forme, ou à des moyens indirects pour motiver le rejet de la demande. Les uns ont pensé que la Chambre n'a pas le droit d'ordonner l'enquête publique demandée par le sieur Guijot; d'autres, que la demande d'autorisation afin d'exercer des poursuites devant la Haute-Cour, ne désigne pas une personne déterminée, mais éventuellement l'un des fonctionnaires soupçonné d'avoir pris part à l'ordre soi-disant arbitraire; quelques-uns enfin, que l'autorisation mentionnée en l'art. 177 de la Constitution, ne peut jamais être demandée par un particulier qui se croira lésé, mais bien par le ministère public ou par le Gouvernement (ce qui serait d'autant plus funeste pour la liberté publique qu'alors la responsabilité des ministres deviendrait absolument illusoire); — et chacune de ces idées a pu suffire pour motiver le rejet par et simple, sans entrer dans la discussion du fond.

Il avoue, que ces deux pétitions offrent plusieurs moyens semblables, mais est-il bien de l'intérêt public et de la dignité des représentants de la nation de répondre ainsi, par des exceptions péremptives ou par des fins dédaigneuses de non-recevoir, à des réclamations de la plus haute importance, à des dénonciations d'actes émanés du Roi, et que l'on qualifie d'arbitraires. Ne sera-ce pas exposer S. M. à être continuellement calomniée dans la personne de ses ministres, et notre silence sur le fond de la question ne pourra-t-il pas être envisagé comme une sorte de faiblesse, de déni de justice, et d'aveu indirect que les plaintes des pétitionnaires sont justes; mais que nous avons cherché à les éluder, en prétendant qu'ils ont mal présenté leur demande? En ce cas même elle pourra être reproduite maintefois, et déjà une seconde pétition du sieur Guijot en fournit la preuve. Le même doute ou le même soupçon sur l'arbitraire subsistera, et tous les étrangers honnêtes et paisibles pourront en concevoir des alarmes, qu'il importe de prévenir. Il est donc d'avis que l'esprit et le texte de l'art. 177 de la Constitution ne laissent pas le moindre doute sur le droit, qu'ont les pétitionnaires de présenter leur demande, et, qu'en abordant franchement le fond de la question, il peut la décider de même, puisque nous en avons au moins le droit dans cette occasion, si nous n'y sommes pas rigoureusement obligés. La première chose qui est demandée à cette Assemblée, c'est de prononcer sur une prétendue violation de la Loi fondamentale. Les autres demandes n'en sont que des conséquences bien ou mal présentées, et dont la solution dépend de la décision sur le premier point. Son intention étant d'appuyer la proposition de son estimable collègue, il se croit obligé d'en donner les motifs.

En émettant ici son opinion particulière, il n'oubliera pas le respect que l'on doit au malheur, et ne verra dans cette discussion que les principes, la justice et la raison d'Etat. Le mot *étranger* est placé, dans l'art. 4 de la Loi fondamentale, en opposition à celui de *régnicole*. Ces mots ne sont donc pas synonymes, comme on a voulu l'insinuer. Mais, il faut surtout savoir ce que signifie, et en quoi consiste la *protection* que cet article accorde aux personnes et aux biens. Il en trouve l'explication dans le rapport présenté au Roi par la Commission chargée de la révision de la Constitution. Il est dit dans ce rapport, quant aux personnes, que la garantie donnée à la liberté individuelle se trouve particulièrement dans les trois articles suivants qui portent: 1°. que toute arrestation arbitraire est prévenue (art. 168 de la Constitution); 2°. que personne ne peut être distrait, contre son gré, du juge que la loi lui assigne (art. 167); et 3°. que la personne arrêtée par ordre de l'autorité publique dans des circonstances graves, doit être traduite, dans les trois jours, devant le juge du lieu (art. 169).

Telles sont, (poursuit-il) les principales garanties personnelles dont l'étranger jouit dans ce Royaume comme tous les régnicoles; et certes, si un étranger quelconque est arrêté arbitrairement; si, étant arrêté par un ordre de l'autorité légale, il n'est pas traduit, dans les trois jours, devant le juge-de-peace du lieu; si, dans le cas d'une action criminelle ou même civile, on veut l'attirer en justice devant un juge autre que celui qui est compétent pour en connaître, il se plaindra avec raison de la violation de la Constitution à son égard, et l'Assemblée sera prête à lui faire rendre justice. D'autres garanties se trouvent en outre dans nos lois existantes, et l'étranger en jouit également. Mais, s'ensuit-il que, sans reconnaître aucune autorité, ou sans la permission du Gouvernement, un étranger ait le droit de venir s'établir dans ce Royaume, et de partager avec nous toutes les prérogatives accordées aux régnicoles? Ce système lui paraît absurde; il lui paraît même anti-social, par les conséquences funestes qui en résulteront inévitablement, et que les précédents orateurs ont amplement détaillées.

La Constitution, (continue-t-il), a voulu protéger les étrangers, mais sans nuire à la société: interpréter dans un sens différent le mot *protection*, ce serait lui donner une extension outrée, comme l'ont fait ceux qui, dans une autre matière, en ont si cruellement abusé pour alarmer les consciences et pervertir l'opinion publique. Ce rapprochement n'échappera pas à l'attention de la Chambre; il veut parler de la *protection* légale accordée à toutes les communions religieuses.

Il réfute ici l'opinion que l'on paraît avoir conçue, savoir que l'art. 4 de la Loi fondamentale comprend aussi l'exercice des droits civils. Il cite à cet égard les articles 11 et 13 du Code Civil ainsi qu'un avis du Conseil-d'Etat de France (a), approuvé par l'Empereur le 20 Prairial an XI, et soutient que cette décision, fondée sur le droit des gens, doit être considérée, non-seulement comme une disposition législative, mais aussi comme une mesure de police et de sûreté, dont le Gouvernement peut se servir pour repousser le vice et accueillir exclusivement les hommes vertueux et utiles, ceux qui offriront des garanties à leur famille adoptive, comme, par exemple, nous en avons un grand nombre dans les Provinces Méridionales, qui se sont rendus estimables par leur conduite, leur mérite et leurs malheurs, et qui y jouissent en paix et sécurité de l'hospitalité et de l'asyle qu'un Gouvernement libéral s'est empressé de leur accorder, autant qu'il a été en son pouvoir.

Il est donc bien évident, suivant lui, que, d'après les lois existantes, un étranger ne peut s'établir dans ce Royaume qu'avec la permission du Gouvernement, et que par conséquent il peut aussi en être éliminé pour des causes graves. La Constitution n'a point dérogé à ces lois; au contraire, l'art. 2 additionnel les maintenait expressément, parce qu'elles se concilient fort bien avec les dispositions de l'art. 4, qui accorde *protection* à tous les étrangers indistinctement, du moment qu'ils ont mis le pied sur le territoire du Royaume, sans même qu'ils aient l'intention de s'y établir, mais uniquement une *protection* telle qu'elle ne détruise pas la plus précieuse de nos lois civiles.

Il est possible, (poursuit-il) que l'un de ses estimables collègues, dont on cite le témoignage dans l'*Appel à l'opinion publique et aux États-Généraux*, ait cru, lors de la discussion sur l'art. 4 de la Loi fondamentale, « que, par cet article, le Gouvernement s'engageait trop », et qu'il ait conçu le mot *protection* dans ce sens, qu'on accordait trop aux étrangers, attendu: « qu'à cause de l'Etat de crise où se trouvait l'Europe, il serait bien difficile de résister aux plaintes, aux sollicitations et aux réclamations des autres Puissances, ayant pour objet l'arrestation, le bannissement et même l'extradition de quelques réfugiés; et qu'ainsi, en violant le droit d'asyle, on violerait aussi l'art. 4 de la Constitution; » de-là résulte bien que ce député a pensé alors que des mesures extraordinaires de cette nature pouvaient quelquefois être légitimées par l'urgence des circonstances, mais nullement que la Commission des vingt-deux ait aussi pensé que le droit de domicile peut être acquis à tout étranger par le seul fait de son arrivée dans ce pays, sans, en quelque sorte, en reconnaître le Gouvernement. L'intention de cette Commission n'a été nullement sans doute, de confondre ainsi le droit d'asyle avec la permission nécessaire pour venir s'établir dans ce pays.

(a) Dans tous les cas où un étranger veut s'établir en France, il est tenu d'obtenir la permission du Gouvernement, et ces admissions peuvent être, suivant les circonstances, sujettes à des modifications, à des restrictions, et même à des révocations, et peuvent être déterminées par des règles ou des formules générales.

(Aanmerking van den heer de Moor.)

(1) Slechts de hoofdzakelijke inhoud wordt van deze rede opgegeven. Zie *Nederlandsche Staats-Courant* n° 29; *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 704 (Hollandsch); *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 962 en 963 (Fransch).

XV. Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire. (Beraadslaging over het voorstel.)

Quelques membres, (dit-il) auraient préféré que cet article ne se trouvât pas dans la Constitution; mais c'est précisément alors que le plus déplorable arbitraire eût pu avoir lieu sans ressource pour les victimes. Le sort des étrangers arrivant dans ce pays eût été inconnu, leur sûreté compromise, et la Belgique eût perdu, à juste titre, le nom de terre hospitalière, que de temps immémorial elle a su si bien mériter. Il faut, au contraire, lui conserver, autant que possible, cette honorable réputation, comme le prescrit la Constitution, et faire connaître à tous les étrangers du monde quels sont leurs droits et leurs devoirs lorsqu'ils viennent visiter ou même habiter nos belles et paisibles contrées; le silence, que garderait l'Assemblée à ce sujet, ferait concevoir de justes inquiétudes aux dix mille étrangers qui s'y trouvent déjà, et qu'il importe de rassurer.

Ayant prouvé le principe: que les étrangers ne peuvent point s'établir dans ce Royaume sans l'autorisation du Gouvernement, il lui reste à démontrer que les pétitionnaires n'ont point, à l'époque de leur renvoi, d'autre qualité que celle d'étrangers, puisqu'ils ne sont ni régnicoles, ni domiciliés légalement. Les faits sont connus. Il est inutile de les rappeler. Il faut supposer que les pétitionnaires ont employé et produit tous les moyens et titres possibles pour appuyer leur demande. On doit donc juger d'après les seules pièces qu'ils ont exhibées.

Le sieur Guijet, (continue-t-il) convient qu'il est arrivé à Bruxelles, pour la seconde fois, au mois de Février 1816, et que depuis cette époque jusqu'en Mai 1817, il a habité cette ville sans avoir rempli aucune des formalités nécessaires pour y séjourner; que seulement il a fait viser son passeport à Paris, ce qui pouvait lui être fort utile pour le voyage, mais ne suffisait nullement pour acquérir domicile en ce Royaume, et devenir habitant dans le sens, que S. M. l'a expliqué par sa décision du 25 Juin 1817. On connaît les qualités requises par l'article 104 du Code Civil pour pouvoir acquérir domicile, et de là suit que le sieur Guijet n'a, en aucune manière, satisfait aux obligations qui en résultent, pas même à celle de faire viser son passeport au bureau de police de Bruxelles, où on lui eût alors délivré un permis de séjour. S'il avait rempli ce devoir, peut-être n'aurait-il pas éprouvé, dix-sept mois après, le désagrément dont il se plaint aujourd'hui.

Le pétitionnaire dit avoir payé, à Bruxelles, toutes les contributions directes et indirectes imposées aux régnicoles. Quant aux contributions indirectes, il faut le croire, car tout consommateur les paye; mais on ne peut concevoir comment un étranger inconnu, sans domicile légal ou civil, a pu être compris aux rôles des contributions directes qu'il doit personnellement; du moins cela ne paraissait pas probable.

Pour ce qui concerne le sieur Cauchois-Lemaire, il se bornait à dire plus vaguement encore, dans sa protestation, que depuis 17 mois il résidait à Bruxelles. Rien ne prouvant quand et comment il y était arrivé, à plus forte raison peut-on lui appliquer tout ce qui est dit au sujet du premier pétitionnaire. Tous les deux allèguent pour preuve les capitaux et l'industrie qu'ils auraient importés en Belgique, et ajoutent qu'ils y rédigeaient un journal; et c'est là le seul objet apparent des spéculations qu'ils ont appelées dans ce pays. Il ne faut cependant pas passer sous silence que, dans leur *Appel à l'opinion publique*, l'on trouve quelque part que la suppression successive de trois journaux qu'ils rédigeaient en France, les avait totalement ruinés.

C'est également à tort, (dit-il) qu'ils se donnent la qualité de régnicoles spécialement protégés par l'art. 4 de la Loi fondamentale. Le mot *régnicole* se dit, s'il ne se trompe, de celui qui est né sujet du Roi, et qui est censé avoir son domicile dans le Royaume. Suivant les jurisconsultes, la qualité de régnicole est opposée à celle d'aubain ou d'étranger. Le terme de régnicole ne s'emploie par extension qu'en parlant des étrangers qui ont obtenu les mêmes privilèges dont sont en droit de jouir les habitants naturels du Royaume. Or, les pétitionnaires ne sont pas dans ce cas; rien ne prouve qu'ils soient habitants du Royaume, ou qu'ils s'y soient établis avec l'intention de s'y fixer et d'y transporter leur domicile et leur fortune. Dans tous les cas, ils ont besoin, à cet effet, de la permission du Gouvernement, qui peut de même révoquer une permission tacite.

Ainsi se détruisaient, suivant lui, tous les faits et droits sur lesquels sont basées les prétentions des pétitionnaires. Il a prouvé qu'il n'y a rien d'arbitraire dans l'ordre que le Gouvernement a fait exécuter à leur égard; que la Constitution n'a pas été violée, et que par conséquent les dispositions de l'art. 177 ne sauraient être invoquées. Les pétitionnaires ne peuvent pas réclamer le droit d'asile sans être en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils ont dit qu'ils ne sont ni réfugiés, ni criminels, ni proscrits, titres auxquels seuls ce droit s'accorde. Il était fâché pour eux qu'ils

n'eussent pas su mériter la continuation du séjour dont ils jouissaient dans ce pays.

Il ajoute, que l'Assemblée étant convaincue que la demande des sieurs Guyet et Cauchois-Lemaire n'est pas plus juste au fond que dans la forme, il ne voit aucune raison qui pût l'empêcher d'énoncer les motifs de son rejet. Au contraire, l'intérêt de l'Etat, celui même des pétitionnaires et de tous les étrangers l'exige impérieusement, car ceux-ci doivent savoir, comme tous nos concitoyens, que la décision de cette Assemblée ne leur ôte pas le droit qui leur est accordé par l'art. 177 de la Constitution, de réclamer contre les attentats de l'arbitraire. Le silence de la Chambre sur les motifs de ce rejet aura un effet contraire, et laissera croire que, quelque bien fondée qu'eût pu être une pétition de cette espèce, elle aurait subi le même sort. — Non, (dit-il) en terminant, Nobles et Puissants Seigneurs, vous ne laisserez pas planer sur vous cet injuste soupçon. Votre impartiale justice prouvera à toute la nation que vous avez su faire usage avec sagesse de la plus belle prérogative que la Loi fondamentale vous ait attribuée.

Il appuie donc la proposition de M. Kemper, tendante à ce que le rejet de la demande des pétitionnaires soit prononcé, par le motif que la Constitution n'a pas été violée à leur égard.

M. van Alphen (1) dit, que la pétition de Cauchois-Lemaire a donné lieu à la proposition de M. Kemper, dont le but est de soumettre cet objet aux délibérations de l'Assemblée et de provoquer sa décision sur le fond de la question: savoir le véritable sens de l'article, autant qu'il est possible de l'établir, afin d'en prévenir une application erronée. Il partage cette opinion, et a la conviction intime que l'Assemblée trahirait la cause sacrée de la justice, de la véritable humanité, et celle du bonheur même de notre pays, si elle pouvait tolérer que des accusations positives, faites au nom du malheur, planassent sur notre sol hospitalier, sans qu'une voix s'élevât pour maintenir et défendre l'honneur national, la dignité du trône, et le respect dû à l'infortune.

Selon lui, il ne manque pas de moyens de rejeter la demande, d'après les maximes admises en jurisprudence. Mais, se demandait-il, ce défaut de forme sera-t-il l'épave derrière laquelle se réfugierait notre pusillanimité, notre circonspection scrupuleuse, pour combattre des principes erronés, pour dévoiler des sophismes qui corrompent l'opinion publique? Non, Nobles et Puissants Seigneurs, (s'écrie-t-il) il faut aborder sans crainte le fond de la question; il faut rétablir le bon sens dans tous ses droits, la justice dans sa pureté, et l'honneur national dans son indépendance.

Depuis qu'on a donné la préférence aux *droits* sur les *devoirs*; depuis que les droits de l'homme ont remplacé le code moral, on n'a, (dit-il) pensé qu'aux droits, et on a volontairement perdu de vue les devoirs. C'est ce qui fait qu'on part d'un faux principe; il en doit donc être de même des conséquences; les conséquences déduites d'un principe erroné participent à la fausseté de la base fondamentale d'une perfection imaginaire. On oublie par-là que le mal a sa source dans le cœur humain. Combattre ce mal par un étalage de *droits*, tandis qu'on l'excite par les passions, c'est un système faux en théorie, et qui mène, en pratique, à l'anarchie et au despotisme. Les larmes, que l'humanité a versées depuis 30 ans, ne doivent pas l'avoir été inutilement. Elles serviraient de témoignage à ce qu'il vient d'avancer, s'il était nécessaire de citer ici comme preuve des souvenirs déchirants.

Depuis, (poursuit-il) que les *devoirs* ont été perdus de vue, et les *droits* placés sur le premier plan, on est tombé dans une autre erreur qui devait en être la suite. Chacun, exalté par ces *droits* offerts à ses regards, n'a vu dans chaque loi que leur reconnaissance et leur affermissement. Un penchant naturel, que ne combattait plus le sentiment intime du devoir, portait l'homme à expliquer, à modifier, à enfreindre, à torturer même cette loi, afin d'en faire sortir autant de prérogatives vraies ou imaginaires, que l'égoïsme le lui suggérait, pour se soustraire à toute obligation, et la calculer de tant de manières, qu'elle se réduisit à rien. Voyant par l'expérience que les meilleures lois, étant toujours l'œuvre d'un être imparfait, y donnaient lieu et occasion, c'est alors qu'on divinisa cette même loi, qu'on adora l'ouvrage de la main des hommes. Mais cette idole, a-t-elle fait le bonheur du genre-humain? A-t-elle répondu aux vastes espérances que l'on avait conçues?

Sous l'apparence de lois et de dispositions formelles, sacrées

(1) De hoofdzakelijke inhoud dezer rede is te vinden in de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 30; *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 706 en 707 (Hollandsch); *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 963 en 964 (Fransch).

XV. Voorstel betreffende de Adressen van Guizet en Cauchois-Lemaire. (Beraadslaging over het voorstel.)

inviolables, (poursuit-il) le genre humain a été opprimé, foulé aux pieds, indignement outragé; et lorsqu'elles ont été rapportées, qu'en est-il arrivé? Le crime seul a fait valoir ses droits, jusqu'à ce qu'un des fauteurs des droits de l'homme, le successeur de Robespierre, monta sur le trône, et finit le drame par ces mots: *c'est moi qui suis la loi*. Alors l'idole tomba dans la poussière aux pieds du despote, qui la remplaça sur le piédestal, exigea les adorations qu'elle avait obtenues, et les reçut de ce même peuple qui s'était tant enorgueilli de sa propre force.

Tel était, (poursuit-il) en raccourci le tableau des erreurs et des souffrances humaines. Il fallait donc rétablir la loi dans l'exercice de sa puissance nécessaire. La lettre morte devait être vivifiée par l'esprit, et par le sentiment du devoir. Il fallait se préserver d'écarts volontaires; il fallait jurer fidélité à la loi, et lui rendre hommage. Mais il fallait se garder de souffrir en silence qu'elle fût enfreinte par une explication erronée, et que l'on en fit de cette manière un instrument du vice, afin d'en tirer des dispositions qui sont directement contraires au bon ordre, au bon-sens, et à l'équité; en un mot, au bien-être de l'Etat, but de toute réunion sociale, qui doit avoir pour objet l'amélioration physique et morale des hommes.

Chaque droit dans la société (poursuit-il) tire son origine d'un devoir correspondant sur lequel il repose, qui en est le seul garant, et sans lequel ce droit ne saurait exister. Un individu sur lequel la société n'a pas tous les droits, qu'elle a sur tous ceux qui par leur naissance appartiennent à la société, ou y sont admis par naturalisation, ne peut, suivant lui, être mis sur la même ligne qu'un citoyen, parce qu'il n'a pas à remplir tous les devoirs qui garantissent les droits. La moindre absence de devoir établirait, en ce cas, une inégalité qui saperait la base de la société.

En Angleterre, (poursuit-il) les devoirs des sujets natifs sont grands et multipliés; jamais et dans aucun cas ils ne peuvent s'en affranchir. La protection et les droits que l'Etat accorde en échange, ne sont pas aussi positifs; mais la preuve que ces privilèges sont très-appréciés, est dans le sentiment que chacun en a, dans l'esprit public de cette nation, qui en est le produit, et qui lui doit sa conservation.

Dans ce pays, il existe à cet égard des distinctions; il y a:

1°. des sujets natifs ou naturalisés par un acte du Gouvernement;

2°. des hommes ou habitants reconnus par autorisation spéciale du Roi;

3°. des étrangers.

Chaque classe a ses devoirs, et obtient par-là les droits qui en découlent.

Un habitant reconnu par le Roi est dans un état intermédiaire; il a la faculté d'acheter des biens immeubles, ce qui n'est pas accordé aux étrangers, mais il ne peut hériter même en ligne directe: il ne peut occuper des places de confiance; il paye moins que l'étranger dans certaines contributions; il est toujours placé au-dessus de celui-ci, et toujours au-dessous du sujet indigène.

Il pense que l'art. 4 doit être envisagé, sous ce point de vue, commun à toutes les sociétés; et il juge inutile de présenter à l'appui l'art. 13 du Code Français. Enfin, il propose pour développement ultérieur, les questions suivantes:

« L'absence de distinction dans ce qu'offre d'indéterminé l'art. 4 peut-elle jamais être alléguée pour preuve que l'article dont il s'agit contient tous les droits, tous les avantages d'une protection absolument égale pour tous, lors même que cette concession mènerait nécessairement aux plus grandes absurdités?

« Le vague du l'art. 4 peut-il être sensé lier si positivement le Gouvernement et la législation, qu'il ne puisse être pris des mesures et des dispositions qui porteraient atteinte à cette égalité, quand même l'intérêt de l'Etat l'exigerait? Il ne le pense pas; et s'il en était ainsi, alors le texte de cet article aurait dû, suivant lui, être conçu en ces termes:

« L'admission des étrangers sur notre territoire leur est accordée comme un droit. Toute extradition est positivement défendue. Ils sont mis sur le pied d'égalité avec les citoyens, à l'exception de quelques privilèges d'éligibilité.»

Il élève ensuite la question de savoir: si un étranger, qui a mis le pied sur notre territoire, et peut le quitter quand bon lui semblera, a les mêmes obligations à remplir que le citoyen naif: s'il peut s'y soumettre, puisque sa patrie peut lui imposer des devoirs qui soient en opposition avec elles; et s'il peut alors, avec justice, réclamer tous les privilèges de l'indigène?

Le simple bon-sens peut, suivant lui, répondre à toutes ces questions, et c'est à lui de prononcer. « Je vais plus loin (dit-il), il ne peut, sans injustice, être mis sur ce pied d'égalité.»

Il convient néanmoins, qu'ils peuvent, à certains égards, être mis sur le même pied. Il y a, (dit-il) entr'eux un point d'unité

et d'égalité que la Constitution a eu en vue, qu'elle n'a pu ou dû voir sans subvertir en principe tout ce qui est essentiellement équitable, juste et convenable dans la société. Ce point d'unité et d'égalité consiste, suivant lui, dans la protection qui est accordée à lui et à tout citoyen, ainsi qu'à l'étranger, pendant la durée de son séjour, que son admission soit spéciale ou non-autorisée; mais c'était, quant à la nature de l'admission même et à la détermination du temps de son séjour, qu'ils différaient réellement en droits. Le citoyen, (dit-il) ne peut pas être expulsé de la société sans un jugement de bannissement. Après avoir été absent du pays, il n'a pas besoin d'admission, car il s'agit d'un retour et non de l'arrivée sur le territoire. Cette différence lui était une conséquence nécessaire de l'état des choses existant. Tous les arguments possibles ne pouvaient pas détruire cette différence, ne pouvaient pas rendre semblable ce qui était différent de sa nature, et dans ses effets.

L'admission, (dit-il) dans quelle sens qu'on la prenne, était toujours considérée comme une partie inhérente de la prérogative Royale. Comme telle, elle ne dépend pas de la décision des tribunaux. Doit-on donc attribuer à ceux-ci la révocation d'une semblable admission?

Pour achever le développement de son opinion, il expose quelles seraient les conséquences d'une interprétation contraire.

Si de nombreuses émigrations (dit-il) occasionnées par la misère et le manque de travail, jettent une foule d'étrangers, avec leurs besoins et leurs moyens d'existence, sur un territoire étranger; si ces besoins excédant ces moyens d'existence, l'émigration de ces étrangers devient à charge, le Gouvernement n'aura-t-il pas le droit de leur refuser l'entrée du pays, ou, s'ils y sont déjà arrivés, la prolongation de leur séjour? Des étrangers appartenant à cette catégorie, notre Constitution à la main, auront-ils le droit de réclamer un asile, et, en cas de refus, de protester contre la violation de l'art. 4?

Ce cas s'est présenté dernièrement, et aucune voix ne s'est élevée contre ce qui s'est passé.

Lorsqu'après des troubles civils la tranquillité renaît, et que des événements politiques viennent à occasionner des émigrations, les émigrants pourraient-ils, l'art. 4 à la main, demander un asile, comme un droit acquis, sans reconnaître réciproquement à l'Etat, auquel ils donnent la préférence, le droit de juger et de décider si leur admission et le transport de leurs besoins et de leurs capitaux est dans l'intérêt de la société? Les besoins de ceux dont il s'agit étaient connus, et leurs capitaux ne l'étaient pas moins; les premiers, ce sont l'agitation et la discorde; et qu'est-ce que les autres? Comme ces capitaux reposent sur une hypothèque de prétendues idées libérales, (répond-t-il), ils forment un fonds perdu indéfini, un abîme de science, où on fait abstraction de tout ce qui est devoir pour ne faire valoir que ce qu'ils ont préféré appeler *droits*. Le pur égoïsme les anime. Les intérêts de ces capitaux haussent ou baissent selon qu'ils réussissent ou non. Leur but est d'enflammer toutes les passions, et en cela ils n'opéraient que sur la corruption naturelle de l'homme; ils trafiquent de la calomnie, de la sédition et de l'irréligion, le tout suivant que l'un de ces articles est le plus recherché et estimé. Qui doutera un seul moment du succès d'une telle entreprise? Mais si leur débit, pour être avantageux, porte sur l'espoir d'un relâchement progressif dans les mœurs; si le poison qu'ils administrent est présenté d'une manière séduisante; s'ils savent éluder la vigilance des lois, en partie par l'impuissance naturelle de ces lois, et en partie faute d'une loi relative à la liberté de la presse, ce problème difficile qui n'a pas encore été résolu; s'il est vrai que les nations et les individus ne soient heureux qu'autant qu'ils croient l'être réellement, et comme cette opinion de soi courait chaque jour le risque de s'affaiblir; dans ce cas, ne serait-il pas de l'intérêt de l'Etat, où de semblables besoins et capitaux sont introduits, d'examiner si de tels étrangers peuvent être reçus dans le sein de la société, ou si on peut leur accorder les droits que les citoyens ont acquis par leur naissance; si cette décision n'était pas complètement libre, tous les droits de souveraineté, tous les droits sacrés de l'intérêt général, seraient nuls, et de nulle valeur.

Il se demande encore, si la protection mentionnée en l'art. 4, peut avoir eu en vue de détruire des droits acquis à la société même, ou si cet article serait une renonciation réelle à tout ce qui en constitue la base et l'existence? Il ne le croit pas; « Vos Nobles Puissances, (dit-il) ne le croient pas, et il ose ajouter avec confiance, qu'eux-mêmes ne croient pas que tel ait été le but d'un article que la pure bienveillance a établi, et dont la malveillance et l'amour-propre se prévalent pour en déduire des absurdités, pour s'en servir comme d'une arme, que la générosité nationale a mise elle-même entre les mains de ses ennemis.»

Mais il craindrait de faire tort à la loyauté et au jugement sain d'une nation généreuse et juste, s'il pouvait croire un seul moment

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guizet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

que l'expression de cette opinion publique, qu'il respectait au fond du cœur, ne fût que la voix d'une conscience éclairée, mais incertaine! Non, si des étrangers, admis dans le sein de la nation, veulent faire valoir ceci comme un droit acquis, veulent s'assimiler à des habitants reconnus, à des indigènes, ils ne montreront en cela, (dit-il) que l'absurdité de leurs prétentions, leur mauvaise-foi et leurs talents dans l'art d'établir des propositions métaphysiques. Ils pourront bien avoir démontré que l'art. 4 est susceptible de quelque détermination, mais ils ne prouveront jamais que cet article établit un ordre de choses contraire aux droits du Souverain, à l'intérêt de l'Etat, et au but de toute réunion sociale.

» Les Etats-Généraux des anciens Pays-Bas-Unis, (dit-il) que l'on cite, suivant que la chose vient à-propos, et dont on critique tantôt la sage administration, tantôt les lois défectueuses et discordantes, et le despotisme oligarchique, et dont on représente les vues étroites comme celles d'une société de marchands, ou dont, dans d'autres occasions, on exalte les grandes vues comme protecteurs du malheur; les Etats-Généraux, (dit-il) qui du moins avaient le sentiment de leurs devoirs, n'ont jamais mis en doute qu'il appartint à la souveraineté, qu'ils exerçaient alors, de prononcer sur l'admission et le séjour des étrangers, sur leur extradition ou le refus de les livrer, et cela d'après la conviction de leur devoir, dans l'intérêt de l'Etat, et *ex plenitudine potestatis*."

Ce droit, déterminé ou non, il l'attribue au Souverain. Si l'art. 4 pouvait le détruire, (dit-il) la souveraineté cesserait d'exister de *facto*, et alors l'Etat se trouverait dans une dépendance réelle.

» Faut-il demander quelle dépendance? Ce n'est pas, (poursuit-il) celle que nous ont reprochée les pétitionnaires et qui n'existe, ni n'existera. Je vous prends à témoins, héros de Quatre-Bras et de Waterloo; votre sang n'aura point coulé inutilement, valeureux défenseurs de notre indépendance. Nous méprisons ce reproche, qui ne saurait nous atteindre, et qui nous fera sentir d'autant plus la nécessité d'une union cordiale que l'on veut troubler. Mais quelle est donc cette dépendance? Celle, d'une soumission servile au fanatisme de l'opinion publique, aux arrêts des partisans des soi-disantes idées libérales, lesquelles sont fondées, non sur le bon-sens, mais sur l'égoïsme! Heureuse perspective! Mais que dis-je, (poursuit-il) perspective, — l'expérience est-là; elle nous a fait voir quelles étaient les conséquences de tout cela. Le souvenir de ces effets nous arrache encore des larmes. Leur chef avait dit que le 18e siècle serait une ère de bonheur et de lumières, et il a commencé par nous ôter, d'abord notre souveraineté, puis notre existence comme nation, puis nos relations les plus chères et nos affections domestiques; et, procédant de la sorte, il nous a privés de toutes les jouissances, enseigné l'abnégation de soi-même, et enfin conduit au faite de la soi-disant gloire et d'une misère réelle.

» Moins souverains en moyens, plus modestes en apparence, (dit-il), mais égaux en principes et en hardiesse, ceux-ci montrent le même respect pour les vérités et la justice. Ils ont prouvé, par un juste système de proportions, que des étrangers sont sur la même ligne avec des habitants reconnus, qu'ils sont égaux aux citoyens; c'est ce qui est clair comme le jour. Ils ont prouvé, qu'il y avait similitude et analogie entre notre état actuel de choses et celui qui existait en Espagne au temps de l'insurrection contre le joug le plus scandaleux qui ait jamais été imposé à une nation; ils prouveront tout aussi bien, (dit-il) si cela leur convient, que l'inquisition est décrétée chez nous par une conséquence tirée de l'art. 190 de la Constitution."

Il n'entreprendra pas de combattre la force de leurs arguments; il admire leur logique accablante, mais il en tirera uniquement cette leçon, que, pour faire entendre des sourds qui veulent être sourds toutes les fois qu'on leur parle de leurs devoirs et des droits d'autrui, il est nécessaire qu'une bonne loi fixe ce qui paraît ne pas être déterminé par l'art. 4, afin d'empêcher qu'une disposition de notre Loi fondamentale ne fût chaque fois exposée à être fausement interprétée, au préjudice de tous les principes constitutionnels sur lesquels est fondée l'union sociale.

» Ai-je maintenant besoin, Nobles et Puissants Seigneurs, (dit-il) de citer encore la patience, la longanimité et la confiance que le Gouvernement a montrées à l'égard de ces gens-là, et l'approbation générale qu'une nation juste et vraiment hospitalière a donnée à des mesures impérieusement commandées par l'intérêt de l'Etat, pour conclure que, dans le cas dont il s'agit, il n'y a pas eu violation de cette Constitution, qui est gravée dans tous les cœurs; respect pour le malheur; point de violation de notre propre Loi fondamentale; et aussi point d'abus de pouvoir."

Il ajoute, en finissant son discours, qu'il croit de son devoir de faire ouvertement et positivement cette déclaration; qu'il a en outre la conviction que Leurs Nobles Puissances sont compétentes pour décider la question, et qu'un défaut de forme ne doit pas leur être un prétexte pour s'en dispenser. L'art. 177 de la Constitution

et la teneur du serment qu'ils ont prêté à cette loi leur en font, (dit-il) une obligation positive.

De heer J. Clifford (1): In eene Vergadering, Edel Mogende Heeren, waarin zich mannen bevinden, beroemd door hunne doorwrochte kunde in de rechtsgeleerdheid, in eene Vergadering, waar onderscheiden ontwerpers onzer Grondwet als leden zitting hebben, moet het, zoo niet vermetel, immers hoogst vreemd voorkomen, hem, die de eerste, sedert een' geruimen tijd, niet meer beoefent, die tot het getal der laatsten niet behoort, in het openbaar een ontwerp te hooren behandelen, dat met beide zoo onmiddellijk in verband staat.

Indien ik dan, schoon niet zonder schroom, het waag, hier over te spreken, is mijn oogmerk geenszins, mij in deze moeilijke stof te verdiepen, maar slechts mijne eenige bedoeling, kortelijk de gronden te ontvouwen, waarop mijn gevoelen rust in eene zoo teedere zaak, als waarbij het een onderzoek geldt, in hoe verre de grondzuil van onzen burgerstaat zoude geschonden zijn, waaromtrent de minste twijfeling het naauwkeurigst onderzoek vordert. Schoon er dan ook meer dan één grond zoude zijn, om der requestanten verzoek buiten deliberatie van de hand te wijzen, is het mij voegzamer voorgekomen, dat de Kamer zich met hetzelfde, met ter zijde stelling der personen van de requestanten, bezig zal houden. Ik wil niet ontveinzen, dat, hoewel het dan wel, in vroegere en latere tijden, onder republikeinsche regeringen, ook in deze gastvrije Gewesten, onder meer andere, in de jaren 1572, 1575, 1580 en later, aan geene voorbeelden ontbroken heeft, dat zelfs burgemeesteren van Amsterdam, Antwerpen, Brussel, zonder eenigen vorm van proces, hen die groot-poorters waren, ter stede uitgezet hebben, ik veeleer het, met den historie-schrijver Hooft, daarvoor houd: » zulks zeer onbillijk en eene inbreuk van onbepaald gezag is, dat zoo ligtelijk tot misbruik behooren en in dwingelandij veranderen kan."

Ik erken dan ook gereedelijk, dat het mij, bij de eerste lezing der gemelde requesten, niet genoegzaam blijkende in hoe verre de requestanten als onderdanen dan wel als vreemdelingen te beschouwen waren, zulks mij had doen aarzelen: of, zoo zij tot de eersten behoorden, hier niet een misbruik van magt had plaats gehad, wanneer dan het 177ste artikel der Grondwet van applicatie zoude zijn. Nogtans, wanneer ik met aandacht naga de gronden, bij die requesten aangevoerd, ten betooge dat zij geene vreemdelingen waren, maar alhier gevestigde ingezetenen, en daarin bestaande: » dat zij niet uit Frankrijk gebannen, maar vrijwillig en voorzien van een paspoort, door den Nederlandschen ambassadeur aan dat hof gevisceerd, herwaarts gekomen, 17 maanden onafgebroken verbleven, en gedurende dien tijd in de belastingen gedragen hadden:" dan vraag ik mij zelve: neemt ook niet elk, die niet ter sluik, of door een vonnis van bannissement zijn vaderland verlaat, en zich op reis begeeft, een paspoort, en laat hij het niet meestal, ter voorkoming van ophouding, ten einde, bij mogelijke ongelegenheden, niet als een verdacht persoon te kunnen gehouden worden door de Ministers van het Rijk, herwaarts hij zich begeeft, viseren, en zoude dit toereikende zijn, om hem als ingezetenen van dusdanigen Staat te doen doorgaan? Is zelfs deze maatregel, in sommige Rijken, en bepaaldelijk in Oostenrijk, niet een vereischte, om daarin als reizigers te kunnen toegelaten worden? Was dusdanige formaliteit van eenige kracht, om als ingezetenen van den Staat te kunnen beschouwd worden, dan worden alle reizigers, uit wat land ook, telkens ingezetenen van dat, waarin zij komen; dan is elk reiziger, zoodra hij den voet op het grondgebied van Oostenrijk zet, een onderdaan van dat Rijk.

De requestanten zeggen dat zij de lasten gedragen hebben. Maar waaruit consteert dit? Hun bloote zeggen zal toch wel niet toereikende zijn, om dit te moeten gelooven. Doch welke belastingen zijn het? Zijn het indirecte? Wel daarin draagt immers ieder vreemdeling, zoodra hij den voet op het grondgebied heeft. Zijn het, des neen, directe belastingen, kan ook het gedurende zekeren tijd dragen in deze toereikende zijn, om dusdanigen als ingezetenen te doen aanmerken? Maar, dan hangt het van den eersten ontvanger of perceptor af, om een vreemdeling in eenen onderdaan te herscheppen; en omdat een vreemdeling, verkiezende een particulier huis te huren, liever dan in eene herberg te wonen, en de perceptor, datgene, hetwelk hij kort te voren ledig, nu bewoond ziet, zijnen plicht betrachtende, van den bewoner,

(1) Nederlandsche Staats-Courant n° 31; Nieuwe Gazette van Brugge n° 708 en 709 (Hollandsch); Algemeene Nederlandsche Courant (Gazette Générale des Pays-Bas) n° 967 en 968 (Fransch).

XV. Voorstel betreffende de Adressen van Guizet en Cauchois-Lemaire. (Beraadslaging over het voorstel.)

wie deze ook zij, hetgeen hem ook niet staat te onderzoeken, de betalingen, gedurende deszelfs verblijf aldaar, vordert; zou dit *ipso facto* den bewoner, vreemdeling zijnde, tot een onderdaan maken, en den Souverein noodzaken, hem de daarmede verknochte regten toe te kennen? Dit ware immers geheel eene verkeerde gevolgtrekking.

Ja maar, zegt men, even ongerijmd zoude het zijn, wanneer men het grondbeginsel wilde aannemen, dat zij, die van elders zich hier komen nederzetten, en reeds eene reeks van jaren gevestigd zijn geweest, gedurende al dien tijd vreemdelingen bleven, als zoodanig mogten beschouwd worden, en zij, aldus in dien onzekeren staat blijvende, altoos, zonder vorm van proces, bij een *consilium abeundi* van het grondgebied verwijderd konden worden. Niet alzoo Edel Mogende Heeren.

Puffendorf leert ons, wat onderdanen, wat vreemdelingen zijn.

« Cives sunt vel originarii vel adscititii; hi sunt qui civitati jam constitutæ extrinsecus accedunt, eo fine, ut fortunarum sedem ibi figant, nam qui tantum ad tempus commorandi causa, in civitate versantur, etsi tantisper, ipsius imperio subiciantur, cives non habentur, sed perigrini aut inquilini vocantur. »

Nu zegt § 1, art. 17 van het, ingevolge het 2de additionele artikel, vigerend wetboek:

« Les établissements de commerce ne pourront jamais être considérés comme ayant été faits sans esprit de retour. »

De requestanten nu, als hier een établissement de commerce gehad hebbende, kunnen hier geene ingezetenen gezegd worden, want zij hadden *l'esprit de retour* in Frankrijk. Zij zijn *perigrini*; zij zijn het, volgens hetzelfde wetboek nog des te meer, omdat bij art. 13 gezegd wordt:

« L'étranger qui aura été admis, par l'autorisation de l'Empereur, à établir son domicile en France, y jouira de tout les droits civils. »

Hieruit blijkt dat de bloote komst herwaarts niet toereikende is; dat die autorisatie noodig is, en dat, bij tegenoverstelling, hij, die deze autorisatie niet verkregen heeft, ook niet in de termen is van die regten te hebben, maar vreemdeling blijft.

In het thans in Frankrijk aanhangig proces tegen zekeren schrijver, is zelfs aangeroerd, dat het vragen van die naturalisatie niet genoeg is; maar dat de daad van verleenen zelve volstrektelijk noodig is, om de daaraan verknochte regten te kunnen genieten.

In Engeland gaat dit zelfs zoo ver, dat een vreemdeling, schoon met eene geboren Engelsche vrouw getrouwd, onbepaald sedert hoe lang hij in dat Rijk woont, daar niet zonder zekere soort van licentie (telken jare moetende vernieuwd worden) vertoeven kan; reizende, geen Engelsch paspoort kan verkrijgen; geene vaste goederen op zijn naam kan bezitten, en meer andere regten mist; tenzij hij, door eene acte van *denization* van het parlement, eene naturalisatie bekomen hebbe, die, op zekere bijzondere voorregten na, waartoe slechts geboren Engelschen gerechtigd zijn, het regt van indigenaatschap geeft. Het hangt van de requestanten af, om zich, volgens art. 9 onzer Grondwet, door wetduiding, of naturalisatie, uit dezen staat, en uit dien van onzekerheid omtrent hunnen stand in de maatschappij, te trekken.

Dit komt te meer bij de requestanten in aanmerking, omdat de Grondwet den 24sten Augustus 1815 aangenomen zijnde, en het 10de artikel derzelve aan Z. M. de faculteit gelaten hebbende, om, gedurende een jaar na de invoering derzelve, vreemden het regt van inboorlingschap te verleenen, het van hen zelven (die zeggen, in 1816, Februarij, en dus binnen dat jaar, alhier te lande gekomen te zijn) afgehangen heeft, om zelfs de meer omslagtige gewone formaliteiten te vermijden, en zich, tot bekoming van naturalisatie, aan Z. M. te adresseren.

Maar Edel Mogende Heeren, de requestanten zijn, volgens eigen erkenning, in dit Rijk vreemdelingen; want, op pag. 105 *ad finem* van *l'Appel à l'opinion et aux Etats-Généraux*, zeggen zij, met zoo vele woorden: *« On nous demande qui nous sommes? Nous sommes Français. »*

Zij erkennen zelven het grondgebied van dit Rijk voor een vreemd grondgebied te houden, met het voornemen, om het weder te verlaten; ja zij verlangen, bij de eerste gelegenheid, naar hun vaderland terug te keeren. Zij zeggen, pag. 121 en 122:

« Réunis à notre famille, contents d'une existence modeste, fruit d'un travail assidu, notre bonheur au sein de la retraite consistait dans la possession et dans l'exercice de l'indépendance, que nous avions assez chèrement achetée; et cette indépendance, dont nous jouissions, sur une terre étrangère, en attendant le jour où il nous serait permis d'en jouir dans notre patrie, jour que nous hâtons par nos vœux ardents. »

Wij mogen, Edel Mogende Heeren, het dus voor voldoende houden, dat de requestanten vreemdelingen, geene ingezetenen zijn. Het is als zoodanig, dat zij meenen mishandeld te wezen; dat de Grondwet ten hunnen opzichte verkracht is, en het vierde artikel inroepende, waarbij: » allen, die zich op het grondgebied van

het Rijk bevinden, hetzij ingezetenen, hetzij vreemdelingen, gelijke aanspraak op bescherming van persoon en goederen toegekend wordt, » meenen zij, dat de 170ste, 197ste en 227ste artikelen, ten hunnen opzichte hadden behooren in acht genomen te worden.

Ook houd ik het daarvoor, dat, zoo het 4de artikel indedaad dien uitgestreken zin heeft, welken de requestanten daaraan trachten te hechten, dat namelijk vreemdelingen in allen opzichte ook, ten aanzien der politieke regten en de uitvoerende magt, jegens dezelve, met die jegens onderdanen moeten gelijk staan, die drie laatstgenoemde artikelen ten hunnen opzichte ook van applicatie zouden zijn.

Ter vestiging van mijn gevoelen is het er dan op aangekomen, op den zin en de bedoeling van dat 4de artikel.

Die zin is, mijns erachtens (wil men niet in het ongerijmdte vervallen), deze: allen, hetzij ingezetenen, hetzij vreemdelingen, hebben, zoo lang zij op het grondgebied van den Staat zijn, gelijke aanspraak op bescherming van persoon en goederen, zij hebben gelijke civile regten.

Zij kunnen dus, zoo lang zij op dat grondgebied zijn en geduld worden, even zoo min straffeloos mishandeld, of bestolen worden, als eenig onderdaan: zij kunnen hunne schuldenaren, op gelijke wijze, en met gelijke regten, vervolgen; in regten aangevallen zijnde, hebben zij gelijke weren en defensien als dezen; hun komt, volgens art. 167, het *jus non evocandi* toe, en zij kunnen dus ook niet van de eene tot de andere regtbank gesleept worden; en, hebben zij als schrijvers misgetast, tegen hen is de gewone weg van regten, bij art. 227 bepaald, open.

Maar alle deze en meer andere burgerlijke regten, hun in den ruimsten zin toekennende, zoo lang zij zich op het grondgebied van het Rijk bevinden, behoort niettemin, al wat tot hunne uitlevering, arrestatie en dus, dan ook zoo veel te meer, al wat tot hunne verwijdering van dat grondgebied betrekking heeft, volgens het algemeen regt, aan de uitvoerende magt toe; aan welke, volgens dat regt, nimmer deze bevoegdheid kan betwist worden; en welken uitgestreken zin men dan ook aan het 4de artikel der Grondwet tracht te verleenen, nimmer kan men er, een met dit algemeen regt strijdende aan toekennen.

Zoo wij dan, op den eed bij het aanvaarden onzer posten, gezworen hebben, onder geen voorwendsel van de Grondwet af te wijken, of te dulden dat daarvan afgeweken worde, dan houd ik het daarvoor, dat het wenschelijk zoude zijn daarvan af te wijken, indien men aan dit of eenig ander artikel van dezelve een uitgestrekten zin gaf, dan die in het wezen der zaken ligt, en die niet met de rede en met algemeen regt strookt; of zal dan eene maatschappij geen regt hebben, om een onrustigen vreemdeling uit haar midden te bannen? Zal een vader des huisgezins niet het regt hebben, iemand hetzelve te ontzeggen?

Had niet de Senaat van Rome, *per consules*, het regt van bevel? En was onder dat regt niet begrepen dat van onrustige personen, buiten vorm van proces, vooral zoo zij vreemdelingen waren, uit hetzelve te doen vertrekken?

Indien het tegendeel plaats had; indien een gouvernement vreemden, op deszelfs grondgebied gekomen, daarvan niet kon doen vertrekken, dan zoude de herwaarts zonder middelen van bestaan verhuisde Zwitsers in hetzelve hebben moeten blijven, en dan was de Staat met deze armen belast gebleven; dan konde, hetzij eene bende, hetzij individuele roovers of moordenaars, ter sluik over de grenzen gekomen, daar niet weder uitgezet worden, en men ware buiten staat, door dusdanigen maatregel van voorzorg, een gevreesd kwaad voor te komen, tenzij eene nieuwe misdaad met zoodanige omstandigheden vergezeld ging, dat die in regten konde bewezen en alzoo naar regten gestraft worden. Wie gevoelt niet het noodlottige, het ongerijmdte van dusdanige stelling? Maar niet alleen de gezonde rede, het gemeen regt, zijn het, welke geene dusdanige onbepaalde uitlegging van het 4de artikel der Grondwet gedoogen; de overige artikelen derzelve, daarmede in verband gebracht, bewijzen zulks nader. De ontwerpers der Grondwet maken duidelijk, pag. 4 van hun rapport, bij het overbrengen derzelve, dit onderscheid: zij onderscheiden duidelijk de algemeenheid der artt. 167 en 168, welke zij tot elk en een iegelijk, op het grondgebied van den Staat zich bevindende, uitstrekken. Van den meer beperkten zin van de artt. 169 en 170, waarin zij slechts van onderdanen gewag maken, en zelfs, de twee eerste met de laatste artikelen vergelijkende, zou ik indedaad opmerken, dat art. 167 en 168 in algemeene bewoordingen, van al wie zich in het Rijk bevinden, spreken.

Deze, zoo wel de onderdanen als vreemdelingen, zoo lang zij daar zijn, mogen niet van den gewonen regter afgetrokken worden; mogen niet (behalve op heeter daad betrapte wordende), in hechtenis genomen worden, dan op een bevel van den regter, houdende de redenen daarvan, welke hem, direct na de aanhouding, moeten bekend gemaakt worden.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

Maar van den eerste, den ingezeten, moet daar te boven, wanneer hij, in buitengewone omstandigheid, door politiek gezag gearresteerd is, dadelijk door hem, op wiens bevel zoodanige arrestatie plaats heeft, aan den plaatselijken regter kennis gegeven en de gearresteerde aan denzelfde overgegeven worden.

De algemeenheid der bewoordingen in de twee eerste artikelen, de beperkingen der twee laatste tot de ingezetenen, toonen, ten duidelijkste aan, dat de Grondwet een merkbaar onderscheid tusschen den een en den andere maakt; ook het 169ste artikel, willende: »dat een ingezeten niet dan bij buitengewone gevallen, door publiek gezag gearresteerd worde,» toont, dat dit onderscheid in de publieke regten gelegen is, omdat de beperking van het politiek gezag, ten opzichte der ingezetenen, juist bewijst, dat er geen ten aanzien van vreemden plaats heeft; terwijl daarentegen de algemeenheid van het 165ste artikel, ten opzichte van de civile regten, bij uitsluiting, ter beslissing aan den regter opgedragen, naar het mij voorkomt, bewijst, dat het vierde artikel ook, in het algemeen, van regten, die aan ingezetenen en vreemdelingen toekomen, sprekende, geene andere dan civile regten kan op het oog hebben.

En men werpe hier niet tegen het 9de artikel, waarbij gezegd wordt: »dat, tot bedieningen, alle geboren, of, door wetduiding of naturalisatie, geworden ingezetenen benoembaar zijn,» en dat die naturalisatie dus slechts *ad honores* noodig is. Want dat bewijst, ja, dat naturalisatie, tot bekoming van bedieningen, noodzakelijk is; maar het bewijst niet, dat het ook niet teffens noodig zoude zijn, ten einde in andere opzichten met geboren onderdanen gelijk te wezen. Want, indien zulks niet het geval ware, dan ware dat artikel, volgens mij, een pleonasmus; dan had het denzelfden inhoud als art. 4, volgens welk ingezetenen en vreemden dan ook, zonder naturalisatie, die regten hebben; terwijl ondertusschen het tegendeel duidelijk blijkt uit het 10de artikel, alwaar aan Z. M. de magt verleend wordt tot twee geheel verschillende zaken, namelijk het verleen van het volle regt van inboorlingen, en ook van het regt van verkiesbaarheid tot ambten.

De Grondwet, Edel Mogende Heeren, is dan, ten aanzien der requestanten, niet verkracht; hunne klagen zijn ongegrond, en wij zijn der uitvoerende magt onzen dank verschuldigd, van, door een wijzen maatregel, de maatschappij van wezens gezuiverd te hebben, die door hunne schriften bewijzen, de goede orde derzelve te willen storen.

Wegens het vergevorderde uur (4 ure) wordt besloten, daar onderscheiden sprekers nog het woord verlangen te voeren, de beraadslagingen te schorsen tot des avonds ten 7 ure. (1)

De Vergadering wordt tot dat uur gescheiden.

AVONDZITTING.

(GEOPEND TEN 7 URE.)

Voorzitter de heer **van Wickevoort Crommelin**.

Tegenwoordig met den Voorzitter 88 leden, te weten de heeren: (2)

Kemper, van Nes van Meerkkerk, van Alphen, A. G. Verheijen, de Vinck van Wezel, Fontein Verschuier, de Serret, van Hees, J. Clifford, Cuypers, Huyssen van Kattendyke, Bijleveld, de Vaernewijck d'Angest, Dubus de Gisigaies, Gendebien, de

(1) De *Officiële Notulen*, de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 20 en 21, en de *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 943 en 944, melden wel dat de behandeling der zaak in eene avondzitting is voortgezet; doch zij geven niet op, wanneer, en na wiens rede, het besluit daartoe genomen werd. Uit de opgaven van de *Rotterdamsche Courant* n° 11; *Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 28, en le *Journal de Gand* n° 29, blijkt, dat aan het einde van de rede van den heer Clifford eene beslissing in dien zin genomen is.

(2) Bij de *Officiële Notulen* van het gebeurde in de avondzitting is gevoegd eene presentielijst, opgevend de namen der leden die alstoen tegenwoordig waren. De Vergadering bestond in de ochtendzitting uit 84, in de avondzitting uit 89 leden.

Hoffschmidt, van Iddekinge, Reigersman, van Lidth de Jeude, d'Onyn de Chastre, P. Tack, van Panhuys, van Wassenaer Pancras, Roest van Alkemade, Wasseige, Meeus, Membrède, A. G. Verheijen, Collard, van Tuyll van Serooskerken van Heeze en Leende, Reyphins, Hope, G. Clifford, Paul Maibe, van Boetzelaer, Messemackers, Codt, de Goër, de Troije, de le Vielleuze, Baesen d'Hautain, Gockinga, Duvelaer van de Spiegel, de Tornaco de Berlo, Rosier, van Lijnden van Hoevelaken, Nagelmaekers, Voet van Winssen, van Spaen van Biljoen, Serruys, de Moor, Della Faille, Holvoet, Faber, Deutz van Assendelft, Hennequin, de Spoelbergh d'Eynhouts, de Surlat de Chokier, van der Meersch, van Sasse van Ysselt, Bentinck tot Nijenhuis, Cornet de Grez, Repelaer, J. Tack, Carbasius Bzn., de Ham, Groeninx van Zoelen van Ridderkerk, de Floen d'Adlercrona, van Markel Bouwer, Della Faille d'Huyssse, Huytens Kerremans, van de Male de Nijs, de Lebidart, Roorda van Eysinga, de la Motte Baraffe, van Heerdt tot Eversberg, Jarges, de Pitteurs Budingen, Sandberg van Essenburg, Dotreng, Collot d'Escury, van Crombrughe, van Heeckeren tot Kell, d'Omalus Thierry, Vilain XIII, de Caters, van Suchtelen tot de Haere en Alberda van Rensuma.

De beraadslaging wordt voortgezet over HET VOORSTEL VAN DEN HEER KEMPER betreffende de adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.

M. Gendebien (1): Même avant la période féodale, les membres des comices et des hautes magistratures étaient placés sous une égide spéciale, en cas de prévention de forfaiture.

Durant cette période, Baudouin, comte de Hainaut et de Flandre, a donné la charte du 28 Juin 1200; elle a été acceptée et jurée solennellement par les nobles et par les grands-officiers, parmi lesquels on remarque *Rasse de Gavre* et *Gilles de Trasignies*, aîeux de deux de nos honorables collègues qui siègent dans la Première Chambre. Le serment, conforme aux formules du temps renferme la garantie que, *si l'un y manque, tous les autres seront contre lui*; d'où est provenue l'antique prérogative d'être jugé par ses pairs, au regard des droits et des devoirs constitutionnels.

On lit à l'art. 80 de la loi du 27 Ventôse au VIII la disposition qui suit: » Les actes, par lesquels les juges auront excédé leurs pouvoirs et les délits commis relativement à leurs fonctions seront dénoncés au tribunal de cassation, section des requêtes; cette section, s'il y a lieu, dénoncera les juges à la section civile, pour faire, à leur égard, les fonctions de jury d'accusation. »

L'art. 177 de notre Loi fondamentale statue, que les membres des Etats-Généraux, les chefs des Départements d'administration générale, les Conseillers-d'Etat et les Commissaires du Roi dans les provinces, ne peuvent être poursuivis, pour délits commis dans l'exercice de leurs fonctions, qu'après que les *Etats-Généraux* ont autorisé la poursuite.

La proposition de notre honorable collègue, M. Kemper, tend: à ce qu'il soit délibéré s'il y a lieu d'accorder, sur la pétition qu'il a retirée du greffe, l'autorisation demandée par les pétitionnaires.

Mon opinion, conforme au résultat de la Section dont je suis membre, est qu'il n'y a pas lieu de mettre en activité l'art. 177 de la Loi Fondamentale.

Je n'entrerais pas, en ce moment, dans l'examen de la question que je crois importante en elle-même, si la délibération tendante à accorder ou à refuser l'autorisation d'attirer devant la Haute-cour peut s'établir, tandis que cette Cour n'est pas organisée; ni si cette délibération doit se faire dans les deux Chambres séparément. Ce dernier point est du plus grand intérêt; cette sage réserve est tirée de la Constitution des Provinces-Unies, qui ne connaissait que les Etats-Généraux formés et délibérant dans une seule réunion; et certes il y a des différences fort considérables à l'égard de l'accord ou du refus de l'autorisation, délibérés en une ou en deux fois.

Je ne partage pas l'opinion de quelques membres de la Chambre que, l'autorisation mentionnée à l'art. 177 de la Loi fondamentale ne peut être demandée que par le ministère public qui sera établi près la Haute-cour. L'action de la justice peut-être ouverte à des

(1) Le *Journal de la Belgique* alleen geeft, in n° 26, den geheelen inhoud dezer rede op. De hoofdzakelijke inhoud vindt men in de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 31, en *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 710 en 711 (Hollandsch); *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 968 en 969 (Fransch). Le *Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 28 en 29, en le *Journal de Gand*, n° 29, geven daarvan slechts uittreksels.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

particuliers pour cause d'abus par de hauts-fonctionnaires. Dès lors ces particuliers seraient recevables, incontestablement, à se pourvoir devant les États-Généraux, afin d'obtenir préalablement l'autorisation requise.

Comme les pétitions, déposées au greffe par résolution de la Chambre, ne sont pas, en ce moment, les objets de la délibération mise à l'ordre du jour, mais uniquement la proposition faite par notre honorable collègue, que la Chambre a envoyée à l'examen des Sections, j'ai cru devoir me renfermer dans les bornes étroites que je viens de parcourir; et je ne pense pas qu'il y ait lieu, quant à présent, de rapprocher les art. 4, 161, 167, 168 et 169 de notre Loi fondamentale, pour en définir le sens et en marquer l'étendue.

J'avais compris, par la mise à l'ordre du jour, qu'il s'agirait de discuter, comme de délibérer, uniquement sur la proposition qui a été renvoyée aux Sections, à savoir, si l'autorisation de poursuivre devant la Haute-cour serait accordée.

La discussion, que j'ai entendue, est dirigée plus directement sur le bien ou le mal fondé des ordres intimés aux pétitionnaires d'évacuer le territoire du Royaume.

En conséquence, sans admettre la légalité de cette discussion, et uniquement pour répondre à quelques traits que j'ai cru dirigés contre les commissaires-réviseurs, convoqués par le Roi en 1815, je dirai que l'art. 4, objet de tant de blâme et de critique, a été comme proposé conforme à la législation et aux maximes politiques des Provinces-Unies.

J'ajouterai, que j'ai entendu alors cet article dans son sens littéral, et que j'ai compris qu'il était entendu ainsi par mes collègues. Ce sens n'est pas absurde, comme je viens de l'entendre dire; il n'est pas même une nouveauté, puisque le pacte inaugural du Duché de Brabant contenait la même disposition.

La terre et l'air émanent de Dieu, et l'homme aussi; il n'est donc pas déraisonnable de consacrer le principe qu'un homme peut s'arrêter sur notre territoire, et y respirer en paix, tandis qu'il se conformera à nos lois et à nos usages.

D'ailleurs les artt. 168 et suivants de la même loi sont conçus dans le même sens absolu et indéfini.

Je ne m'arrête pas aux discussions que j'ai entendues sur le droit des gens, le droit politique et le droit civil, qui nous régissent.

Le droit des gens se compose des relations que les États civilisés ont entre-eux.

Le droit politique d'un peuple est son droit de *cité*, qui définit les droits de citoyen, comment on les acquiert, comment on les exerce, et comment on les perd.

Le droit civil comprend l'état civil des habitants, les droits de la propriété et les contrats.

Les pétitionnaires ne réclament rien de semblable. Ils disent seulement: «la Constitution proclame pour les étrangers comme pour les régnicoles que chacun sera protégé également par les dispositions des lois et par l'action des tribunaux. Nous avons été frustrés de cette protection.»

L'on abuse, me semble-t-il, de l'art. 2 additionnel à la Constitution. Il ne maintient point des lois politiques préexistantes; puisque la Constitution est pour nous la loi unique, et, à l'égard des droits civils, certainement il n'y a pas lieu à en faire l'application contradictoirement aux dispositions de la Loi fondamentale.

Je soumetts, d'ailleurs, à la considération de Vos Nobles Puissances, si la discussion, dans le caractère qu'elle prend dans cette séance, est bien de la compétence de la Chambre. Fixer le sens d'un article de la Constitution ne saurait appartenir à une Chambre par une délibération de rejet, tandis que le chapitre XI de la Loi fondamentale a fixé dans les États-Généraux, Chambres réunies, et la 2de Chambre en nombre double, les changements à faire à la Loi fondamentale.

Or, j'estime que l'interprétation est un changement, si elle ne déclare pas précisément le sens d'un article contesté. Je pense donc qu'il convient à tous égards de nous tenir au rapport de la Section Centrale.

Je finis en observant, avec cette conviction qui est le fruit d'une magistrature, souvent laborieuse et difficile de 40 années, que la Constitution d'un Royaume est le titre authentique et sacré, qui confère au Roi et à sa Dynastie la prérogative Royale, le sceptre de l'État et le gouvernement suprême du corps politique, et qui réciproquement constitue la nation, détermine ses droits, et règle, à perpétuité, par quelles magistratures et de quelle manière il seront exercés.

Dans l'intérêt du Roi et de son auguste famille, dans l'intérêt de la nation, ce lien réciproque doit être inviolablement gardé et maintenu: les serments qui nous lient à la Constitution, et qui, avec nous et par nous, y lient tous les membres de l'État, sont religieusement obligatoires, à tous égards; y manquer, ce serait se

constituer en félonie envers le Roi et envers son peuple. Cette pensée est profondément gravée dans mon ame; elle sera toujours, et en toutes occasions, la règle de ma conduite.

De heer van Nes van Meerkerk (1) zegt, dat het vreemd moet schijnen, dat de Centrale Sectie, bij haar rapport over het voorstel van den heer Kemper, juist die motiven voor de verwerping van het verzoek van Guijet en Cauchois-Lemaire heeft uitgekozen, welke eigenlijk het minst bij deze Kamer schijnen te moeten wegen. Zekerlijk hebben de requestanten niet bewezen, dat hunne verbanning op last van eenig hoofd van bestuur is geschied, en de Kamer kan geen publiek onderzoek naar die omstandigheid daarstellen; maar het is niet geraden, om zich in dat geval tot zulke *exceptive* middelen te bepalen, en men moet liever bij tijds een beteren leidraad voor het gedrag van deze Kamer verkiezen, welke nooit in eenig ander geval van het regte spoor kan afleiden. Tot opheldering stelt hij het voorbeeld: indien geboren Nederlanders op eene feitelijke wijze door den arm der politie uit hun vaderland verdreven waren; en vraagt, of deze Kamer ook dan nog de bede van hare landgenoten zoude ter zijde stellen, om, met een der sprekers te zeggen, dat er niet gedelibereerd konde worden over alle klachten van partikulieren wegens schending van de Grondwet; dat men geene regterlijke functien bekleedde, en dat al zulke requesten derhalve maar op de griffie moesten blijven liggen! Hij meent, dat de Kamer dan in consideratie zoude nemen, hoe moeilijk het is voor een verbannen vlugteling, om volgend te bewijzen, wie de orde tot zijne verbanning heeft gegeven; hoe ongelooflijk het is, dat een gewoon agent van politie zich tot zulk eene daad zoude verstouten, zonder uitdrukkelijken last van hooger hand; en hoe mogelijk althans, dat, in zulk geval, de geweldenaar niet gestraft en het gepleegd ongelijk niet hersteld zoude wezen. Hij meent, dat de Kamer dan naar een middel zou omzien, om die zaak tot evidentie te brengen, en met verachting nederzien, op zulke *evasive* bedenkingen, waarmede men zich dan ook nu niet behelpen moet, omdat, indien ooit zulk een geval, na verloop van jaren, mogt kunnen bestaan, de opvolgers in deze Kamer het verkeerd voorbeeld van heden, en het gering voorzigt van hunne voorgangers, zullen bejammeren; dat de posteriteit niet behoort te raden naar de ware motiven, waarop dit verzoek verworpen wordt; dat men de gelegenheid moet open laten, om elke inbreuk op de Grondwet, op de burgerlijke regten, te kunnen tegengaan, en aan de justitie den weg te kunnen openen, om ook groote misdadigers te bereiken volgens art. 177 der Grondwet; dat het alhier niet enkel de zaak der requestanten geldt, maar ook inzonderheid eene van de kostbaarste attributen van deze Kamer, welke zij nooit moet laten glippen; dat het gevoelen van den heer Gendebien: om in de omstandigheden van deze zaak niet te treden, zal strekken om de eigen magt van de Kamer te snuiken, omdat haar regt bij gevolg kan worden afgemeten naar het gebruik op heden daarvan gemaakt, naar de palen op heden gesteld.

Wij allen, (zegt hij), houden het daarvoor, dat de commissaris van politie te Brussel, op uitdrukkelijken last van het Ministerie van Politie der Zuidelijke Provincien heeft gehandeld; het is derhalve de Minister wien de beschuldiging geldt en daarom past het ons om duidelijk ons gevoelen te verklaren! Of zullen wij toelaten, dat eene daad, door wijze staatkunde voorgeschreven, dat eene gepaste uitoefening van het publiek gezag niet slechts door zwarte tongen gelasterd, niet slechts door partijdige dagbladen bezwakt worde, maar ook (en dit zegt meer) door het dubbelzinnig gedrag van 's lands Staten-Generaal in het oog van het publiek gesuggileerd?

Hij beweert vervolgens, uit art. 8, 9 en 10 der Grondwet, dat alleen Nederlanders, hetzij door geboorte, wetduiding of naturalisatie, aanspraak hebben op het volle bezit der burgerlijke regten, welke, volgens art. 5, nader door de wet bepaald zullen worden; maar dat het 4de artikel, waarop de requestanten zich beroepen, eigenlijk gewag maakt van *meer algemeene regten*, ook aan elken vreemdeling verleend, namelijk *de bescherming van persoon en goederen*, welke de requestanten ook erkennen, gedurende hun verblijf, genoten te hebben; dat het niet noodig is, om, volgens den heer Gendebien, eene *authenticke interpretatie* aan dit artikel te hechten, alvorens daaruit af te leiden, dat die bescher-

(1) Volgens de opgaven van *le Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 29, en *le Journal de Gand* n° 29, voerde de heer van Nes van Meerkerk het woord in het Hollandsch. Het bovenstaande is overgenomen van de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 3; men raadplege ook *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 712 (Hollandsch), en *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 970 (Fransch).

XV. Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire. (Beraadslaging over het voorstel.)

ming slechts verleend wordt voor den tijd, welken de vreemdelingen in het Rijk zullen mogen blijven; en dit naar het goedvinden der politie, welke niet kan toelaten, dat het uitschot van alle natien willekeurig in onze gewesten zoude te zamen vloeijen, en, na verloop van korten tijd, op alle de burgerlijke regten aanspraak maken.

Hij oordeelt, dat het verder verblijf van elken vreemdeling in dit land geen onderwerp is voor de deliberation van eene wetgevende vergadering; dat hier alleen de staatkunde beslissen, en de uitvoerende magt handelen moet; en hij betoogt, dat de politie wel gehandeld heeft met schadelijke voorwerpen te verdrijven, schadelijk uit het eigen verhaal der requestanten in het werk, getiteld: *Appel à l'opinion publique*, enz., waar uit blijkt, dat de requestanten, Franschen van geboorte, in hun vaderland het beruchte tijdschrift *le Nain jaune* hebben uitgegeven, en succesvol nog twee andere dagbladen, alle welke gesupprimeerd zijn; dat zij vervolgens de naburige Nederlanden hebben uitgekozen tot den zetel, van waar zij het vuur der tweedragt in hun vaderland konden blijven aanblazen, door het blad *le Nain jaune réfugié*; dat zij vervolgens zelve erkennen, in hun dagblad *le Libéral*, de maatregelen van het Nederlandsch Gouvernement tot onderwerp van hunne hekelingen gekozen te hebben en zich zelfs beroemen op de schimpredenen, waarmede zij dat Gouvernement overladden hebben, hetwelk hunne inwoning geduld had.

Weinig (zegt hij verder), is er ons gelegen aan hun gedrag jegens hun eigen vaderland; maar het is genoeg, dat geen vreemde broodschrijvers hier te lande eene kostwinning moeten zoeken in het zaaijen van tweedragt tusschen de ingezetenen, in haat tegen de bestaande Regering; het is genoeg, dat die schadelijke insecten zich niet onttien hebben, om, gelijk de slang in de fabel, den eigen boezem des weldoeners, die haar opgenomen en verwarmd had, op de laaghartigste wijze te wonden! En elk, die zijn vaderland lief heeft, zal moeten bekennen, dat de langmoedigheid der Nederlandsche Regering veel te lang heeft toegelaten, dat de vaderlandsche grond is bezoedeld geworden door de tegenwoordigheid der requestanten en door het vergif van hunne geschriften.

Hij stelt voor, dat het verwerpen van het verzoek van Guijet en Cauchois-Lemaire zal worden gemotiveerd, door de verklaring, dat de Grondwet ten aanzien der requestanten niet is geschonden.

De heer Gockinga (1) verklaart, dat thans nog zijne gevoelens over deze zaak, nu zij reeds door vorige sprekers is uitgeput, te uiten, onnut werk zou zijn; alleenlijk, zegt hij, dat hij met de grondbeginselen, door het medelid Kemper opgegeven, volkomen instemt, daar zij de ware grondzuilen zijn, waarop het groot gebouw moet rusten; en ware dat de zin van art. 4 der Grondwet, welke de verzoekers er aan willen hechten, geene maatschappij kon bestaan. Men denke slechts, (zegt hij) aan het geval, zoo als het, gepasseerde jaar, is voorgevallen: dat honderden van ongelukkige menschen, door gebrek, uit hun vaderland gingen en herwaarts afzakten. Zal men die moeten aannemen en dan ook onderhouden? Zal men geene roovers en misdadigers van andere landen mogen buiten het land houden? Zal men geene schadelijke wezens mogen weren? Om niets meer op te noemen.

Maar hij is van oordeel, dat het 4de artikel, door eene wet, volgens art. 5 der Grondwet, moet worden gewijzigd, en was zij in de wereld, noch deze verzoeken, noch deze discussien zouden plaats gehad hebben.

Hij is derhalve van gevoelen, dat de verzoeken van Guijet en Cauchois-Lemaire moeten worden gewezen van de hand.

M. de Hoffschmidt (2): La proposition, et plus encore le discours de l'honorable membre M. Kemper, me déterminera à expliquer en cette Assemblée sous quel point du vue j'envisage les adresses des sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire. C'est me conformer au vœu de mon collègue, puisqu'il cherche, dit-il, dans la discussion l'occasion de se prononcer à ce sujet.

Je lis l'art. 13 du Code Civil, qui n'accorde les droits civils

qu'à l'étranger admis à résider; cet article suppose des règles d'admission; par exemple, l'inscription au tableau de population de la commune, la participation aux charges de l'Etat, et peut-être d'autres conditions; mais un article récent, l'art. 4 de la Loi fondamentale, accorde protection à tout individu qui se trouve sur le territoire du Royaume: cet article suppose des lois particulières aux étrangers, qu'ils ne puissent enfreindre sans s'exposer aux peines y portées, et qu'il appartient aux tribunaux d'appliquer. Les circonstances peuvent rendre les dispositions, qui concernent les étrangers, plus ou moins rigoureuses, et sans contredit nous en sommes restés les maîtres. La violation de la protection due aux personnes et aux biens ne peut exister que dans l'absence des condamnations légales, et non dans la différence d'obligations imposées ou à imposer aux différentes classes des habitants. L'étranger s'exposera-t-il à courir la chance d'une protection, dont j'avoue que le sens est devenu pour moi, depuis la discussion présente, inexplicable à mon esprit? Il me paraît que telle que la plupart des orateurs viennent de la définir, ce serait une protection qui mettrait hors de la loi. Je me réserve de l'approfondir. Il est possible que ce soit de ma faute; je ne suis ni jurisconsulte, ni officier du ministère public. Il me manque donc théorie et pratique. Ce qui me rassure, c'est qu'il n'est pas sans exemple que même le gros bon sens, compagnon naturel de la bonne foi, ait le mieux conduit à la vérité.

Je crois de mon devoir de m'abstenir de rien préjuger sur le fonds de la plainte qui vous est adressée. Ici, je ne suis point juge, et je vais au fait, c'est-à-dire, au développement de mes motifs de rejet de la proposition de M. Kemper, en évitant de toucher à ce qui n'est pas dans mes attributions.

L'art. 63 du Code d'Instruction Criminelle dit: "Toute personne, qui se prétendra lésée par un crime ou délit, pourra en rendre plainte." Cet article est conforme au droit commun qui ne fait exception d'aucun individu, dès qu'il s'agit de la justice à lui rendre d'après les lois du pays où il croit qu'elles ont été enfreintes à son égard. Il s'ensuit, que toute personne qui se prétend lésée d'après les lois du Royaume, par quelqu'un soumis à ces lois, peut porter plainte. Cette plainte forme la poursuite civile à laquelle elle a le droit de procéder de suite, si celui qu'elle prétend avoir exercé sur elle un acte contraire à la loi n'est pas un des magistrats désignés en l'art. 177; mais elle ne pourra procéder contre un tel magistrat à aucune poursuite pour délits commis dans l'exercice de ses fonctions (ce sont les mots de l'art. 177) qu'avec l'autorisation des Etats-Généraux. Un délit donne lieu à deux poursuites différentes, l'une pour l'action publique, l'autre pour l'action civile: toutes deux s'appellent poursuite pour délit. (Voyez l'art. 1 du Code d'Instruction Criminelle.) Si l'action civile a été poursuivie séparément, elle provoque nécessairement l'action publique de l'issue de laquelle dépend la prononciation définitive. Je préviens ainsi l'interprétation, par laquelle on voudrait donner aux mots: poursuite pour délit, une acception restreinte à la poursuite du ministère public, et y réduire l'art. 177. La disposition de cet article n'a pas besoin de commentaire. Des magistrats qui, par leurs fonctions continues, importantes et compliquées, soutiennent l'édifice public, ne peuvent être confondus avec les autres citoyens; non-seulement leur dignité s'y oppose, mais il résulterait un désordre préjudiciable à la société de ce que toute personne, se prétendant lésée par quelque-une de leurs opérations multipliées, pourrait les interrompre par des poursuites immédiates, sans autre formalité que celles communes aux autres citoyens. Il faut les garantir des passions qui peuvent se soulever contre eux, souvent parce qu'il auront rempli des devoirs austères, et il faut aussi garantir à la société que leurs fautes ne resteront pas impunies.

Dans le cas de l'art. 177, les Etats-Généraux, composés des Seconde et Première Chambres, ne pourraient se dispenser de donner ou de refuser l'autorisation; s'ils le pouvaient, l'article serait illusoire; et puisqu'il a été soutenu que les Chambres ne se réunissent que dans les cas indiqués, ce serait donc à la Seconde Chambre à prononcer et à soumettre sa décision, si elle est affirmative, à la Première Chambre. Le plaignant qui aurait obtenu l'autorisation en aurait acte suffisant dans l'expédition de l'extrait du procès-verbal de la séance, en laquelle la Seconde Chambre aurait reçu de la Première la notification de son approbation. Si l'on me demandé où j'ai puisé cette règle, qui n'est pas dans la loi, je répondrai, que les lois ne doivent pas entrer dans les détails d'exécution de chaque article, dès que le mode dérive de l'ensemble; il suffit qu'il atteigne le but sans contradiction, et se serait un déni de justice de l'é luder sous le prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi (art. 5 du Code Civil). J'ai cru prévenir par ce développement les difficultés desquelles j'ai entendu inférer souvent que l'article était inexécutable.

Les motifs de l'autorisation, ou du refus, appartiennent à chacun

(1) Ook de heer Gockinga sprak in het Hollandsch. Zijne rede komt nergens in haar geheel voor. Zie *Nederlandsche Staats-Courant* n° 31; *Nieuwe Gazette van Brugge* 713 (Hollandsch); *Algemeene Nederlandsche Courant* (Gazette Générale des Pays-Bas) n° 970 (Fransch).

(2) Deze rede is, in haar geheel te vinden in het dagblad *l'Oracle* n° 27, 28 en 29 en verder hoofdzakelijk medegedeeld in de *Algemeene Nederlandsche Courant* (Gazette Générale des Pays-Bas) n° 970 en 971 (Fransch); de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 32, en *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 714 (Hollandsch); de *Journal de Gand* n° 29, en *Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 29 geven daarvan slechts korte uittreksels.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadlaging over het voorstel.)

des membres, parce qu'en ce cas ils prononcent d'autorité, de même que, pour l'adoption ou le rejet de toute autre proposition lui soumise dans ses attributions, il n'a de compte à rendre qu'à lui-même. Pour moi, si j'étais appelé à voter dans le cas de l'art. 177, je me dirai que, quant aux réclamations de particuliers, l'application de la Loi fondamentale, non plus que des autres lois, n'appartient qu'aux tribunaux, et je pense même que la conviction que le fait imputé n'est pas délit ou crime, ne pourrait me déterminer au refus; car il me semble qu'il aurait l'effet d'un jugement, au fonds duquel l'accusé, aussi bien que le plaignant, aurait droit de se plaindre, puisqu'il n'en résulterait aucune preuve juridique, laquelle ne s'établit que contradictoirement, et conséquemment aucune justification.

Les sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire se sont plaints, par des adresses aux Etats-Généraux, d'être victimes d'une infraction à l'art. 4 de la Loi fondamentale. Le seul acteur qu'ils connaissent, est le sieur Van Assche, commissaire de police, qui, disent-ils, ne leur a laissé copie d'aucun ordre de ses supérieurs, or, ce commissaire peut être poursuivi sans autorisation; aussi ne la demandent-ils pas. Ils ne demandent pas non plus l'autorisation de poursuivre quelqu'autre personne désignée positivement, ce qui est indispensable pour constituer une demande en vertu de l'art. 177; donc cette demande est nulle et ne peut être mise en délibération.

Mais les sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire demandent aux Etats-Généraux: « qu'une enquête publique soit faite, afin de découvrir le magistrat, auteur de l'ordre arbitraire dont ils se plaignent, et qu'après le résultat de cette enquête, ils soient autorisés à poursuivre devant la Haute-cour, aussitôt qu'elle sera formée, le magistrat, » jusqu'à présent inconnu.

Ils se sont imaginés probablement que le serment individuel, que les membres des Etats-Généraux ont prêté, art. 84, les obligeait à prendre fait et cause pour eux, en ce qu'ils ont promis de ne pas *consentir* à ce qu'on s'écarterait de la Loi fondamentale. Voilà, selon moi encore, un exemple frappant de l'extension forcée que les hommes donnent souvent aux expressions dans leur intérêt, quelque impraticable que soit ce qu'ils y voient. Le serment prêté par chaque membre de ne pas *consentir*, etc., ne peut s'étendre que sur ses attributions; par exemple, voter pour un projet de loi contraire à la Constitution; ne pas proposer une loi nécessaire au maintien de la Constitution; donner son assentiment au budget dans le cas de désorganisation des pouvoirs établis par la Constitution; concourir à une décision ou à une interprétation qui n'appartiendrait à la Chambre que dans le cas de l'article 11, et subvertir ainsi les premiers fondements de la Constitution; refuser sans un juste motif l'autorisation de poursuivre un magistrat accusé d'avoir enfreint la Constitution; donner son suffrage pour le remplacement des places, vacantes à la Haute-cour, à des juges qui auraient concouru à des jugements évidemment rendus contre l'esprit de la Constitution; se dispenser, sans de fortes raisons, d'assister aux séances d'examen et de délibération, les seules indiquées par la Constitution pour sa défense. Ce sont, à mon avis, toutes transgressions dont le serment des représentants de la nation garantit la Loi fondamentale; et hors du cercle des devoirs qu'elle leur trace, dont l'accomplissement suffit pour son maintien, ils n'ont pas d'autres obligations que les autres citoyens. Ce que j'en dis est pour mettre au jour l'erreur où les pétitionnaires, forts de l'avis exalté de beaucoup d'autres, sont tombés en nous chargeant d'une enquête. D'ailleurs, cette enquête se trouve, par l'art. 114 du Code Pénal, dans les moyens de défense d'un subalterne, qui n'aurait fait qu'exécuter les ordres de son supérieur.

Il doit leur suffire, que la loi ne soit pas en défaut de leur ouvrir, s'ils se prétendent lésés, une voie à sa protection. Loin de moi la pensée révoltante, que qui que ce soit ait à craindre des dénis de justice, ou des jugements évasifs de la part des dépositaires de cette justice qui ne connaît que la loi, non plus que la loi ne connaît qu'eux pour ses organes.

Nobles et Puissants Seigneurs, c'est par ces considérations sans doute que vous ordonnâtes, en votre séance du 20 Décembre dernier, le dépôt au greffe des pétitions des sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire, parce que, n'ayant pas le caractère des adresses faites en vertu de l'art. 177, vous avez jugé devoir les assimiler à toutes les précédentes, dont aucune ne sort de la compétence de la Chambre, en ce que des réclamations quelconques peuvent faciliter plus ou moins aux représentants de la nation les recherches propres à les instruire de l'effet et de l'application des lois, et à les diriger dans l'exercice de leurs attributions, surtout de celles qui les obligent, sous le serment le plus solennel, à maintenir la Loi fondamentale, et à conserver et protéger la liberté publique et individuelle; c'est ainsi que les adresses, surtout qui ont cet objet, ne risquent pas de perdre dans ce dépôt le fruit de l'impression qu'elles ont faite à l'Assemblée de Vos Nobles Puissances.

Je me serais bien plus attendu à ce que notre honorable collègue, M. Kemper, professeur de droit public, eût, dans l'esprit de la question si vivement agitée, proposé une loi qui prescrivît aux étrangers des obligations qui garantissent notre patrie, en temps de paix et en temps de guerre, des dangers qui la menaceraient infailliblement, si elle devenait un asile inviolable pour des malfaiteurs, des agitateurs, des embaucheurs.

Si je me suis étendu au-delà de ce que je m'étais prescrit, c'est que j'ai cru prévenir différentes objections que j'avais entendu faire. Je m'enorgueillirais de rencontrer dans mon sentiment les solutions savantes données par M. Kemper, et je me ferais un devoir de les combattre dès qu'elles sont contraires à mon opinion. Mais, quant à la question de droit qui fait l'objet de la pétition, je suis persuadé, contre son avis, que nous ne pouvons la décider sans sortir de nos attributions.

Je résume mon opinion, en concluant premièrement: à ce que la Chambre rejette la demande en autorisation que font les pétitionnaires dans un état incertain des choses, et sur laquelle M. Kemper nous appelle à délibérer, et que tout ce que nous avons dit hors de cette question, la seule qui ait été examinée dans les Sections, soit regardé comme des hors-d'œuvre qui ne puissent tirer à conséquence, puisqu'il ne peut y en avoir que d'après le résultat d'un appel nominal, auquel la Chambre procéderait sur une question de sa compétence, et non d'après des discours gratuits; deuxièmement: à ce que cette question, telle qu'elle est posée dans la proposition, ne puisse être changée, car tout changement deviendrait une nouvelle proposition à soumettre à l'examen des Sections; troisièmement: à ce que le dépôt de ces adresses soit rétabli au greffe, ou plutôt maintenu, conformément à notre résolution du 20 Décembre, puisque, ne pouvant être considérées comme faites en vertu de l'art. 177, elles rentrent dans la catégorie de toutes celles que Vos Nobles Puissances ont cru devoir se borner à laisser à la connaissance de tous les membres, sans délibération quelconque sur leur objet. En effet, nulle décision, dans l'intérêt des particuliers réclamants, n'est soumise aux Etats-Généraux, si ce n'est la décision précisée dans l'art. 177; encore ne porte-t-elle point sur le fonds de la chose, qui est laissé à la Haute-Cour.

Traiter les pétitions dont il s'agit, autrement que tant d'autres, ne serait-ce pas donner à croire que l'aigreur et l'animosité, dont parle notre honorable collègue dans sa proposition, puissent être partagées par d'autres que par quelques journalistes et leurs sectateurs complaisants?

M. Dotrengé (1) pense, qu'ayant été l'un des rédacteurs de la Loi fondamentale, peut-être ne jugerait-on pas indifférent de connaître quelle pouvait avoir été son opinion sur cet objet. La proposition de son honorable collègue tend, (dit-il) à faire décider la question de savoir: si on doit accorder ou refuser l'autorisation demandée par les sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire, aux fins de pouvoir poursuivre en justice des fonctionnaires publics, de la catégorie de ceux désignés par l'art. 177 de notre Constitution, du chef de l'action qu'ils se croyaient en droit d'intenter contre eux. La Section Centrale a fait rapport des opinions émises à ce sujet par les Sections particulières. Elle a dit, que toutes ces Sections sont d'avis que l'on passe à l'ordre du jour. Je partage cette opinion, (dit-il) par la raison qu'il n'a pas été produit de preuves suffisantes pour justifier la mise en accusation de ces fonctionnaires, lesquels ne peuvent être attirés en justice qu'en vertu de l'autorisation des Etats-Généraux. J'estime que cela est aussi prescrit par la prudence, qui ne permet pas de traiter, sans une nécessité absolue, de certains points délicats, en ce que l'on pourrait en déduire des conséquences, que l'on verrait à regret mises en avant dans d'autres occasions. Si la discussion ne ce fût pas étendue au-delà du cercle de la proposition, elle eût été de très peu de durée, et on eût jugé inutile de toucher un objet à l'égard duquel tous les membres de l'Assemblée étaient d'accord avant la séance.

» Mais, (poursuit-il) l'extension donnée à ce même objet, et la sortie faite par l'un de nos estimables collègues, relativement à la part que j'ai prise à la rédaction de l'acte constitutionnel, ne me permettent pas de garder le silence.

» J'ai déjà eu occasion de dire, que l'art. 4 de la Constitution nous a été proposé comme un principe fondamental, qui avait

(1) Zie Nederlandsche Staats-Courant n° 32; Nieuwe Gazette van Brugge n° 715 (Hollandsch); Algemeene Nederlandsche Courant (Gazette Générale des Pays-Bas) n° 971 en 972; Journal de Gand n° 29; Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers n° 29-31 (Fransch).

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

toujours été tenu pour sacré et regardé comme constitutionnel dans les provinces du Nord.

« Je n'étais point d'avis que l'on conservât cet article tel qu'il était présenté. Je pensais qu'une Constitution devait avoir pour but de donner aux citoyens d'un seul et même État toutes les garanties nécessaires pour la sûreté de leurs droits ; mais je crois, d'un autre côté, que les avantages à octroyer à des étrangers, ne pouvaient faire, à leur égard, l'objet d'un article de la Constitution.

« L'article 4 était très-bon en lui-même, et je suis loin de ne pas y donner mon assentiment ; mais, dans mon opinion, cet article n'appartient point à la Loi fondamentale, et peut fixer les droits des étrangers par une loi particulière, qui, comme toutes les autres lois, comporte des modifications ; tandis qu'une Constitution n'est pas susceptible de modifications.

« En ce qui est de la chose même, je ne vois pas, ce que les étrangers auraient gagné à l'insertion d'un article constitutionnel en leur faveur, si le droit qu'il leur attribue consistait uniquement à les mettre dans la dépendance de tout fonctionnaire revêtu d'un certain pouvoir, qui n'aurait qu'à surprendre la vigilance du Roi, pour, selon son bon plaisir et sans aucune forme de procès, les déporter, les bannir, et leur refuser l'eau et le feu.

« Mais, dit-on, le Gouvernement aurait donc les mains liées, et il serait obligé de souffrir dans ses États le premier étranger venu ? Eh bien ! Je suppose une loi faite, à cet égard, dans l'intérêt des étrangers. Je dis, dans la supposition d'une telle loi, et à plus forte raison, dans l'hypothèse d'une loi constitutionnelle, que je ne vois pas un grand mal à ce que le Gouvernement respecte ces étrangers, s'ils se conforment aux lois du pays qu'ils habitent, et à ce qu'on les mette en jugement, s'ils transgressent ces lois.

« Tel est en effet l'article constitutionnel qui nous a été donné, car mon opinion ne prévalut pas, et ce fut particulièrement par des membres de la Commission des Provinces Septentrionales, qu'elle fut combattue. Ils soutinrent que leur pays avait toujours été un asile pour les malheureux et les opprimés de tous les pays ; que cet usage devait continuer à subsister sur le même pied, et être tout aussi peu restreint qu'il l'était autrefois.

« D'ailleurs, la Hollande n'est pas le seul pays où la Constitution assure asile et protection. Le même droit était constitutionnel en Brabant ; il en est de même à Venise, dans le très-petit État de Genève ; et les grands États voisins respectent, par le sentiment de leur dignité, dans ces petits Gouvernements, ces droits que l'on ne contestera peut-être qu'à des États respectables, par leur puissance, comme l'Angleterre, mais non par leurs droits.

« Il est vrai, que la Hollande s'est particulièrement distinguée par l'asile et la protection qu'y ont trouvés d'infortunés étrangers opprimés, ou d'autres individus qui préféreraient une terre plus libre. La Hollande accueillit les protestants Français persécutés par Louis XIV, et, non-seulement elle leur accorda sa protection, non-seulement elle s'exposa au ressentiment du *Grand Roi*, mais encore elle laissa un libre cours à la plume atrabilaire d'un *Jurieu* et autres ministres du culte, non moins fougueux contre ce Prince, contre ses ministres, et contre les actes de son Gouvernement. Il y eut, entre les villes de la Hollande, assaut de générosité : c'était à qui d'entre elles offrirait les plus grands services et de consolations à ces bannis que le fanatisme et la politique de Louis XIV avaient forcés de quitter leur pays. Qu'eût-on pensé à cette époque, si l'un des membres des États-Généraux d'alors eût dit à ces collègues : « Ah ! Messieurs, ne nous mêlons point de recevoir ainsi l'écume des nations. Tous ces fugitifs, ministres du culte, littérateurs, fabricants et autres, ne sauraient être autre chose ; car si, par hasard, ils viennent à tomber entre les mains des gendarmes Français, ils seront pendus de par le Roi. »

« Le professeur Luzac nous apprend dans son ouvrage *De la richesse de la Hollande* : « que la politique invariable de cette République a toujours été de faire de ce pays un asile sûr pour tous les étrangers opprimés et persécutés », et il le dit expressément à l'occasion du rapport, fait par Guillaume III, Prince d'Orange, lors de son avènement au Stadhouderat. Il y rappelle aux États-Généraux, dit Luzac : « qu'aucune alliance, aucun traité, aucune considération pour quelque Puissance qui soit au monde, ne pouvait porter l'État à se désister de cette protection et de cette sûreté accordées à tous ceux qui s'étaient réfugiés en Hollande. »

(Ici, M. Dotrenge cite différents exemples du refus fait par la Hollande, à la France et à l'Angleterre, de livrer aux Souverains de ces pays, ou d'expulser, les objets de leur colère. Il cite aussi un refus de la même nature fait par le Prince d'Orange, qui depuis monta sur le trône d'Angleterre, à Louis XIV et à Charles II. Il ajoute à ces citations ce que dit l'Encyclopédie touchant le droit d'asile. Ce droit se fonde, de sa nature même,

sur la souveraineté, et aucun État ne saurait limiter les cas dans lesquels ses voisins peuvent donner asile. Il poursuit ainsi :)

« Lors de la rédaction de la Constitution, mes timides observations ont été de peu de poids auprès de ceux dont le cœur était plein de ces grands et illustres exemples ; mais il me semble étrange que le but des désirs secrets des mêmes personnes, qui ont voulu absolument faire un article constitutionnel de l'art. 4, soit de trouver les moyens d'énervier ce même article, et qu'il soit réservé à moi, maintenant que cet article est compris dans la Constitution et juré, d'en prendre la défense, moi qui n'ai voulu en faire qu'un point ordinaire de législation. Mais puisqu'on a pris à tâche d'insérer un tel article dans la Loi fondamentale, pourquoi n'aurions-nous pas, avec plus de puissance que n'en avaient nos ancêtres, la fermeté qu'ils ont déployée, même dans des moments de danger ?

« Je ne connais pas les pétitionnaires, je ne les ai jamais vus. Les comparant à des fléaux, je ne compatirai point à leur sort. Peu m'importe s'ils sont Infidèles ou Chrétiens, Français ou Chinois, bâtards ou légitimes. Si nous avons à parler de l'art. 4, je ne proposerais qu'une simple question : sont-ils compris dans cet article, soit comme indigènes, soit comme étrangers ? Il me semble, que, s'ils ne le sont pas comme indigènes, ils doivent l'être en cette dernière qualité. Un estimable membre de cette Chambre qui, à ce que je crois, les a sincèrement plaints de ne pouvoir invoquer l'art. 4, a dit ce matin, que, suivant un publiciste célèbre, la qualité d'indigène était opposée à celle d'étranger. Cela ne fait rien à l'affaire, car l'art. 4 donne à tous deux des droits égaux, et la question se réduit à savoir : si le principe, qui fait que, de deux propositions contradictoires l'une contient nécessairement vérité, est devenu un faux principe.

« On a dit, que l'article 13 du Code Civil Français exigeait une permission du Chef du Gouvernement pour qu'un étranger pût établir son domicile. Notre Constitution n'a aucun rapport à cet article. Elle n'a besoin que de s'invoquer elle-même, et ne peut, surtout, avoir rien de commun avec un système de lois qu'elle s'oblige à remplacer par un autre.

« L'art. 4 de la Loi fondamentale est plutôt une réminiscence de notre ancien droit national, un retour vers sa pureté primitive. Ce sont nos anciens droits, nos anciens usages, les anciennes mœurs des Pays-Bas, qu'elle fait revivre. Mais ceci ne justifie nullement l'induction que l'on veut tirer de l'un des plus mauvais articles du Code Civil Français, en ce qu'il ouvre la porte à l'arbitraire.

« On dit que l'on est le maître d'admettre quelqu'un dans un État ou dans une société. — Eh bien ! oui, nous pouvons faire cela ; mais on est également le maître de déclarer au préalable quels sont ceux que l'on veut admettre. J'en ai donné la préférence à la mesure qui nous eût assuré la première de ces facultés ; et ce n'est pas ma faute si je me vois dans l'obligation de défendre la seconde, que l'on a choisie.

« Mais si j'accorde à quelqu'un l'accès de ma maison, s'ensuit-il que je sois tenu de l'y garder toujours ? Question faite pour la rendre applicable au cas ! A cela on répond : supposé que vous soyez prié et que vous ayez juré d'accorder une demeure à celui que vous avez reçu une fois, tant qu'il se conformera aux lois de votre famille, pouvez-vous, dites-moi, expulser cet individu sans en avoir référé à la décision des tribunaux ?

« Mais on a expulsé de France des citoyens des Pays-Bas ? Eh ! que m'importe que les Français aient violé leurs lois ; cela ne nous autorise point à transgresser les nôtres.

« Je crois avoir entendu dire, lors du rapport de la Commission des pétitions, qu'en examinant le cas, objet de la plainte des pétitionnaires, savoir : s'il y avait eu délit du côté d'un ministre, on devait examiner en outre si ce délit n'avait pas été légitimé par l'intérêt de l'État. *Horresco referens !* Est-il donc des délits que puisse légitimer l'intérêt de l'État ? Je sais, que cette hypothèse a été mise en pratique par Robespierre, au temps de Marat ; on en trouve la théorie dans Machiavel ; mais Machiavel ajoute que tout État qui en fait usage, doit bien se garder de l'avouer. Si jamais une telle proposition devait être proclamée dans une assemblée représentant la nation, je donnerais ma vie pour que ce ne fût pas dans la nôtre ; elle me pénètre de honte et de douleur.

« Où veut-on donc en venir, lorsque même sans nécessité aucune, on veut nous faire donner un commentaire, au moins gratuit, de l'art. 4 ? Nous ne le pouvons pas ; car, en donnant une fausse interprétation, nous nous exposerions à altérer la Constitution ; et nous ne pouvons pas changer la Constitution, ni même courir le risque qu'il y soit fait des changements.

« Suivrons-nous l'exemple scandaleux du Sénat de Buonaparte, en renversant tout l'édifice de notre Constitution par des lois désorganisatrices que nous déguiserions sous la dénomination

XV. Voorstel betreffende de Adressen van Guizet en Cauchois-Lemaire. (Beraadslaging over het voorstel.)

fallacieuse de lois organiques? Où nous conduira le chemin dans lequel ou veut nous engager?

(Ici, M. Dotrengé cite différentes occurrences, dans lesquelles la Constitution eût pu de même être violée au moyen de lois prétendument explicatives. Il ajoute:)

» De toutes les dispositions soi-disant organiques, l'une des plus nuisibles serait sans doute celle par laquelle, au moindre caprice d'un ministre étranger, on autoriserait ce Gouvernement à porter atteinte à notre indépendance; ce qui n'est déjà que trop arrivé! Nous étions, et nous sommes dans la situation la plus favorable pour maintenir nos lois, non-seulement sans danger réel, mais même sans aucune apparence de danger. Il n'existe, certainement, dans l'état actuel de l'Europe, aucune Puissance qui soit disposée à faire la guerre à une autre, sous prétexte que celle-ci fait observer ses lois. Il n'y a donc pas lieu à commenter l'art. 4 de la Constitution; il n'y a uniquement lieu qu'à décider: si les pétitionnaires seront autorisés, oui ou non, à intenter une action juridique contre ceux des fonctionnaires compris en l'art. 177, dont ils croient avoir à se plaindre.

Je n'ai trouvé aucune preuve, qui pût suffire pour me faire voter affirmativement dans cette question, et je suis d'avis que, s'il existait des preuves douteuses, il convient encore de se prononcer pour la négative, comme l'ont fait les Sections.

M. D'Omallus Thierry (1) dit, que, si un sentiment plus noble et plus fort que la timidité de l'amour-propre, ne faisait pas palpiter son cœur, il eût gardé le silence, et n'aurait jamais été assez présomptueux pour entrer dans une discussion qui, d'une part, a été conduite avec tant d'éloquence, et a été traitée, d'un autre côté, par des hommes à qui la connaissance des lois et l'art oratoire sont familiers. Appelé par la confiance de ses concitoyens, il est venu de la province ici, et ces sortes d'affaires lui sont jusqu'à un certain point étrangères.

Il n'a pas pensé devoir se trouver dans le cas de parler sur l'objet de la délibération, vu que l'avis presque unanime des Sections lui a fait croire que cet objet ne provoquera que peu de discussions. Toutefois, les précédents orateurs se sont efforcés, la plupart, de changer l'état de la question, et ont insisté avec opiniâtreté à entrer dans des développements qui doivent nécessairement mener à ce résultat, si la Chambre ne reporte pas toute son attention sur le véritable point de la question. Il a, à cet effet, fait quelques observations dans le cours de la discussion, et résolu de porter la parole.

Tout membre de cette Assemblée, (dit-il) a indubitablement le droit d'exprimer sa façon de penser, et de tâcher d'y ranger les autres par tous les développements qu'il peut trouver bon de faire. Il est, autant que qui que ce soit, jaloux de cette prérogative de la Chambre; et, par conséquent, bien éloigné de blâmer ceux-là qui en ont fait usage.

Son estimable collègue, M. Dotrengé, a, avec sa sagacité ordinaire, remarqué, dès le commencement de la discussion, qu'elle dévierait du but, et il a cherché à l'y ramener; mais il n'a pas été compris de tous; cependant ce qu'il a dit lui paraît fort clair. Le règlement de la Chambre lui défend (art. 107) de délibérer sur un objet avant qu'il n'ait été renvoyé aux Sections.

Il s'agit donc uniquement, au cas actuel, de discuter la question de savoir, si la proposition de M. Kemper sera adoptée ou rejetée. Dans le premier cas, on aura à décider si la Constitution a été violée, et s'il y a lieu à poursuivre par les voies de droit les fonctionnaires signalés par les pétitionnaires.

Le rejet de la proposition de M. Kemper (dit-il), pourrait même être considéré dans ce sens, que la Chambre aurait passé à l'ordre du jour sur la pétition des sieurs Cauchois-Lemaire et Guizet, mais jamais comme un déni de justice. Autrement, il faudrait poser que toute requête présentée à l'Assemblée, et contenant une plainte de cette nature, devrait être nécessairement examinée sous le même rapport, ce qui est absurde.

Lorsqu'une pétition n'est point dans les formes requises, lorsqu'elle n'articule aucun fait positif, alors la Chambre peut, suivant lui, passer à l'ordre du jour, sans qu'il soit nécessaire de motiver sa décision. Si tel n'était pas déjà l'usage adopté parmi nous, il proposerait de suivre ce qui s'est constamment pratiqué à cet égard dans les assemblées représentatives des autres peuples. Il en trouve un exemple récent dans la proposition de M. Reyphins. On a alors délibéré sur la question de savoir, non pas s'il était néces-

saire d'abroger les lois qui ne sont point en harmonie avec la Constitution, mais bien si la proposition de M. Reyphins sera ou non admise? On ne peut pas, au cas actuel, suivre une marche différente.

Il n'examinera donc pas si la Constitution a été violée; il l'a cependant aussi jurée; et s'il ne savait que l'on prouve mieux une chose par des faits que par des simples démonstrations, il témoignerait aussi qu'il était pénétré de la sainteté de son serment; cela ne coûtait pas beaucoup à dire. Toutefois, il était bien possible que l'on convînt de bonne foi que les droits de l'hospitalité ne sont pas institués pour le seul avantage des étrangers. Si la loi de la nature inspire ces droits, si la morale et la religion même les ont sanctifiés longtemps avant que les lois positives n'en eussent parlé, c'est qu'ils sont en général à l'avantage des hommes; alors ce n'était pas de la part de tel ou tel autre peuple un bienfait envers de certains individus; mais bien, entre toutes les nations, un accord tacite inspiré par le sentiment des droits et des besoins inhérents à l'humanité.

Si, (poursuit-il) nous ne voulons pas tomber dans l'abstraction, mais apprécier les choses à leur juste valeur, nous reconnaitrons que jamais une vertu, jamais un droit, n'a été consacré comme tel, sans qu'il n'en soit résulté un avantage mutuel, et que cette reconnaissance n'ait été immédiatement dans l'intérêt de l'homme. Il pourrait dire avec un écrivain Français, qui toutefois a poussé trop loin ce principe: *chérir ou protéger c'est avoir besoin*. Souvent l'hospitalité a été avantageuse aux Etats qui l'ont exercée. Si Rome accorde un asile aux individus de toutes les nations, c'est que Rome manque de population, et c'est du sein de cette sorte d'hospitalité que naît la maîtresse du monde. C'est ainsi que la Hollande libre accueille amicalement des réfugiés persécutés; peut-être n'agit-elle en cela qu'en haine de l'arbitraire et de l'oppression; mais le fait est aussi qu'elle a besoin d'artisans habiles, et cette mesure libérale conduit cette brave et généreuse nation à ce degré de splendeur auquel elle s'est élevée.

Lorsqu'il y a pour l'Etat et pour les peuples un avantage reconnu à accorder protection aux étrangers, les lois devront y pourvoir: dès que des lois positives ont déterminé des règles pour la protection, nous n'avons plus besoin d'aller chercher dans les lois de la nature, la mesure de nos devoirs à cet égard.

Il n'examinera pas si l'art. 4 de la Constitution a déterminé convenablement cette protection. Il est, suivant lui, à regretter que cet article ne soit pas plus précis; mais jamais il ne pourra se faire à l'idée qu'un étranger doive être confié à cette institution, née du despotisme révolutionnaire, que l'on appelle police: il veut dire à l'arbitraire de la police, car qui ne sent tout le ridicule de vouloir attribuer immédiatement au Souverain tous ces effets-là?

Il est, (poursuit-il) d'un dangereux exemple, dans un Gouvernement représentatif, où la majesté de la personne sacrée du Souverain est tellement élevée au-dessus de tout, tellement parfaite dans l'opinion, qu'elle exclut toute idée qu'un sentiment, qui ne serait pas conforme à la vertu et à l'équité, pût jamais entrer dans le cœur de ce Souverain et ternir son caractère; — Il est d'un dangereux exemple que l'on cherche dans cette Chambre à faire violence au bon-sens, que l'on tâche de faire décider que le dernier comme le premier des actes de l'administration, soit ministérielle, soit subalterne, a lieu immédiatement par la volonté et avec la participation certaine du Monarque, et que l'on en agit constamment de la sorte. Ce principe, si cher aux partisans du pouvoir absolu, qui y trouvent leur intérêt propre et rien de plus, a aussi, par cette raison, partout des sectateurs, même dans les emplois subalternes des provinces.

» Non, (poursuit-il) nous ne laisserons point pénétrer dans le sanctuaire de la représentation nationale un principe, qui détruirait notre indépendance et nos institutions, qui ne tend à rien moins qu'à miner les fondements de l'inviolabilité et de la sûreté du trône; car, comme dit Montesquieu: « la monarchie se corrompt et touche à sa ruine lorsque des hommes abjects tirent vanité de la grandeur que l'on peut attacher à leur esclavage, et lorsqu'on croit qu'en devant tout au Prince, on doit aussi tout à ses agents, et rien à son propre honneur, rien à son pays. »

Le même écrivain, ajoute: « S'il est vrai, ce qu'on a vu de tous temps, que, plus la puissance du Monarque est grande, et plus la sûreté de la Monarchie diminue, plus cette puissance se corrompt, jusqu'à ce qu'enfin ce n'est plus un crime d'en intervertir la nature. »

La vérité de cet exemple aurait suffi pour l'engager à rompre le silence dans la discussion actuelle. Non, (dit-il) nous ne souffrirons pas, sous le gouvernement d'un Prince qui réunit en sa personne toutes les qualités d'un bon Roi, jointes à une bonté qui fait honneur à son illustre maison, l'établissement de ce principe, sinon découvert par les satellites de Néron, du moins invoqué

(1) Deze rede is niet in haar geheel gevonden. De *Algemeene Nederlandsche Courant* (Gazette Générale des Pays-Bas) van waar het bovenstaande is overgenomen, is in n° 973 en 974 het uitvoerigst; zie ook *Nederlandsche Staats-Courant* n° 33, en *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 716 (Hollandsch).

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

par tous les partisans de la tyrannie, savoir que : « la majesté du Souverain peut être blessée dans la personne de ses agents, et calomniée dans la personne de ses ministres, » détestable calomnie contre la majesté du trône et la liberté des peuples, qui a été proférée, sans doute par un abus d'expressions, dans le cours de la discussion, par l'un de ses estimables collègues, et contre laquelle il a cru devoir s'élever.

Il sent bien, à son propre mécontentement, que l'on peut, avec les intentions les plus pures du monde, se tromper touchant les objets soumis à la délibération actuelle; mais il n'a pu croire jusqu'à ce jour qu'un homme instruit pût de bonne-foi confondre le droit des gens et les mœurs particulières, les vertus domestiques et les devoirs du Gouvernement, le droit civil et le droit politique, le droit d'un père de famille et celui du pouvoir exécutif. Il n'a pas cru que l'on pût expliquer par des rapports de prudence, les lois positives et générales, et par une jurisprudence de procureur, les Lois fondamentales des Etats; en un mot, que l'on pût confondre l'hospitalité politique avec la bienfaisance personnelle. C'est cependant ce qu'a fait un membre estimable et éloquent de cette Chambre, par divers arguments tendants, entr'autres, à démontrer que : de même qu'un père de famille est toujours le maître de faire déguerpir un étranger de sa maison, et cela sans forme de procès autre que celle de son bon plaisir, tout Gouvernement a et doit avoir un semblable droit. Autant valait décider que, de même que chez les anciens Romains, un père avait le droit de vendre ou de faire mourir son fils, les Gouvernements modernes pourraient en agir de la sorte envers les étrangers.

Il ne connaît ni Cauchois-Lemaire ni Guijet; et le méprisable *Nain Jaune* a fait fréquemment sur lui une impression désagréable; mais il s'imagine entendre ces écrivains fugitifs, victimes des révolutions, dans lesquelles on peut être si facilement à la fois et vertueux et coupable, nous dire : *Nous sommes d'humbles suppliants.* Dans l'antiquité, la haine et l'inimitié se taisaient à ces mots; l'humanité seule se fait entendre, et, du fond du cœur, s'écrie : *si je ne puis l'aider, du moins ne secouerai-je pas ses chaînes pour l'en faire ressouvenir.*

Il juge superflu, après ce qu'il vient de dire, d'exprimer son désir : que la question sur laquelle la Chambre a à délibérer se borne uniquement à celle-ci : La proposition de M. Kemper sera-t-elle adoptée oui ou non?

M. Wasselge (1) commence par dire, que, lorsqu'il fut appelé à examiner notre Loi fondamentale, au moment où elle fut soumise à l'acceptation de la nation, il l'étudia avec toute la maturité que réclamait l'importance de cette tâche; et il n'y eut aucune de ses dispositions qui occupa son attention autant que celle contenue en l'art. 4.

En s'attachant à la lettre pour chercher à en comprendre l'objet, il ne voyait, au premier abord, aucune différence ni distinction entre l'étranger et le régnicole; et argumentant de l'assimilation de l'un à l'autre, il inférait que, dès que le premier aurait mis le pied sur le territoire du Royaume des Pays-Bas, il y serait aussi libre, aussi indépendant, aussi protégé que le second.

Et passant de conséquence en conséquence, il se disait :

« Ainsi le Roi, à qui l'art. 58 de la charte attribue la prérogative de conclure tous traités et conventions, ne pourra cependant négocier aucun traité avec une Puissance quelconque, ni pour la restitution réciproque des déserteurs, ni pour l'extradition des malfaiteurs.

« Ainsi, me disais-je encore, (continue-t-il), tous les scélérats et les mauvais sujets des Etats voisins, voire même de l'univers entier, pourront se réfugier dans notre Royaume, et y trouver non seulement l'impunité de leurs crimes, mais encore asile et protection.

« Cette dernière conséquence m'arrêta et me parut tellement exorbitante, qu'il me fut impossible de supposer que les hommes d'Etat, qui avaient coopéré à l'œuvre de notre pacte social, eussent eu la vue ou la pensée d'attirer sur notre territoire, par l'appât d'une hospitalité constitutionnellement garantie, des êtres courbés sous le poids de leurs crimes, et dégoûtant du sang que, par leurs forfaits, ils auraient fait couler chez nos voisins.

Révolté par l'horreur de cette affreuse perspective, et convaincu, dès cet instant, qu'elle n'avait pu échapper ni aux réflexions, ni à la sage prévoyance des auteurs du projet, il n'hésita pas à

croire qu'il avait erré, jusqu'alors, dans la manière dont il avait fait l'application de l'art. 4.

Il en abandonna donc la lettre pour en consulter le sens et l'esprit, ainsi que la saine raison et une bonne logique lui semblaient l'indiquer; et il se dit que : *faire jouir l'étranger, comme le régnicole, de la protection accordée aux personnes et aux biens*, n'était, ne devait et ne pouvait être autre chose que lui ouvrir l'accès à la justice, s'il se trouvait dans une circonstance à devoir y recourir; ne pas permettre ni souffrir qu'il fût traité autrement que par droit et sentence, s'il devenait passible de quelque poursuite; l'environner, dans tous les cas, des formes tutélaires de la sûreté individuelle et du respect dû aux propriétés; faire appliquer, enfin, pour lui, comme ne laisser appliquer contre lui que les lois régulatrices des actions et des droits des régnicoles.

« Mais ne nous y méprenons pas, (continue-t-il) il y a loin de là à pouvoir prétendre, et encore bien moins à pouvoir soutenir avec fondement, qu'un étranger puisse, en se faisant un égide de l'art. 4 de notre Loi fondamentale, s'établir dans le Royaume sans l'assentiment, ou même contre la volonté du Gouvernement; et que, par le seul fait de son intrusion sur notre territoire, il devienne un citoyen aussi favorisé qu'aucun des membres dont se compose la grande famille des régnicoles.

« L'hospitalité, sans contredit, est une des plus belles vertus qui puissent honorer les nations et les hommes; mais pour être généreuse dans toute l'acception du mot, faut-il que, de volontaire qu'elle paraît devoir être par essence, elle devienne obligatoire?

« Les préconiseurs d'une hospitalité qui ne reconnaît et n'admettrait aucunes bornes, citent, à l'appui de cette conception, un grand nombre d'exemples où, soit des émigrants, soit des proscrits d'un pays, ont reçu dans un autre un asile dont ils ont joui tranquillement; mais il n'a aperçu dans chacun de ces cas, qu'une simple tolérance de fait de la part du Gouvernement hospitalier, et quelquefois aussi, j'en conviendrai, (poursuit-il) une résistance opiniâtre envers une Puissance à laquelle cette asile déplairait; et je suis encore à rechercher une seule circonstance, un seul événement où un étranger se serait introduit dans un pays, et aurait fait prononcer, en droit, qu'il était fondé à s'y maintenir de force. Je ne dirai pas seulement sans l'autorisation, mais encore contre le gré et l'autorité du Gouvernement qui ne voulait pas l'y souffrir.

« Déjà plusieurs de nos honorables collègues se sont expliqués sur les vices et la monstruosité d'une Constitution aussi étrangement libérale, en déroulant le tableau des dangers auxquels serait exposée la nation à laquelle on en aurait fait le funeste présent; je ne fatiguerai donc pas l'attention de Vos Nobles Puissances par des répétitions inutiles.

« Il me paraît suffisamment, ou plutôt très-clairement démontré, que plus on veut donner d'extension à l'art. 4 de notre pacte social, plus on le met hors de toute harmonie avec les principes d'une liberté sagement calculée et les faveurs d'une hospitalité raisonnée.

« Qu'un étranger, loyalement admis à résider dans notre Royaume, (continue-t-il) ne puisse en être arbitrairement expulsé, j'en conviens; mais qu'avant d'y être reçu, ou qu'après y avoir mis le pied sans autorisation, l'on ne puisse le prier de passer outre ou d'en sortir, et, au besoin, l'y contraindre...! C'est une idée, selon moi, qui ne peut se concilier avec le bon sens.

« Guidé par ces considérations, je voterai pour le rejet de la demande d'autorisation, sur laquelle je dois me prononcer."

M. Kemper (1) répond aux préopinants. Il s'agit ici, (dit-il) d'accueillir ou de rejeter une demande faite à la Chambre. Quelle est la loi qui lui défend de motiver sa décision? S'il est vrai que l'art. 4 de la Loi fondamentale maintient le droit des étrangers, il y aurait félonie de la part de la Chambre de ne pas se prononcer. Si nous ne sommes pas juges, nous avons le droit de

(1) De *Nederlandsche Staats-Courant* n° 34, en de *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 974, verwijzen omtrent den inhoud van het antwoord, door den heer Kemper bij deze gelegenheid gegeven, naar de in diens eerste rede (blz. 135—139) voorkomende, tusschen aanhalingsteekenen gestelde, invoegingen. Men vergelijke nu die antwoorden met het hierboven vermelde, overgenomen van le *Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 32; *Journal de la Belgique* n° 27, en *Journal de Gand* n° 29, die alleen van dit antwoord eenigzins uitvoerig melding maken. Het laatste dagblad gaf reeds, in n° 28, een kort overzicht van het alstoen gesprokene, dat ter bevordering van de volledigheid hierbij wordt gevoegd.

(1) De hoofdzakelijke inhoud dezer rede komt voor in de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 34, en *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 717 (Hollandsch; *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 974 (Fransch).

M. Kemper, après s'être excusé de répliquer aux orateurs, qui l'avaient précédé dans une langue qui lui est étrangère, a répondu en Français, avec beaucoup de facilité, d'ordre et parfois avec énergie, aux discours de

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

provoquer un jugement. Il s'agit de nous prononcer ici, non dans l'intérêt de quelques particuliers, mais dans l'intérêt de la loi, de la nation, pour savoir si la Loi fondamentale a été ou non violée. Si on accuse ouvertement le Gouvernement de cette violation, n'est-il pas de notre devoir de statuer sur l'accusation? On dit qu'interpréter la loi c'est la changer; mais sans interprétation il ne peut exister aucune loi dans le monde. Nous allons ressembler, ajoute-t-on, au Sénat conservateur de France qui ne conservait rien. Non, nous n'imiterons pas son exemple; seulement nous voulons savoir si la Loi fondamentale a été réellement violée. Si, le sachant, je n'élevais pas la voix, je me déclarerais parjure. Il faut donc savoir, si le Gouvernement a le droit, ou non, d'admettre ou de rejeter l'étranger. On a confondu le droit moral et le droit politique; l'un est dans la nature, l'autre dans le pacte social. J'ai prouvé que les pétitionnaires ne pouvaient invoquer justement le droit de la nature, et le pacte social veut que l'on puisse éloigner tout homme dangereux.

Il nie en conséquence que l'art. 4 de la Loi fondamentale accorde à tout étranger le droit de résider et de s'établir dans le Royaume, sans l'autorisation du Gouvernement, puisqu'il ne s'explique pas clairement à cet égard. Peu lui importe l'esprit qui a guidé les rédacteurs de la Constitution; mais bien celui des personnes qui l'ont acceptée. Il établit une grande différence entre les Protestants qui, au 16^{me} siècle, sont venus se réfugier dans les Pays-Bas, et les individus dont il est ici question. Il accuse ceux-ci de s'être refusés à tous les avertissements qui leur ont été donnés, et d'avoir écrit contre le Gouvernement qui les accueillait.

On a dit, (ajoute-t-il) qu'il était politique d'augmenter la population d'un pays. Ce n'est pas une règle sans exception. Il peut exister des causes graves de ne pas admettre les étrangers. L'Europe a été 25 ans agitée; tous les États ont besoin de repos après cette agitation, et nous en avons également besoin.

Les pétitionnaires sont venus se réfugier ici, non par amour de notre pays, mais pour y écrire contre le Gouvernement Français, et au moyen du voisinage, pouvoir faire circuler plus facilement leurs écrits en France; je conclus donc, comme je l'ai fait précédemment.

M. Dotrengé (1), portant de nouveau la parole, dit qu'il croyait avoir traité la question, considérée sous le point de vue constitutionnel; qu'il n'examinera pas si les pétitionnaires sont ou non auteurs d'écrits séditieux, mais seulement s'ils sont protégés par l'art. 4 de la Constitution. Il est maintenant hors de doute, qu'on les considérerait soit comme étrangers, soit comme indigènes. Dans ce cas, on ne peut pas demander que leur requête soit mise

hors de délibération, sur le motif que cet article ne leur devra aucune protection. Ce sera certes déclarer qu'il accorde aux indigènes une ou deux fois plus de droits qu'aux étrangers, ce qui intervertira l'esprit de cet article, en ce qu'il attribue aux uns et aux autres les mêmes droits, à l'égard de leurs personnes et de leurs biens. Les étrangers ne jouiront nullement de ces droits, si un ministre peut les expulser arbitrairement du Royaume. Voilà pourquoi il faudra se borner à décider si les pétitionnaires sont, ou non, recevables à poursuivre juridiquement ceux qu'ils accusent. Il n'a fait qu'articuler ce qui s'est passé lors de la rédaction de l'art. 4, sans avoir eu en vue de donner une explication authentique de cet article. Toutefois, se demande-t-il, comment, suivant le sens que l'on veut attribuer à ce même article, pourra-t-on empêcher le Gouvernement de donner aux agents de la police l'ordre d'expulser du Royaume, comme étranger, par exemple, M. Kemper, ou lui? Il renouvelle sa proposition: de se borner à mettre purement et simplement hors de délibération la demande des sieurs Guijet et Cauchois-Lemaire. Comme M. Kemper, l'entend, sa proposition aurait eu, suivant nos règlements, la forme d'une loi. Dans ce cas, il eût dû dire, après son exorde: « L'art. 4 de la Constitution donne au Gouvernement la liberté de chasser, s'il lui plaît, du Royaume, tout étranger, ou de le livrer à une Puissance étrangère. » Mais il n'a point émis une semblable proposition, et motiver le rejet de la requête sur ce qu'il n'y aurait pas eu violation de l'art. 4, c'est décider, sans nécessité aucune, que cet article n'existe pas. Il demande par conséquent, qu'ainsi que le Président l'a donné à connaître ce matin, la question se borne uniquement à celle de savoir: si la demande des pétitionnaires sera adoptée ou rejetée?

M. de Moor (1) reprend aussi la parole. Il dit en substance, que l'on pose en fait que l'avis des Sections a été uniquement pour le rejet. Il est vrai, que le résultat de leur examen a été pour le rejet pur et simple; mais quelques Sections, ou parties d'icelles, ont fondé ce rejet sur un manque de formes; d'autres sur la nature de l'affaire; il en est, enfin, qui ont pensé qu'il y a eu violation de l'art. 4 de la Constitution. D'après cela, on aurait le droit de demander que l'opinion de l'une ou l'autre de ces Sections prédominât. Il a déjà insisté là-dessus, supposé la possibilité que les pétitionnaires eussent le droit de leur côté; et, dans ce cas,

qu'il donne un, deux ou trois droits de moins aux étrangers qu'aux régnicoles, et ce serait changer l'esprit de cet article, portant qu'ils jouissent des mêmes droits, quant à leur personne et leurs biens. Or, ils n'en jouiraient pas, si l'arbitraire d'un ministre pouvait les exclure du Royaume. Voilà pourquoi il fallait se borner à décider, si les pétitionnaires étaient ou n'étaient pas recevables à attirer en justice ceux qu'ils accusent. J'ai dit seulement ce qui s'était passé lors de la rédaction de la Loi fondamentale, et je n'ai pas eu la prétention de donner une interprétation authentique de l'art. 4. Mais, d'après celle qu'on veut lui donner, qui empêcherait l'autorité d'ordonner aux agents de police d'entraîner hors du Royaume, M. Kemper ou moi, comme étrangers? Je demande encore qu'on passe purement et simplement à l'ordre du jour sur la pétition de MM. Guijet et Cauchois-Lemaire. Si M. Kemper eût voulu autre chose, il aurait rédigé la proposition en forme de loi, conformément à nos règlements. Après le préambule ordinaire, il eût dit: « L'art. 4 de la Loi fondamentale permet au Gouvernement de chasser du Royaume, ou même de livrer à des Puissances, tout étranger qu'il lui plaira. » Mais il ne l'a pas fait; et décider que le rejet sera motivé sur la non-violation de l'article 4, c'est décider sans nécessité que cet article n'existe pas. Je demande donc, ainsi que M. le Président l'a annoncé ce matin, qu'on mette seulement aux voix, s'il y a lieu, oui ou non, d'admettre la pétition de MM. Guijet et Cauchois-Lemaire.

(1) Het bovenstaande is overgenomen van de *Algemeene Nederlandsche Courant* (Gazette Générale des Pays-Bas) n° 975, dat overeenkomt met de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 34, en *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 718 (Hollandsch). Le *Journal de Gand* n° 29, en le *Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 32 deelen het volgende mede:

M. de Moor: On prétend que les Sections ont voté seulement le rejet; il est vrai que c'est là le résultat de leur avis; mais les uns l'ont motivé sur le vice de fond, les autres sur ce qu'il n'y avait pas eu de violation de l'art. 4; donc on est en droit de demander que l'opinion de ces Sections prévale. J'ai insisté là dessus, parce qu'il eût été possible que les pétitionnaires eussent droit, et que dans ce cas je les eusse défendus. Mais ils n'ont pas droit, dit-on, car ils n'ont rien prouvé. Si fait, ils ont tout prouvé. Ils ont prouvé qu'on est venu chez eux leur signifier l'ordre de quitter le Royaume, et qu'on les a fait partir. S'ils ne se croyaient pas renvoyés par ordre du Gouvernement, pourquoi se plaindraient-ils?

(Ici il donne une explication de la protection accordée par l'art. 4, explication dont il tire la conséquence, que cet article est invoqué à tort par les pétitionnaires; puis il continue ainsi:)

J'ai remarqué que plusieurs de mes collègues ont voté le rejet, parce

MM. Dotrengé et d'Omalus Thierry. Son discours improvisé a duré plus d'une demi-heure. Ce député a soutenu, que l'art. 4 de la Loi fondamentale n'était pas applicable aux pétitionnaires, et que c'était au Gouvernement qu'était réservé le pouvoir d'accorder ou de refuser un asile à des étrangers; qu'il était ridicule de prétendre, que le seul fait de la présence d'un étranger sur le sol de l'État lui conférait le même droit qu'aux régnicoles; et que le chef du Gouvernement n'avait pas le droit de chasser ceux, qui ne mettent le pied sur notre territoire que pour nous mettre mal avec nos voisins. . . . Ah! s'est-il écrié, si, comme du temps de Louis XIV, des hommes qui ne demandent qu'à pouvoir adorer Dieu à leur manière, si comme alors des victimes du fanatisme religieux fuyaient en foule vers nos climats, nous serions les premiers, sans doute, à les protéger, à les défendre, et l'exemple de nos ancêtres ne serait pas perdu pour nous. Mais y existe-t-il quelque apparence de ressemblance entre les réfugiés Français du règne de Louis XIV et les auteurs du *Nain jaune*? Ne nous attachons pas à des phrases, tenons-nous en à des faits. Le Gouvernement a usé à leur égard de la plus grande indulgence, de trop d'indulgence peut-être. Ils n'ont pas été prévenus une seule fois, ni deux, ni trois fois, mais plusieurs fois, d'être plus circonspects dans leurs écrits: ils n'ont tenu aucun compte des avis, ni des conseils même, qu'on leur avait donnés; ils ont lassé la patience du Gouvernement, fatigué des réclamations nombreuses qu'il recevait contre les écrits de ces messieurs. Enfin il a pris le seul parti qui lui restât pour maintenir la bonne harmonie, heureusement établie entre tous les Gouvernements de l'Europe, et ne pas manquer à sa propre dignité, etc.

(1) Zie dat antwoord in de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 34; *Nieuwe Gazette van Brugge* n° 718 (Hollandsch); *Algemeene Nederlandsche Courant* (Gazette Générale des Pays-Bas) n° 975 (Fransch). Le *Journal de Gand* n° 29, en le *Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 32, geven daarvan het volgende op:

M. Dotrengé: Je crois avoir traité la question sous le point de vue constitutionnel; je n'examine pas si les pétitionnaires sont auteurs, ou non, d'écrits séditieux; mais seulement s'ils sont protégés par l'art. 4 de la Loi fondamentale. Or, il n'y a pas de doute qu'on les considère comme étrangers ou régnicoles; et on ne peut demander de passer à l'ordre du jour, motivé sur ce que cet article ne leur doit pas protection. En effet, ce serait déclarer

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

il eût dit: ce sont des étrangers lésés; il faut venir à leur aide. Si leur demande est rejetée, (dit-il) l'affaire est terminée pour le moment; mais il faut s'assurer qu'ils ne reviendront pas à la charge. Si on motive le rejet, les pétitionnaires sauront par-là que le même sort les attend. Sont-ils fondés, (continue-t-il) dans ce cas il faut leur rendre justice. Ont-ils tort, alors il faut le leur dire franchement; il ne faut pas avoir deux poids et deux mesures. On prétend, (poursuit-il) que les Etats-Généraux ne peuvent pas interpréter l'art. 4 de la Constitution; mais d'où vient que les pétitionnaires l'ont expliqué à leur avantage? Il faut bien maintenant que la Chambre se prononce. Il réitère que l'opinion des Sections a eu pour résultat le rejet fondé sur diverses raisons; mais que la Chambre peut motiver son rejet sur ce qu'il n'y a point eu violation de la Constitution.

M. Dotrengé (1): Je n'ai pas dit, que le Code Civil fût un mauvais système de loi; mais il m'est permis de croire que quelques articles en sont mauvais, et j'ai mis de ce nombre l'article d'après lequel on veut interpréter notre Constitution. J'en ai même donné la raison; c'est qu'il prête à l'arbitraire. Au reste, M. de Moor, pour se dispenser de répondre au raisonnement que j'ai fait, m'en prête un auquel je n'ai pas songé. J'ai dit, que notre Constitution ne pouvait avoir rapport à l'art. 13 du Code Français, non pas parce que cet article est mauvais, mais parce que notre Constitution ne se rapporte qu'à elle-même; que nommément, elle ne peut se rapporter à un Code qu'elle même s'engage à faire remplacer par un autre.

Je finirai par une observation: c'est que les personnalités qu'on s'est permises contre les pétitionnaires dans le cours de la discussion, n'ont pas trait à la question, surtout dans la bouche de ceux qui ont le plus essayé de la généraliser. La mesure a été prise à l'égard de beaucoup d'autres qui n'ont rien écrit, à la conduite desquels personne n'a rien à reprocher. Il faut donc mettre de côté ces arguments qui ne peuvent avoir quelque force que dans quelques cas, supposé même que tout ce qu'on a allégué d'inculpations vous fût prouvé.

Il faut consulter l'Assemblée, et mettre aux voix si la demande des pétitionnaires sera purement et simplement rejetée ou admise; et si elle sera rejetée sur le motif qu'il n'y a pas eu à leur égard, de violation de l'art. 4?

Le **Président** (2) dit, qu'il n'a eu en vue, ce matin, à l'ouverture de la séance, que de mettre aux voix les conclusions du rapport de la Commission; mais que, dans le cours de la discussion, plusieurs membres s'étant prononcés contre les conclusions, et ayant demandé que le rejet de la requête soit fondé sur ce qu'il n'y a pas eu violation de la Loi fondamentale, il doit consulter l'Assemblée, et mettre aux voix: si la demande des pétitionnaires sera rejetée purement et simplement, ou bien si cette demande sera mise hors

de délibération sur ce motif que la Constitution n'a pas été violée à leur égard?

M. Dotrengé dit, que ces questions lui paraissent trop compliquées; qu'il convient de demander premièrement, si la pétition sera adoptée ou rejetée, et, après la décision de ce point, comment et sur quoi la conclusion sera motivée?

M. van Lijnden van Hoevelaken pense, qu'il faut décider d'abord si le rejet de la demande des pétitionnaires sera motivé ou non.

M. Membrède dit, que l'on doit mettre aux voix la proposition avec les motifs d'icelle; il demande que M. Kemper remette à cet effet, au Président, sa proposition, en la motivant, et qu'ensuite cette proposition, ainsi motivée, soit mise aux voix.

Le **Président** fait observer, que la marche la plus naturelle de l'affaire exige, que l'on mette premièrement aux voix la question suivante: la demande des pétitionnaires sera-t-elle adoptée ou mise hors de délibération?

nomen, moet alzoo aangevuld worden met de navolgende bijzonderheden, voorkomende in:

1° *Rotterdamsche Courant* n° 11;

De **Voorzitter**, de discussien gesloten hebbende, proponeert, om bij appel nominaal te beslissen, om het verzoek der requestanten van de hand te wijzen, alleenlijk om den vorm, of wel met eene verklaring, dat de Grondwet in de personen der requestanten niet geschonden was.

De heeren **Dotrengé**, **Kemper** en **Membrède**, eenige aanmerkingen op deze wijze van omvraag gemaakt hebbende, wordt er besloten, om, bij appel nominaal, in de eerste plaats te beslissen, om het verzoek, door de heeren Guijet en Cauchois-Lemaire gedaan, aan te nemen of te verwerpen, tot het laatste waarvan de Vergadering met unanime stemmen besluit.

Bij deze stemming de naam van den heer **de Surlet de Chokier** opgelezen wordende, zegt die heer, dat hij waarlijk niet wist hoe te stemmen, daar het hem onbewust was, of de Vergadering, zoodanig als deze geconstitueerd was, het regt had om uitspraak te doen over de explicatie van een artikel der Grondwet; en verzoekende, om van de stemming verschoond te blijven.

Hierna wordt, na eenige woordenwisseling, door den **Voorzitter** in omvraag gebracht, of de verwerping van het verzoek gemotiveerd zal worden dan niet; bij de opmaking der stemming bleek, dat zeven-en-dertig leden voor het motiveren, en vijftig leden zich daartegen verklaard hadden, concluderende diensvolgens de **Voorzitter** tot het niet motiveren van het verzoek.

2° *l'Oracle* n° 26;

Le **Président** déclare, que la longue discussion, que l'on vient de terminer, ne lui permet pas de poser la question comme il l'avait annoncée d'abord.

Après quelque explication l'Assemblée arrête, qu'un premier appel nominal aura lieu sur la question: si la demande d'autorisation, telle qu'elle est faite par les pétitionnaires Guijet et Cauchois-Lemaire, sera accueillie ou rejetée?

Le rejet est adopté à l'unanimité.

M. Reyphins observe, que si l'Assemblée voulait se borner à ce premier appel nominal, elle aurait atteint le but que s'est proposé M. Kemper en faisant sa proposition. Si on veut connaître les motifs de la résolution de la Chambre, on les trouvera, dit-il, consignés dans le rapport de la Section Centrale, et on verra que la presque unanimité des membres s'est déterminée par le motif, que les pétitionnaires n'indiquent pas même un fonctionnaire de la catégorie de ceux de l'art. 177 de la Loi fondamentale.

M. Dotrengé demande, que l'on mette aux voix: si la résolution de la Chambre sera motivée?

M. de Surlet de Chokier se retire, en disant qu'il ne peut voter sur cette question.

L'appel nominal a lieu, et la proposition de motiver est rejetée par 50 voix contre 37.

La séance est levée à dix heures et demie.

3° *le Journal de Gand* n° 29;

Après une discussion sur le mode de voter, le **Président** dit: L'ordre naturel est de décider d'abord, ainsi que l'a fait observer M. Dotrengé, si la pétition sera admise ou rejetée; et je mets cette question aux voix.

87 membres sont présents.

Le **Président** fait l'appel nominal. Arrivé à M. de Hoffschmidt, ce

qu'ils ont cru que l'art. 177 ne donnait pas à la Chambre le droit d'attribuer en justice les fonctionnaires de cette catégorie, sans l'autorisation du Gouvernement. C'est une erreur. La Chambre en a le droit sans cette intervention. Si on rejetait la pétition, sans motiver le rejet, on pourrait en tirer l'induction de cette erreur. Il faut motiver le rejet, pour que les pétitionnaires sachent, que, s'ils présentaient une nouvelle pétition, elle éprouverait le même sort; et que, s'ils revenaient dans ce pays, ainsi qu'ils l'ont annoncé, ils peuvent être repris et renvoyés de nouveau. Ils seraient en droit de revenir si le rejet n'était pas motivé. Ont-ils raison? Il faut la leur donner. Ont-ils tort? Il faut franchement le dire. On prétend, que les Etats-Généraux ne peuvent interpréter l'art. 4 de la Loi fondamentale. Mais pourquoi les pétitionnaires l'ont-ils interprété en leur faveur? Il faut bien que la Chambre s'explique. On a dit, que j'avais cité la plus mauvaise des lois Françaises. J'ai cité un article du Code Civil, c'est-à-dire, d'un des plus beaux et des plus parfaits monuments de législation. Au reste, bonne ou mauvaise, cette loi nous régit et sert à expliquer une loi plus équivoque; j'ai donc dû la citer. Je me résume, en disant, que le résultat de l'avis des Sections a été le rejet, par différents motifs, et que la Chambre peut motiver le sien sur ce qu'il n'y a pas eu de violation de la Constitution.

(1) Van deze rede geven de *Nederlandsche Staats-Courant* en de *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) niets anders op, dan dat de heer Dotrengé zijn reeds geuit gevoelen over deze zaak nogmaals ontwikkelde. Het bovenstaande is overgenomen van *le Journal de Gand* n° 29, en *le Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* n° 33 en 35.

(2) De beraadslaging over de wijze van stemming gevoerd, en over het daarbij voorgevallene, schijnt door de *Nederlandsche Staats-Courant* n° 34, en *Algemeene Nederlandsche Courant* (*Gazette Générale des Pays-Bas*) n° 975, niet volledig te zijn opgegeven. Het bovenstaande, uit die bladen overge-

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guijet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

De beraadslaging gesloten zijnde, wordt in hoofdelijke stemming gebragt de vraag: of het verzoek der heeren Guijet en Cauchois-Lemaire zal worden aangenomen of buiten verdere beraadslaging gehouden? Die vraag wordt, met algemeene stemmen, in ontkennenden zin beantwoord.

De heeren **de Surlet de Chokier** en **de Hoffschmidt** hebben zich bij deze gelegenheid aan het uitbrengen van hunne stem onttrokken.

De **Voorzitter** wil, bij eene tweede stemming, doen uitmaken de vraag: of de verwerping van het verzoek der requestanten al of niet gemotiveerd zal worden?

député demande si l'on vote pour l'admission ou le rejet de la proposition de M. Kemper, soumise aux Sections; ou bien de la pétition de MM. Guijet et Cauchois-Lemaire?

Le **Président** répond, qu'il s'agit de la pétition.

Dans ce cas, reprend M. de Hoffschmidt, je ne puis pas voter.

M. de Surlet de Chokier, appelé à son tour, se trouve dans une indécision qui ne lui permet pas non plus de voter.

Les 85 autres membres se prononcent unanimement pour le rejet.

Le **Président** déclare en conséquence, que la demande de MM. Guijet et Cauchois-Lemaire n'est pas accueillie.

La seconde question: si le rejet sera motivé, ou non, sur la non-violation de la Loi fondamentale, provoque une assez vive discussion.

Après quelques autres propositions, qui n'ont pas de suite, M. Dotrengé renouvelle la sienne: le rejet prononcé sera-t-il motivé, oui ou non? —

Appuyé, appuyé! s'écrie-t-on de toutes parts.

Le **Président** met en conséquence aux voix la question pure et simple, telle qu'elle est proposée par M. Dotrengé.

Au moment où l'appel nominal va commencer, M. de Surlet de Chokier se lève, et dit qu'il ne croit pas pouvoir prendre part à cette délibération, et il se retire.

M. de Hoffschmidt, ayant refusé de voter sur la première question, croit ne pouvoir voter sur la seconde.

L'appel nominal terminé, M. le **Président** en annonce le résultat, en disant que 50 membres se sont prononcés pour le rejet non-motivé, et 37 dans le sens contraire.

4^e le Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers, n° 35, die het uitvoerigst is, en het volgende meldt:

Le **Président**: Au commencement de la discussion, mon intention ne pouvait être autre que de mettre aux voix, purement et simplement, si la demande des pétitionnaires serait admise ou rejetée. Mais le cours de la discussion a changé l'état de la question. Plusieurs orateurs ont demandé que le rejet fut arrêté sur ce que la Loi fondamentale n'a pas été violée. Je dois donc consulter l'Assemblée et mettre aux voix: si la demande des pétitionnaires sera purement et simplement rejetée sur le motif qu'il n'y a pas eu, à leur égard, de violation de l'art. 4?

M. Dotrengé dit, qu'il est impossible de voter sur cette alternative compliquée. Il demande qu'on mette d'abord aux voix la question pure et simple du rejet, ou de l'admission de la proposition faite à l'Assemblée; puis, lorsque cette question sera décrétée, qu'on mette aux voix la manière dont elle sera motivée, et sur quoi?

M. van Lijnden van Hoevelaken demande, qu'on mette aux voix si on motivera le rejet, oui ou non?

M. Membrède dit, qu'il faut mettre aux voix tout d'un temps, la proposition avec son motif; et il prie M. Kemper de remettre, à cet effet, au **Président** sa proposition, en la motivant. Puis il demande, qu'on aille aux voix sur la proposition accompagnée de son motif.

M. de Hoffschmidt réplique, que la proposition de M. Kemper est simple; que M. Kemper n'est plus le maître de la changer ni d'en faire une autre, aujourd'hui, que celle qui a été soumise aux Sections.

M. Kemper demande, qu'on mette d'abord aux voix: si la demande des pétitionnaires sera admise ou rejetée; et qu'ensuite, en cas de rejet, on mette aux voix si ce rejet sera motivé ou non?

M. Membrède demande la priorité pour le rejet motivé, sur ce que la Constitution n'a pas été violée.

Le **Président** dit, que l'ordre naturel est de décider d'abord, ainsi que l'a fait observer M. Dotrengé, si la pétition sera admise ou rejetée, et il mettra cette question aux voix.

87 membres sont présents.

Le **Président** fait l'appel nominal. Arrivé à M. de Hoffschmidt, ce

Hierover ontstaat nog eene woordenwisseling.

De heer **de Surlet de Chokier** zegt daarbij, dat hij aan deze beraadslaging geen deel kan nemen, waarop hij de vergaderzaal verlaat.

De heer **de Hoffschmidt** verklaart, dat hij, over de eerste vraag niet gestemd hebbende, meent ook thans buiten stemming te moeten blijven.

De beraadslaging wordt gesloten, en in stemming gebragt de vraag: of de verwerping gemotiveerd, of ongemotiveerd, zal plaats hebben?

député demande, si on vote pour l'admission ou le rejet de la proposition de M. Kemper, soumise aux Sections, ou bien de la pétition de MM. Guijet et Cauchois-Lemaire? Le **Président** répond, qu'il s'agit de la pétition. Dans ce cas, reprend M. de Hoffschmidt je ne puis pas voter.

M. de Surlet de Chokier, appelé à son tour, se trouve dans une indécision, qui ne lui permet pas non plus de voter.

Les 85 autres membres se prononcent unanimement pour le rejet.

Le **Président** déclare en conséquence, que la demande de MM. Guijet et Cauchois-Lemaire n'est pas accueillie.

La seconde question: « Si le rejet sera motivé, ou non, sur la non-violation de la Loi fondamentale, » provoque une assez vive discussion. On observe qu'il n'a pas été fait de proposition à cet égard.

M. Sandberg van Essenburg pense, que la question pure et simple de motiver le rejet, doit être mise aux voix avec la question du motif même. Chaque membre (dit il), a eu son motif de rejet conforme, ou non, à celui d'un autre et sans connaître celui-ci. Il se pourrait que tel membre n'eut pas acquiescé au rejet, s'il avait cru qu'il dût en être donné un motif différent du sien.

Un autre membre parle dans le même sens. Un second rappelle, que M. le **Président**, avant de mettre aux voix la question pure et simple de rejet ou d'admission, a annoncé qu'il mettrait ensuite aux voix la question du motif.

M. Dotrengé répond, que, quelque motif qu'on veuille donner à la décision de l'Assemblée, on avait jusqu'ici procédé régulièrement en ce qu'il fallait bien décider d'abord, s'il y aurait admission ou rejet, avant qu'on sut si c'était une admission ou un rejet qu'on avait à motiver; que la nouvelle question à mettre aux voix devait être simple comme la première; qu'il fallait donc d'abord demander si on motiverait, ensuite, en cas de résolution affirmative, à quel motif on donnerait la priorité?

M. Reyphins dit, que plusieurs de ces collègues, et lui, ont voté pour le rejet seulement, d'après le rapport de la Section Centrale. Il pense qu'on devrait se borner à ce rejet; que c'est le parti le plus sage; tout autre lui paraît ne pas avoir un but raisonnable.

Après quelques autres propositions, qui n'ont pas de suite, M. Dotrengé renouvelle la sienne: Le rejet prononcé sera-t-il motivé, oui ou non?

Appuyé? s'écrie-t-on de toutes parts.

Le **Président** met en conséquence aux voix la question pure et simple, telle qu'elle est proposée par M. Dotrengé.

Au moment où l'appel nominal va commencer, M. de Surlet de Chokier se lève, et dit qu'il ne croit pas pouvoir prendre part à cette délibération, et il se retire.

M. de Hoffschmidt, ayant refusé de voter sur la première question, croit ne pouvoir voter sur la seconde.

L'appel nominal terminé, le **Président** en annonce le résultat, en disant que 50 membres se sont prononcés pour le rejet non motivé, et 37 dans le sens contraire.

De Officiële Notulen melden van al het gebeurde op dezen dag alleen het volgende:

Verscheiden leden hebben over dit onderwerp gesproken.

Ten vier ure is de zitting opgeheven en des avonds om zeven uren hervat.

De discussie is alstoen voortgezet. Deze gesloten zijnde, zoo heeft de Voorzitter in omvraag gebragt: of de petitiën der HH. Guijet en Cauchois-Lemaire aangenomen dan verworpen zouden worden? — En is met eenparigheid van stemmen besloten die te verwerpen; waarna een tweede vraag is voorgesteld, namelijk of deze verwerping zoude geschieden met of zonder bijvoeging van motiven? En is hierop met eene meerderheid van 50 stemmen tegen 37 besloten, dat deze ongemotiveerd zal plaats hebben.

De HH. de Hoffschmidt en de Surlet de Chokier hebben over deze beide vragen geene stem uitgebragt.

XV. *Voorstel betreffende de Adressen van Guizet en Cauchois-Lemaire.* (Beraadslaging over het voorstel.)

Die vraag wordt met 50 tegen 37 stemmen ontkennend beantwoord. (1)

Tegen het motiveren, hebben gestemd de heeren: A. G. Verheijen, de Serret, G. Clifford, Cuypers, de Vaernewijck d'Angest, Gendebien, Reigersman, van Litdh de Jeude, P. Tack, van Panhuys, van Wassenaer Pancras, Roest van Alkemade, Meeus, A. J. J. H. Verheijen, Collard, Reyphins, Paul Maibe, van Boetzelaer, de Codt, de le Vielleuze, Baesen d'Hautain, Gockinga, Duvelaer van de Spiegel, de Tornaco de Berlo, Nagelmaekers, van Spaen van Biljoen, Della Faille, Faber, Hennequin, de Spoelbergh d'Eynhouts, van der Meersch, Cornet de Grez, J. F. L. Tack, de Ham, de Floen d'Adlercrona, van Markel Bouwer, Della Faille d'Huyse, Huyttens Kerremans, van de Male de Nijs, de la Motte Baraffe, de Pitteurs Budingen, Sandberg van Essenburg, Dotrengé, Collot d'Escury, van Crombrughe, d'Omalius

(1) De uitslag der beide stemmingen is aangeteekend op de presentielijst, behorende bij de *Officiële Notulen* van het gebeurde op heden. *Le Journal constitutionnel, commercial et littéraire de la province d'Anvers* geeft ook, in n° 35, de namen der vóór en tegenstemmers op.

Thierry, Vilain XIII, de Caters, van Suchtelen tot de Haere en Alberda van Rensuma.

Vóór het motiveren, hebben gestemd de heeren: Kemper, van Nes van Meerkerk, van Alphen, de Vinck van Wezel, Fontein Verschuur, van Hees, Huyssen van Kattendyke, Bijleveld, Dubus de Gisigaies, van Iddekinge, d'Onyn de Chastre, Wasseige, Membrède, van Tuyll van Serooskerkon van Heeze en Leende, Hope, J. Clifford, Messemaeckers, de Goër, de Troije, Rosier, van Lijnden van Hoewelaken, Voet van Winssen, Serruys, de Moor, Holvoet, Deutz van Assendelft, van Sasse van Ysselt, Bentinck tot Nijenhuis, Repelaer, Carbasius Bzn., Groeninx van Zoelen van Ridderkerk, de Lebidart, Roorda van Eysinga, van Heerdt tot Eversberg, Jarges, van Heeckeren tot Kell en de Voorzitter.

De heeren **de Surllet de Chokier** en **de Hoffschmidt** hebben zich onthouden hunne stem uit te brengen.

De vergadering wordt ten half elf ure gesloten, en gescheiden tot Vrijdag den 23sten Januarij, des middags ten twaalf ure.